



Galactic paranoia

Louis Thirion

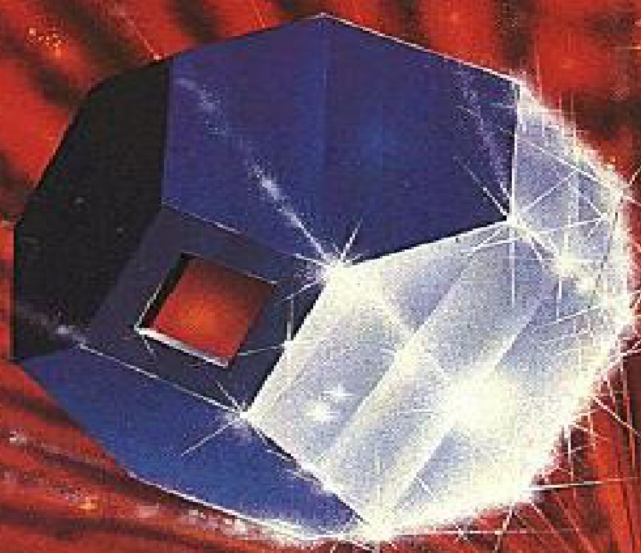
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

LOUIS THIRION

GALACTIC PARANOÏA



fleuve noir

LOUIS THIRION

GALACTIC PARANOIA

« ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

© 1985 « Éditions Fleuve Noir ». Paris.

ISBN 2-265-01723-X

CHAPITRE PREMIER

LE CAS DE GERN ENEZ SANDERS

2014.

Témoignage de M^{me} le docteur F..., médecin-psychiatre, directeur du Centre Européen d'Études et de Thérapeutique Spatiale de Milly-la-Forêt.

Avant de commencer ce témoignage, je voudrais apporter une précision importante à propos des voyages dans le temps. En effet, ce que je vais dire pourrait laisser supposer que je crois les voyages dans le temps possibles. Or, je tiens à préciser qu'il n'en est rien.

Aujourd'hui, en 2014, sur la planète Terre, personne n'est en mesure d'affirmer qu'une telle chose est réalisable ou même qu'elle le sera dans un temps rapproché. Les rares expériences réalisées à bord des navettes spatiales ou des vaisseaux martiens ou vénusiens à ce jour ont toutes été négatives, ou bien ont donné des décalages temporels insignifiants en regard de l'énormité des moyens engagés.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Gern Enez Sanders prétend être un Terrien du futur précipité à la suite d'une sorte d'accident dans un voyage qui l'a conduit dans un passé lointain et l'a ramené ensuite dans notre XXI^e siècle où il admettait n'y avoir rien à faire ! Quand je l'ai trouvé sur les bords de l'autoroute, plié par la terreur en position fœtale, Gern Enez Sanders portait autour du cou un torque d'or massif, bijou impressionnant et authentique. Son torse était revêtu d'une fine cotte de mailles vraisemblablement fabriquée par les remarquables armuriers de Damas à la fin du III^e siècle et il portait au côté une épée de facture beaucoup plus ancienne, retenue par une ceinture de cuir et métal incrustée de pierres précieuses d'une valeur inestimable.

Ces objets paraissaient neufs ; l'épée aurait pu être forgée de la veille, exception faite d'une mince ébréchure, témoignage probable d'un combat violent et de quelques traces de sang humain séché le long des rigoles spécialement étudiées pour tenir la lame propre et nette au cours des plus sanglants combats. La découverte de ces traces de sang faite par un laboratoire de police spécialisé m'a beaucoup intrigué, mais ce fut tout autre chose qui retint mon attention en cet

étrange jour de novembre de l'an 2014.

Je roulais. La radio à bord de ma voiture diffusait *Dead Mammy kill the baby please before he kills me itself*, le dernier tube des Dead Doves, lorsque je découvris G.E. Sanders dans la lumière de mes phares.

Ce soir-là, un brouillard givrant emplissait l'autoroute aux trois quarts déserte, et j'aurais pu être rentrée dans mon service de Milly depuis déjà plusieurs heures sans une série de contrariétés qui m'avaient retenue en ville bien plus longtemps que prévu. (Je dis cela pour bien montrer que G.E. Sanders ne faisait pas EXPRES de m'attendre sous ce pont de béton luisant de gel, car il ne pouvait pas avoir prévu l'heure de mon passage.)

En l'apercevant, recroquevillé dans la boue glacée en posture de fœtus, j'ai d'abord pensé qu'il s'agissait là d'un de mes pensionnaires évadé et à la recherche d'une liberté illusoire et angoissante. Naturellement, G.E. Sanders n'était pas l'un de mes malades ! mais malade, il le paraissait vraiment !

Au moment où je stoppais pour le prendre à mon bord, Sanders crevait littéralement de peur, le visage torturé qu'il leva vers moi me le prouva absolument. Approcher un tel malade en crise peut être très dangereux et bien que je sois une professionnelle, je devais prendre certaines précautions. Certes, je ne suis pas une faible femme, mais mon métier m'a depuis longtemps enseigné la prudence. Là, seule dans ce brouillard, sous ce pont de béton, je savais que je ne pouvais attendre de secours que de moi-même. Appeler la police par radio était une idée qui ne me plaisait pas et je savais qu'aucun des automobilistes lancés à 140 sur le ruban de béton verglacé ne stopperait pour me porter assistance. Aussi, je me décidai à employer immédiatement les moyens dont je disposais. L'injecteur supersonique N 800.

Le N 800 n'est pas une drogue dure. Le sujet devient tout simplement gentil et obéissant, très obéissant, même. Une fois l'injection réalisée, je n'eus qu'à demander à G.E. Sanders de monter à bord et de boucler sa ceinture avant de redémarrer. Tout cela n'avait pris qu'une minute à peine, peut-être moins encore.

Je conduisais calmement et seule la cadence rapide de mes essuie-glaces venait rompre le rythme ronronnant de notre progression. Nous avions quitté l'autoroute ; j'avais prudemment dans le lacis de petites routes mal entretenues qui mènent au Centre que je dirige et j'observais avec attention la chaussée bombée pour y détecter les signes avertisseurs du verglas.

L'ambiance tiède de ma voiture paraissait détendre Sanders et la proximité des arbres de la forêt sous lesquels nous roulions semblait lui convenir aussi. Au lieu de pénétrer directement dans le parc, je décidai de prolonger notre promenade nocturne. D'un bref coup d'œil dans le rétro, j'observai le visage de Sanders. Les yeux mi-clos, il semblait rêver à un autre monde.

Le voyant bien détendu, je jugeai que le moment était venu de lui poser ma première question.

— Que vous arrive-t-il ?

— Je suis poursuivi, répondit-il.

Il jeta un regard halluciné sur le paysage sombre.

— J'espère les avoir semés pour le moment.

— Et qui ? demandai-je.

Il me regarda longuement.

— Êtes-vous capable de supporter la vérité ?

Je lui fis signe que oui et je le pensais. Dans son genre, il avait de la chance d'être tombé sur moi... Beaucoup de chance, même ! À vrai dire, j'étais peut-être à cette époque la seule sur la planète Terre à être capable d'écouter calmement le genre d'histoires qu'il allait me raconter. Et quand je veux dire écouter, j'insiste. Écouter réellement sans tenter de lui donner mon avis, sans l'interrompre pour rien et sans chercher à me rassurer, moi, en le bourrant, lui, de médicaments calmants.

Il dut le sentir et, après une courte pause, sa voix cassée s'éleva dans l'habitacle de ma voiture :

— Je suis recherché par les services spéciaux de la nation des Nuncs, antenne cosmique de la NKIA. Ce sont des extra-terrestres qui disposent pour me retrouver de redoutables moyens mis en œuvre par les psychos de la branche paratemporelle de leur organisation, souffla-t-il.

Je l'observai longuement. Normalement, à la suite de cette déclaration, j'aurais dû le classer immédiatement dans la catégorie des paranoïaques à délire mystico-cosmique et le faire interner le temps qu'il retrouve son équilibre. Mais j'étais seule avec lui dans le secret de ma voiture, sans personne pour m'observer, et au fond de moi-

même, je jugeai qu'il fallait se garder de porter un jugement trop rapide. (Ceci pour des raisons que j'exposerai plus tard si cela s'avère utile à l'établissement de la vérité.)

Il attendit quelques instants pour juger de l'effet produit par ses paroles, voyant que je ne réagissais pas de façon négative, se décida à poursuivre :

— Je dois préciser que je suis un humain originaire de la planète Terre. La vôtre, précisément, et que je viens du futur... Votre futur...

Je réfléchissais. Il s'exprimait en français, un français un peu hésitant, mais précis, et par instants, il donnait l'impression de reconstituer des mots étrangers pour lui de manière un peu mécanique.

— Vos vêtements, votre équipement m'auraient suggéré que vous veniez du passé, dis-je.

— J'ai fait effectivement un détour par le passé comme je vous l'expliquerai par la suite, mais ma véritable origine se situe comme je vous l'ai dit dans votre avenir.

— Lointain ?

Il réfléchit.

— Je pourrais calculer les dates exactes, mais pour vous répondre rapidement, je dirais environ quelques centaines d'années.

— Pas plus ?

— Quelques centaines d'années de mon époque comptent plus, du point de vue du progrès technologique, que quelques centaines de siècles d'autrefois, répliqua-t-il.

— Très juste, dis-je.

Il semblait à présent rassuré et s'était redressé sur son siège, adoptant l'attitude d'un passager normal, jouissant de l'agrément d'une promenade au ralenti dans la forêt nocturne.

— Et pour quels motifs ces gens vous poursuivent-ils ? demandai-je.

— Question intéressante, répliqua Gern Enez Sanders, et qui mérite un long développement.

CHAPITRE II

LE RÉCIT DE GERN ENEZ SANDERS

— Tout a commencé avec la ruée vers l'Ouest, dit G.E. Sanders.

Je le regardai.

— L'Ouest américain ?

Il me jeta un regard ironique.

— Je veux parler de la ruée vers l'Ouest cosmique, précisa-t-il, et je comprends votre réaction de surprise. Cette ruée vers l'Ouest cosmique ne commencera que dans quelques centaines d'années. Le temps pour les services de recherches spatiales de développer des types de vaisseaux cosmiques suffisamment vastes et rapides pour emmener des millions d'humains et les lancer à l'avant des frontières galactiques.

— Je vois, dis-je.

— Non, vous ne voyez pas, coupa-t-il sèchement, parce que vous, au XXI^e siècle, imaginez la ruée vers l'Ouest comme une sorte de folklore. Et vous ne comprenez pas la signification profonde de la ruée vers l'Ouest.

Il jeta sur moi un regard profond.

— L'Ouest, pour l'homme, c'est le symbole de la libération, de la conquête de l'infini. C'est pour cela que les aventuriers rêvent toujours à toutes les époques de la conquête de l'Ouest. Depuis les origines de l'humanité, la conquête de l'Ouest a représenté le but suprême. L'Ouest n'est, en effet, pas une notion spécifiquement terrestre. L'Ouest est universel. Et la migration vers l'Ouest est la règle ! Les peuples qui ont failli à cette règle absolue et se sont mis à migrer en sens inverse ont toujours échoué à un moment ou à un autre dans leur tentative. L'explication suprême de cette réalité m'échappe. Il pourrait s'agir en effet d'une question purement matérielle et liée en quelque sorte au phénomène de la gravitation universelle, mais je ne voudrais rien affirmer. Ces certitudes ne sont pas les miennes mais l'observation simple paraît les confirmer ! C'est en effet à partir du moment où

l'Occident a achevé sa conquête de l'Ouest qu'il s'est mis à décliner car le Japon n'est pas l'Ouest, et encore moins la Chine ou le Vietnam ! Le mouvement d'expansion étant bloqué, il aurait fallu trouver une autre échappatoire. Hélas, les planètes du système solaire explorées les unes après les autres démontrèrent une inaptitude totale à constituer un Ouest convenable. Il fallait donc chercher plus loin... Beaucoup plus loin... À mon époque, ce fut le succès.

Enfin munis de vaisseaux tout neufs, les pionniers s'envolèrent en direction de l'Occident galactique absolu, mais une difficulté nouvelle devait rapidement se révéler. Le fait brutal qu'il est impossible de se déplacer dans l'espace sans se déplacer dans le temps. Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit là d'une notion vague et faite pour amuser quelques auteurs de savants traités, mais, au contraire, de l'un de ces faits têtus qui résistent à l'expérience et dont chacun de vous peut constater simplement la réalité. Lorsque vous accomplissez cent kilomètres dans votre voiture et qu'une heure s'est écoulée, vous affrontez le problème de manière simple. Mais lorsque les vaisseaux spatiaux s'élancèrent dans les espaces interstellaires, le problème se compliqua effroyablement. Je ne veux pas faire allusion au phénomène bien connu de la relativité, mais j'y ajoute les phénomènes de distorsion temporelle de Leiber, le phénomène de glissement galactique encore plus pernicieux et impossible à calculer sans faire appel aux terrifiantes équations de Klanque et, en dernier lieu, le phénomène de pulsation universelle encore appelé de nos jours « marée cosmique », qui crée des courants spatio-temporels presque aussi difficiles à prévoir que la circulation des perturbations météorologiques autour de l'anticyclone des Açores.

Ce fut ainsi que la première ruée vers l'Ouest cosmique se solda par un échec complet. Financés par les sociétés secrètes et les magnats de la finance internationale, les vaisseaux s'élancèrent par dizaines d'abord, par centaines et par milliers ensuite. L'on améliora les moteurs, les méthodes de propulsion et les théories de base. L'on passa de la propulsion ionique à l'utilisation des forces d'antigravité et les nefs hyperspatiales furent en mesure de gagner les confins de l'univers connu en quelques fractions de seconde ou, mieux encore, en un temps négatif. L'on arrivait avant d'être parti, mais le drame était qu'on arrivait n'importe où et n'importe quand !

Les ordinateurs les plus puissants de l'époque enregistraient le moindre mouvement spatial, mettaient en mémoire des milliards d'informations à propos des vaisseaux, des voyageurs, de leur destination, de leur vitesse supposée et tout cela en vain. Les rares survivants de cette épopée grotesque réapparaissaient sans l'avoir

cherché dans des époques étranges ou barbares et périssaient victimes des efforts désespérés qu'ils faisaient pour rentrer chez eux, dans leur époque à eux, chose à laquelle ils tenaient en définitive le plus au monde.

N'importe où et n'importe quand, cela valait tout de même le coup de partir... Pourvu que cela soit en direction de l'Ouest ! De cette manière, pensaient les émigrants, ils seraient de toute façon en avance sur les autres et cette avance serait par la suite impossible à rattraper. Je ne sais pas encore aujourd'hui si le succès couronna leur entreprise, mais je sais de source sûre que de très nombreuses colonies existent dans le futur, mais complètement isolées les unes des autres, séparées par des abîmes d'espace-temps infranchissables, et que ces gens sont, au moment où je vous parle, persuadés que jamais plus ils ne retrouveront le contact avec leurs semblables.

Considérez l'espace-temps et faites un effort méritoire pour bien imaginer son ampleur. Construisez dans votre tête l'incroyable échafaudage qui consiste à mettre dans le même sac les distances cosmiques et les périodes temporelles infinies. Pour être plus clair, imaginez que vous recherchez un locataire dans une tour d'habitation qui aurait un nombre infini d'étages et se trouverait reproduite à un nombre infini d'exemplaires, répartis dans le temps à raison d'une tour toutes les secondes et cela depuis la création de l'Univers. Ajoutez à cela qu'une partie majoritaire des tours serait en fuite à une vitesse variable et indéfiniment croissante et vous aurez l'idée du piège dans lequel étaient tombés nos naïfs pionniers terriens.

G.E. Sanders planta son regard droit dans le mien.

— Ce n'est pas comme cela que l'on fonde une grande civilisation impériale, continua-t-il, et les autorités ont décidé de réagir. Il devenait évident que chaque vaisseau spatial lancé dans le cosmos devait posséder non seulement un système de propulsion spatiale, mais également un...

Il chercha ses mots.

— ... Rectificateur temporel ?... Voyez-vous ce que je veux dire ?...

Devant mon silence, il chercha encore...

— Ces gens s'égareraient plus dans le temps que dans l'espace. Il fallait donc leur permettre de rectifier des distorsions temporelles dues au voyage de manière à leur permettre de vivre tous ensemble dans un

temps commun... Cela était très important pour des tas de raisons à la fois politiques et industrielles et pour permettre d'assurer à tous une bonne défense... Contre les Nuncs, justement.

— Je comprends, dis-je. De petits groupes humains dispersés sans aucun moyen dans le cosmos sont terriblement vulnérables.

— Vous me comprenez et vous admettez facilement que les ennemis des humains, « les Nuncs », ne se privent pas d'exterminer les colonies isolées les unes après les autres. Les Nuncs sont très jaloux des humains. Pendant trop longtemps, ils se sont crus les uniques propriétaires de la Galaxie. Ils haïssent profondément l'idée d'un quelconque partage et feront tout pour nous éliminer. Naturellement, la *Galactic Human Cavalry* veille et les vaisseaux bleus des unités de combat terriennes luttent pour protéger nos colons. Mais nos soldats arrivent souvent trop tard à cause de cette fichue distorsion temporelle, justement. Ils se contentent alors d'enterrer les morts et de regarder brûler les ruines... Cela ne pourra pas continuer ainsi...

G.E. Sanders s'était comme essoufflé par une longue course, les yeux de nouveau fixes, égarés...

— Je voudrais une précision, dis-je. Ces choses dont vous me parlez se passent dans le futur.

— Exact, oui, à quelques centaines d'années d'ici, je pense.

— Donc, aujourd'hui, il ne se passe rien !

— Non.

— Le lointain cosmos est vide ?

— D'humains, oui. Les Nuncs y vivent en paix.

— Donc, vous ne risquez rien !

Il se redressa vivement.

— Je vois où vous voulez en venir ! Mais ce n'est pas si simple.

— Et pourquoi ?

— À cause de la machine à voyager dans le temps. Il est probable que les Nuncs s'en sont emparés et c'est bien là tout le drame... Si ce que je soupçonne est exact, ils vont dominer le cosmos et nous éliminer totalement.

— Parce que vous pensez qu'il existe quelque part une machine à voyager dans le temps ?

— Je croyais vous l'avoir dit, répliqua vivement G.E. Sanders. Il était nécessaire que les vaisseaux puissent ajuster leur temps de voyage pour annuler l'effet Einstein.

— Voulez-vous dire par là que les services de recherches terriennes du futur ont réussi à créer une semblable machine ?

— Une petite machine expérimentale, oui, mais il en fallait une autre bien plus puissante et capable d'emmener un grand vaisseau dans une autre époque que la sienne.

— Existait-elle lorsque vous avez quitté votre époque ?

— Oui, mais il s'agissait encore d'un appareillage expérimental assez primitif. Il faut dire que se procurer des blocs de diamant de plusieurs tonnes n'est un problème facile à résoudre dans aucune époque et ce sont des blocs de cette taille qui sont nécessaires à la réalisation d'une machine géante dotée d'une efficacité suffisante. Ce qui veut dire transporter d'une époque à une autre des êtres humains vivants et en bonne santé physique et mentale, tout en leur garantissant le transfert d'un minimum de matériel.

— Les services terriens de recherches spatio-temporelles étaient-ils parvenus à obtenir ce résultat ?

— Presque, dit Gern Enez Sanders.

CHAPITRE III

LA MACHINE À VOYAGER DANS LE TEMPS

— Faire voyager de la matière vivante dans le temps est une énorme entreprise, exposa G.E. Sanders. Surtout si l'on désire contrôler ce que l'on fait. Beaucoup de gens pensaient que cela ne pourrait jamais se réaliser et cette croyance gagna du terrain au fur et à mesure qu'échouaient les expériences. Il fallut le hasard comme cela se trouve être souvent le cas dans l'histoire humaine et ce hasard se nomma *Vikings*.

Je sursautai :

— Les Vikings roux et barbus, ceux des drakkars du temps passé ?

— Non, pas du tout, dit Sanders. Ces *Vikings-là* étaient des gens de mon époque. Des émigrants. Ils avaient affrété un puissant vaisseau pour se lancer à l'assaut de l'espace et participaient à la grande ruée vers l'Ouest. L'espace ressemble à l'océan immense qu'ont connu nos lointains ancêtres, c'est pourquoi les aventuriers s'étaient baptisés eux-mêmes *Vikings*. Les *Vikings* quittèrent pour la première fois la planète Terre à bord d'un vaisseau spatial entièrement monté en orbite. Ce vaisseau nommé *Hurgard le Rouge* quitta son orbite terrienne le 8 mars 2063 à 6 h 30 GMT. Il avait été construit conjointement par les ateliers de la Compagnie de technologie spatiale européenne (CTSE) en collaboration avec les Ateliers de mécanique de précision de Spatiograd. L'électronique était coréenne mais le software des ordinateurs était entièrement *Viking*. La NASA avait produit seulement les moteurs. Les émigrants, des utopistes, espéraient reconstituer quelque part dans l'espace la civilisation normande. Ils emportaient avec eux la totalité des sagas ainsi que les recettes classiques de construction de vaisseaux en bois qui avaient autrefois fait la gloire et la force de ce peuple. De tous les aventuriers partis à la conquête de l'Ouest, ce furent eux qui réussirent le mieux. Équipés de vaisseaux légers et bon marché, ils cherchaient les planètes habitables, les étudiaient soigneusement et construisaient un matériel spécialement adapté à leur nouvelle colonie. Les *Vikings* ne demandaient jamais l'aide de la lointaine Terre et, comme cela, ils étendaient sans cesse leur empire. Cela dura jusqu'au moment où ils se heurtèrent sur la planète XeXX au premier avant-poste nunc.

Jusqu'à ce jour, les Nuncs étaient restés inconnus des humains qui s'imaginaient pouvoir indéfiniment continuer leur conquête spatiale sans jamais rencontrer que des mondes vides ou peuplés d'entités primitives et sans technologie. Aussi ne s'inquiétèrent-ils pas trop de découvrir la forteresse nunc. Ce bâtiment de minable apparence surplombait l'embouchure du magnifique et unique fleuve de XeXX. Un bâtiment aux remparts de bois et de terre mêlés, avec une tour centrale rappelant les châteaux forts de l'époque ancienne de l'humanité (pas les beaux châteaux de pierre aux tours crénelées que nous connaissons encore tous, mais ceux, plus anciens, qui se sont effondrés dans la boue des origines). Aussi, ce fut avec un certain mépris que les *Vikings* demandèrent le passage.

Les *Vikings* avaient posé leur vaisseau spatial à une trentaine de kilomètres de la forteresse, sur une vaste plage de l'embouchure et remontaient le fleuve à bord de drakkars de bois qu'ils avaient construits eux-mêmes, jugeant le procédé parfaitement adapté à la planète qu'ils désiraient conquérir.

Arrivés sous les murailles de terre et de bois, ils tentèrent de négocier un passage pacifique, mais devant le refus catégorique opposé par les guerriers nuncs, dont les pièces d'artillerie interdisaient le passage, ils entamèrent, contre leur gré, un siège qui, contrairement à leurs prévisions optimistes, eut tendance à s'éterniser.

Au début, les *Vikings* se contentèrent d'utiliser leurs armes conventionnelles, mais voyant que les assiégés ne se rendaient pas, ils se résignèrent à sortir les armes stockées à bord de leur navire spatial. Pour ceux que cela intéresserait, je préciserai que ces armes sont les LENTILLES ALPHA, appelées également armes de dislocation corporelle, agissant en déprogrammant les acides désoxyribonucléiques qui sous-tendent la substance fondamentale du tissu conjonctif des êtres carbonés. Mais, pour être plus clair, les types coincés dans le rayonnement des lentilles fondent tout simplement comme du sucre au fond d'une tasse de café, laissant seulement comme unique trace de leur existence passée une flaque tout juste un peu gluante que l'évaporation a tôt fait de transformer en simple tache sur le sol.

À la grande surprise des *Vikings*, les Nuncs, bien que constitués de chair et d'os comme vous et moi résistèrent parfaitement à cette attaque habituellement fatale et semblèrent se porter ni mieux ni plus mal après qu'avant ! Les *Vikings* en déduisirent naturellement que les murailles du château nunc étaient pourvues d'un revêtement intérieur constitué de larges plaques de diamant pur.

Le diamant pur est, en effet, la seule substance connue capable de résister à la pénétration du rayonnement alpha +. Sa nature cristalline lui confère un coefficient de rayonnement voisin de l'alpha et avale littéralement celui-ci. Naturellement, le diamant possède de graves défauts. Sa nature carbonée en fait un produit aussi facile à brûler qu'un vulgaire bloc de charbon et l'on pourrait imaginer que les *Vikings* ne se seraient pas privés de tenter de déclencher un incendie. Mais il se trouva que le château nunc, si minable d'apparence, était également muni d'un bouclier thermique et complété d'un système anti-neutrinique qui en faisait une sorte de chef-d'œuvre de l'architecture militaire.

— Une pareille réalisation peut-elle être possible ? demandai-je.

— Je ne suis pas ingénieur des travaux publics, répliqua G.E. Sanders, mais je suppose qu'à cette époque, les Nuncs étaient les héritiers d'un puissant empire et que ces gens-là avaient un jour ou l'autre été capables d'exploiter les carrières de diamant que sont les cœurs des planètes géantes gazeuses. Méthane, ammoniac, eau, hydrogène, hélium, le tout soumis à une pression de six millions de fois la pression terrestre. Méthane décomposé, atomes de carbone libérés et comprimés, cristallisés enfin sous forme de blocs gigantesques de diamant pur. Voilà le secret des Nuncs. Les *Vikings*, désespérant de franchir l'obstacle, décidèrent d'employer alors leur taupe à antigravité, système de forage original qui supprimait le poids de la matière dans une zone strictement contrôlée et permettait de forer de vastes tunnels à une vitesse accélérée.

Ce fut alors que l'impensable se produisit... Sous les yeux effarés des *Vikings* et de leurs adversaires nuncs, de larges portions de la forteresse semblèrent se dissiper dans l'air comme une vapeur, laissant de larges brèches ouvertes. Le matériau qui avait constitué ces parois s'était dissous dans le néant et quelques défenseurs eux-mêmes, emportés par l'inexplicable phénomène, s'étaient évanouis dans le vide. Effrayés, les Nuncs abandonnèrent alors la défense de leur forteresse, embarquèrent sur leurs vaisseaux spatiaux et s'enfuirent dans le cosmos. Il fallut des années de travail aux ingénieurs de l'expédition *Viking* pour comprendre ce qui s'était produit.

G.E. Sanders s'interrompit un instant et jeta un regard sur moi pour juger de l'effet que me produisait son récit. À ce moment, je désirais vivement qu'il continuât.

— Je suppose que vos *Vikings* venaient d'obtenir par hasard le premier déplacement temporel de matériaux et d'êtres vivants, dis-je.

— C'était à peu près cela, admit Sanders.

— Les ingénieurs de l'expédition ont donc tenté d'utiliser le procédé pour construire leur première machine à voyager dans le temps.

— Exactement, mais l'affaire ne fut pas simple. Le concours de circonstances qui avait entraîné le déplacement temporel s'est avéré extrêmement difficile à reproduire expérimentalement. À bord de leur vaisseau spatial, les ingénieurs ne disposaient pas des énormes calculatrices nécessaires pour effectuer leurs recherches. Ils se sont donc décidés à revenir sur Terre pour y construire leurs moteurs temporels. Ils ramenaient avec eux de gigantesques blocs de diamant pur nécessaires à sa construction. Des pièces de plusieurs tonnes arrachées aux murailles du château nunc.

— Mais ce voyage de retour a dû être très long, observai-je.

— Plusieurs centaines d'années, oui... Peut-être plus de mille... Mais cela n'était pas trop grave parce qu'ils sont arrivés dans mon époque. Celle d'où je viens, justement, et qu'à ce moment-là, nous avions fait de gros progrès dans tous les domaines.

— Et vous avez pu construire la machine ?

— Les essais furent très longs et je n'y ai pas participé directement. J'étais à l'époque expert linguiste au Centre d'Études Spatio-temporelles. Pas ingénieur, je crois l'avoir déjà précisé, et je ne savais pas exactement ce qui se passait derrière les hautes portes blindées des services de recherches spéciales. Les rumeurs les plus folles circulaient, mais le secret des travaux en cours était bien gardé et nous n'avions aucun moyen de contrôler la véracité des bruits qui couraient.

— Quelles sont les langues que vous avez étudiées ? Celles des peuples de la Galaxie ?

— Pas du tout. Les langues anciennes terriennes, sans plus. Je vous l'ai dit, notre premier voyage devait se dérouler sur Terre.

— Parler ainsi des langues disparues paraît bien compliqué, dis-je.

— Pas tant que vous ne le croyez. Les langues originelles sont assez peu nombreuses et les dérivées sont assez faciles à reconstituer. Par exemple, en ce qui concerne notre Occident, c'est fou ce que l'on peut faire à partir des langues latines, germaniques et celtiques, sans oublier le grec, naturellement.

— Voulez-vous dire que vous parlez ces langues ?

— J'ai été formé pour cela, oui, et j'ai appris les accents et les intonations des langages anciens parlés dans leurs époques. Parce que lorsque l'on voyage dans le passé, l'on découvre que ce sont surtout les accents locaux qui déforment les langues. Avec beaucoup d'entraînement, l'on parvient très vite à s'adapter, cela devient un réflexe.

— Lorsque vous vous adressez à moi actuellement, vous employez cette technique ?

— Absolument, oui, et vous remarquerez que je progresse de minute en minute.

C'était vrai. Gern Enez Sanders s'exprimait de mieux en mieux, mais j'avais mis cette amélioration sur le compte du soulagement qu'il éprouvait à pouvoir enfin raconter son histoire à quelqu'un d'attentif.

— Il faut dire que je possède un don des langues exceptionnel, reprit-il, et c'est pour cette raison que j'avais été sélectionné après quantités de tests et d'examens par le Centre de Recherches Spatio-temporelles pour faire partie de la première équipe pluridisciplinaire jamais expédiée par l'homme pour explorer son passé.

— Je croyais que le but recherché était la conquête du cosmos, dis-je, et non pas une exploration hasardeuse des âges obscurs.

— Juste, admit G.E. Sanders, mais il fallait bien commencer par quelque chose de simple. Faire fonctionner la machine au départ de la planète paraissait le plus indiqué pour les premières expérimentations et pour étalonner l'appareil. Nous disposions de repères précis et nous savions où nous allions. Vérifier les performances de notre machine, partir d'éléments bien connus paraissait le plus simple.

— C'est donc à cette expérimentation et à cet étalonnage que vous vous livrez actuellement ? dis-je.

Je devais avoir gaffé sans m'en rendre compte car le visage de mon interlocuteur se crispa soudain et je le vis se lover sur lui-même comme s'il avait cherché de nouveau à retrouver la rassurante position fœtale.

— Ce serait trop beau, dit-il, et en réalité, l'expédition a été un échec. Il y a eu une sorte de trahison, d'accident ou un attentat, je ne sais pas exactement et, jusqu'au moment où vous m'avez retrouvé, j'essayais de rentrer chez moi dans mon époque en compagnie d'un

historien nommé Burt Glasgow.

— Qu'est-il devenu ?

Gern Enez Sanderz eut un geste d'ignorance.

— Je ne sais pas exactement.

CHAPITRE IV

— La machine à déplacer le temps était constituée d'un diamant pur de plus de deux tonnes taillé en biseau selon un angle très étudié et installé dans le nez d'un vaisseau expérimental. Les usines d'énergie situées à même le sol de la planète fournissaient l'énergie nécessaire aux générateurs d'ondes d'antigravitation destinées à créer le champ de force. Comme je vous l'ai précisé, l'expérience devait avoir lieu sans quitter la planète, pour permettre aux ingénieurs responsables de disposer des moyens maximums d'analyse et d'intervention. Les premiers essais en vraie grandeur se déroulèrent correctement. D'abord, le vaisseau se trouva déplacé vers le passé de quelques secondes, d'une heure puis de quelques jours. Les ingénieurs se décidèrent alors à faire voyager des singes à l'intérieur de la coque et ceux-ci purent rétrograder de plus d'une semaine vers le passé. Je fis partie de la première équipe humaine à faire un saut d'un mois vers ce qui était mon propre passé. Je dois vous avouer que nous n'avons pas osé débarquer et sommes restés à l'intérieur de la cabine. Je craignais trop de figurer double dans mon propre passé et préférais penser que je n'existais qu'en un seul exemplaire, celui qui était revenu en simple spectateur, et je ne suis pas resté assez longtemps dans ce temps décalé pour avoir le temps d'y vivre réellement. Tout se présentait donc bien et le but semblait prêt à être atteint.

Les médias diffusaient quantités de reportages et d'informations laissant prévoir la réussite du projet. Tout le monde pensait que les vaisseaux partis à la conquête des planètes lointaines allaient enfin pouvoir rectifier le temps au moment de leur arrivée et l'ajuster à celui de la planète mère. Ils pourraient ensuite revenir de même. Un immense empire terrien allait enfin pouvoir naître et vivre comme un bloc unique et sans faille, la véritable conquête de l'Univers était enfin commencée.

Gern Enez Sanders jeta sur moi un regard chargé d'angoisse. Ses yeux rougis de fatigue, le visage tiré, il semblait à bout.

— Rentrons, lui dis-je, vous allez dormir, nous continuerons plus tard.

Il hocha la tête.

— Non, dit-il.

— Rien ne presse, insistai-je.

— Si, au contraire... Nul ne connaît l'avenir, je veux parler du véritable avenir, celui où je n'ai pas voyagé. Comme je vous l'ai dit, les services spéciaux nuncs sont à mes trousses. Demain, il sera peut-être trop tard et je désire laisser un témoignage. Il faut que les humains sachent ce qui s'est produit.

— Alors, parlez, dis-je.

Il hocha la tête pour me remercier.

— Les médias de mon époque s'étaient trop pressés de triompher. La suite des expériences allait vite le montrer. Pour les premières plongées profondes dans le passé, les ingénieurs expédièrent des robots. Ceux-ci ramenèrent des échantillons, mais des échantillons de n'importe quoi et de n'importe où. Les ingénieurs s'efforçaient de dater ces échantillons, mais n'y parvenaient qu'à cent ou deux cents années près, et parfois avec des écarts de datation de plusieurs milliers d'années. Ce n'était pas satisfaisant et il fallait envoyer des hommes. La première expédition humaine fut donc décidée. Les ingénieurs choisirent pour point d'arrivée une époque assez reculée. Ils craignaient en effet une rencontre avec des humains déjà technologiquement développés.

— Et pourquoi ? demandai-je.

— Les hommes de ce genre d'époque, la vôtre par exemple, auraient pu mal réagir. Soit par un réflexe violent de défense, soit par une étude trop poussée de notre expérience, ce qui aurait eu pour effet de la troubler. Nos ingénieurs se décidèrent donc pour une plongée vers les temps que l'on appelle obscurs.

L'équipage se composait de quatre hommes. Burt Glasgow, l'historien, Silver Golden Rumsfeld, géologue, moi-même, le linguiste, chargé des « relations extérieures », et le commandant de l'expédition, un ingénieur bizarrement nommé Mugmwe Go Dana Stumpher, que nous avons pris l'habitude de surnommer Stoned à cause de son regard un peu fixe, bien qu'il ne se droguât jamais...

Je réprimai un sursaut. Je vous l'ai dit, je ne suis pas une émotive et je contrôle d'ordinaire parfaitement mes nerfs, mais cette fois, la coïncidence était forte, presque trop forte, aussi ce fut d'une voix de miel mal sucré que je posai ma question :

— D'où sortait ce Mugmwe Go Dana Stumpher ?

— Bonne question, répliqua Sanders. À laquelle j'aimerais répondre avec précision, car une telle réponse résoudrait bien des problèmes.

— Voulez-vous dire que vous le connaissiez mal ?

— Nous en savions ce qu'en disaient ses fiches de recrutement. Un type né quelque part entre la Sibérie et le désert de Gobi, dans une colonie scientifique mongole... Enfin, quelque chose dans ce genre.

— Et pourquoi avait-il été recruté ?

— Comme je l'avais été moi-même ! Pour ses qualités brillantes ! Je vous l'ai dit, la direction de l'Agence se préoccupait surtout des résultats. L'origine des membres de la mission lui importait peu. Or, il se trouvait que Stoned était un très brillant ingénieur, je crois que ses capacités confinaient au génie... Avec lui comme commandant, nous ne risquions rien et je crois qu'il aurait, si le besoin s'en était fait sentir, été capable de faire construire une centrale nucléaire à des barbares en un rien de temps.

— Une véritable valeur, en effet, dis-je.

J'avais repris une voix normale et constatai avec satisfaction que G.E. Sanders ne s'était à aucun moment rendu compte de la violente émotion que j'avais ressentie lorsqu'il avait prononcé le nom de son commandant. D'ailleurs, il continuait calmement son récit, toujours sur le même ton monocorde, un peu comme s'il avait parlé sous hypnose :

— Notre premier voyage faillit tourner à la catastrophe. Les ingénieurs au sol, désireux de nous éviter tout contact avec des humains, avaient choisi une époque trop reculée et mal précisée par leurs calculs. Au lieu de trouver à son arrivée le sol ferme d'une époque interglaciaire, notre vaisseau temporel se retrouva en pleine mer à l'époque du crétacé. Je me souviens que ma première sensation fut de voir un banc de crevettes évoluer devant le hublot à la lueur des phares soudainement allumés par les systèmes d'urgence.

— Ne pouviez-vous pas déplacer le vaisseau vers la terre ferme ?

— C'était impossible. N'oubliez pas que son fonctionnement dépendait d'une unité d'énergie fixe. Fort heureusement, il était étanche. Nous en avons été quittes pour cette sensation d'aquarium. La seconde expédition fut mieux réussie. Les ingénieurs avaient décidé

de rendre le vaisseau mobile et l'avaient équipé de centrales d'énergie autonomes. Nous sommes revenus au même endroit qu'au premier voyage. Mais cette fois, l'époque d'arrivée avait été choisie avec plus de précision. Les terres étaient émergées. Une longue glaciation avait figé l'eau des océans, les glaces du pôle descendaient au niveau de ce que vous appelez aujourd'hui l'Angleterre. Il devait faire très froid dehors et les quelques arbres frileux courbés par le vent glacial que j'apercevais au travers du hublot ne devaient pas mesurer plus de quelques décimètres de haut. Les quelques herbivores laineux qui pâturaient dans les environs s'enfuirent à notre arrivée et ce fut tout. Nous ne sommes pas non plus sortis du vaisseau cette fois-là, nous contentant de faire effectuer des prélèvements par nos appareils automatiques. Il fallut attendre l'expédition suivante pour que nous soyons autorisés à mettre pied à terre, et ce fut cette fois-là que les choses se gâtèrent vraiment.

CHAPITRE V

— Ce devait être la fin de l'été. Je me souviens qu'il faisait beau. Notre vaisseau avait émergé dans une campagne agréable. Une route courait vers l'horizon barré d'arbres verdoyants. De vastes champs cultivés avec soin alignaient leurs structures parfaitement rectangulaires et les blés mûrs ondulaient sous le vent calme. Il existait bien une note inquiétante dans ce paysage de paix car la fumée d'un vaste incendie barrait l'horizon vers l'ouest. Ce détail ne nous a pas inquiétés dans l'instant. Quantités de civilisations rurales utilisent en effet le feu comme un allié, soit pour brûler les chaumes et les mauvaises herbes, soit chez les plus primitifs, pour dégager de nouveaux espaces de pâture pour leurs bêtes. Les environs immédiats de notre lieu d'émergence étaient tranquilles. Une épaisse haie de cyprès dissimulait notre vaisseau qui ne devait pas être visible de la route. Nous avons donc décidé de sortir. Il fut entendu que Stoned resterait à bord pour parer à toute urgence et en gardant les portes du sas ouvertes, tandis que je descendrais en compagnie de Burt, l'historien. Le géologue, peu nécessaire vu les circonstances et le lieu de notre émergence, resterait aux abords directs du sas pour nous couvrir.

Je m'équipai pour descendre, à vrai dire très légèrement. Une tunique courte, des bottes fines, un micromagnétophone, une caméra vidéo munie de ses bobines et, pour toute arme de défense, ce petit appareil. (Sanders décrocha un objet oblong accroché à sa ceinture à côté du glaive. Un diamant biseauté qui me parut énorme était inséré à l'extrémité du tube et lançait mille feux.)

— Il s'agit d'une machine à déplacer le temps en miniature, expliqua-t-il. Elle n'est pas très puissante et ne déplace que quelques secondes, mais l'effet produit est saisissant. Cette arme est donc suffisante pour désarçonner un adversaire non prévenu.

Il leva l'appareil.

— Il suffit de presser le bouton ici..... J'essayai de.....
Il leva l'appareil

— Il suffit de presser le bouton ici..... J'essayai de.....
Il leva l'appareil

— Il suffit de presser le bouton ici..... J'essayai de.....
Il leva l'appareil

— Il suffit de..... J'essayai de crier.

Je distinguais dans son regard une lueur un peu sadique. Gern Enez Sanders avait perdu son allure et s'amusait visiblement de mon désarroi.

— C'est amusant, ne trouvez-vous pas ? Le temps s'arrête, recule, tourbillonne. Et l'on éprouve l'impression de vivre sur un disque rayé !

Voulez-vous que je recommence ?

— La démonstration me paraît suffisante, répondis-je.

Visiblement satisfait, il rengaina son appareil.

— Et lorsque vous vous êtes éloigné de votre vaisseau, vous n'avez pas ressenti d'impression particulière ? Je ne sais pas, moi... Le fait de fouler le sol d'une autre époque. Les odeurs, le vent !

— C'était une impression complexe, dit Gern Enez Sanders, mais incertaine. Bien que nous ayons été supérieurement entraînés, notre émotion restait vive. Fort heureusement, la route était vide au moment où nous nous en sommes rapprochés. C'était une grande voie rectiligne dallée de larges pierres blanches parfaitement plates. Des ornières taillées volontairement et lisses comme des rails de chemin de fer formaient deux voies parallèles absolument parfaites et une fine couche de sable, destinée sans doute à favoriser le pas des animaux de trait, avait été répandue avec une très grande régularité tout aussi loin que portait le regard. À proximité de l'endroit d'où nous venions d'arriver se dressait une borne de pierre parfaitement ovalisée, haute de trois mètres environ et large de cinquante centimètres. Je m'approchai. Des caractères étaient gravés.

« VIA ALBA SILICE STRATA MDCXXIII » et en dessous :

« LUGDUNUM XXXIV »

Burt m'avait rejoint et examinait la chose.

— Cette route est une voie romaine en parfait état, dit-il, et cette borne est une milliarium, l'équivalent de nos bornes kilométriques. Le mille romain équivaut à 1481 mètres cinquante, nous sommes donc à 34 milles d'une cité nommée Lugdunum, soit un tout petit peu plus de 50 de nos kilomètres, plus au sud.

Lugdunum s'appelle Lyon dans votre XXI^e siècle. Ce devait être une fort jolie ville dans cette époque lointaine, mais je n'ai pas eu le temps d'y penser ! Les événements se précipitèrent. Un bruit confus montait du nord, et bientôt je vis apparaître une foule nombreuse qui se pressait sur la voie en direction du sud. En tête, une dizaine de chariots tirés par des mules qui allaient d'un pas vif. Bien ancrées dans leurs rails, les roues à rayons de bois tournaient avec facilité et le lourd convoi passa avec rapidité devant nos yeux. Je vis ensuite défiler une foule confuse de manants, porteurs de ballots hétéroclites. Ces gens semblaient fuir un quelconque danger et ne nous jetèrent même pas un regard. Il y avait toutes sortes de gens dans cette foule, femmes portant des enfants accrochés à leur corps par de larges sangles de cuir, vieillards courbés et hommes valides chaussés de cuir et vêtus de larges pantalons de toile grège serrés aux chevilles. Plus tard, vinrent des cavaliers militaires armés d'un glaive, vêtus de cuirasses de cuir et la tête serrée dans des casques de la même matière. Ils montaient leurs chevaux avec légèreté et se frayaient un chemin dans cette foule à coups de badines en poussant des cris rauques.

Derrière ces gens, je vis arriver une litière. Je n'avais jamais imaginé qu'un tel moyen de transport ait pu exister. C'était confortable et beau. Une bouffée violente de parfum me frappa au visage tandis que j'apercevais derrière les rideaux de voile deux minces silhouettes féminines allongées parmi des coussins aux couleurs vives. Délivré du poids des roues et littéralement suspendu aux reins de chevaux, cet engin semblait voler au ras du sol et je le vis doubler avec facilité les lourds chariots qui barraient sa route. Derrière, un groupe de cavaliers allait au grand trot. L'un d'eux, un homme de grande taille au regard clair et coiffé d'un casque d'or aux fines gravures, me remarqua, stoppa et me salua de la main :

— *Ave, dit-il, non manete : sunt barbarii qui adveniant venite nobiscum.*

La phrase avait été prononcée avec un accent chantant, coloré, qu'aucun des ordinateurs d'analyse linguistique qui m'avaient éduqué n'avait prévu. Mais mon esprit travaillait à toute vitesse et je répondis avec une rapidité qui me surpris moi-même grâce à l'excellence de l'entraînement intensif que j'avais subi avant le départ.

— *Non possumus*, répondis-je.

Il me regarda interloqué. Je vis que ce n'était pas mon aspect qui le surprenait. Ma chevelure coupée court, ma tunique, mes bottes fines

et ma haute taille me désignaient visiblement à ses yeux comme quelqu'un de sa caste et, voyant que je persistais dans mon refus, il se dirigea vers un charroi qui le suivait et donna un ordre. L'un des militaires qui l'escortait tira du charroi un glaive court, suspendu à une ceinture de cuir, puis un casque de la même matière.

— *Ad tertium lapidem*, dit-il, en me montrant la direction du nord.

Et, voyant que j'hésitais :

— *Ad tertium lapidem*, reprit-il, *Romani militarii in maceria mea sunt muniti. Ad cos profiscite, pugnete et perite.*

Il me tendit le glaive et le casque, serra les flancs de sa monture et s'élança vers le sud.

— Qu'a dit ce type ? demanda Burt qui s'était rapproché.

— Je crois que les choses sont claires, dis-je. Ils ont un ennemi redoutable aux trousses.

Je montrai l'horizon envahi par la fumée des incendies.

— Je crois que ça barde, là-bas. Des barbares qui arrivent du nord.

— Et ça ? me demanda Burt en montrant le glaive.

— Il m'a expliqué qu'une arrière-garde combattait à trois milles au nord derrière des murs de pierre de son domaine. Il nous a invités à rejoindre ces hommes puisque nous refusions de fuir, à combattre avec eux et à mourir en Romains.

Tout en parlant, j'examinais le glaive. Une arme magnifique au tranchant aiguisé et qui glissait avec une facilité remarquable dans son fourreau.

— Cette époque n'est pas assez calme pour nous, dis-je, et je crois que nous ferions bien d'en changer.

Burt se gratta la gorge. Je le voyais qui dansait d'un pied sur l'autre comme un ours en quête de cacahuètes.

— Eh bien, dis-je, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Moi, rien, dit-il... Ce serait plutôt le vaisseau temporel.

Le vaisseau ! C'était vrai... Tout excité par la découverte de ce monde inconnu, j'avais pour un temps oublié son existence.

— Et bien quoi, dis-je, quoi ? Le vaisseau ?

— Il a disparu, déclara Burt. Tout simplement.

CHAPITRE VI

— L’empreinte de la coque que notre engin temporel avait laissée derrière lui formait une dépression ovoïde dans le champ de blé dont les épis avaient été couchés et écrasés. L’emplacement du sas se marquait par une échancrure dans la végétation et l’on pouvait suivre la trace de nos pas jusqu’à la haie de cyprès.

Gern Enez Sanders leva les yeux vers moi.

— Vous croyez peut-être que je vous raconte des histoires et je sais que l’on peut être victime de cauchemars ou d’hallucinations, mais aucune de ses illusions ne peut avoir la force perverse de la réalité. Et c’était bien une réalité cruelle que cette disparition de notre vaisseau. Et comme était bien cruelle cette époque dans laquelle nous étions abandonnés, et cette terre étrangère, sous nos pieds.

Burt semblait encore plus accablé que moi.

— Ils vont revenir nous chercher, dit-il sans conviction. Ils ont sans doute eu un petit problème technique ou ont eu simplement peur d’être repérés.

— Peur d’être repérés, sûrement pas, dis-je. Équipé comme il l’est, notre vaisseau ne craint vraiment rien de ces gens ni de leur guerre. Et si par hasard quelqu’un d’ici l’apercevait, il n’y comprendrait rien.

Nous attendîmes toute la journée et toute la nuit. L’odeur âcre des incendies lointains parvenait par bouffées jusqu’à nos narines, mais la route demeurait à présent déserte. Nous avions encore vu passer un court convoi d’ânes bâtés escortés par des individus de petite taille, très différents de ceux que nous avions rencontrés auparavant, puis ce fut le vide complet. Je découvris au cours de cette nuit ce que pouvait être la panique... La peur de l’inconnu. Derrière cet horizon vide et silencieux se cachaient le danger, l’inconnu hostile et la mort. Quand allait-elle surgir et nous frapper ? Parce que, à présent, privés de notre vaisseau, nous étions dans le bain, ni mieux ni plus mal que les autres fuyards, et il se pouvait qu’à tout instant nous ayons à défendre chèrement notre peau contre de nouveaux venus qui ne feraient pas la différence entre nous et les gens du coin.

Le matin se leva sur un jour nouveau sans que notre vaisseau ne

soit revenu. Nous n'avions ni mangé ni bu depuis 35 heures et la soif plus que le reste me tourmentait.

— Il ne sert plus à rien d'attendre, dis-je. S'ils reviennent, ils sauront bien nous retrouver grâce à nos signalisateurs.

— Où veux-tu que l'on aille ? demanda Burt sur un ton lugubre.

Je lui montrai le glaive que je venais de suspendre à ma taille.

— Rejoindre ces Romains qui s'apprêtent à vendre chèrement leur peau. Et combattre avec eux. Ils sont à trois milles d'ici, vers le nord, retranchés dans une sorte de forteresse, des murs de pierre. C'est en tout cas ce que m'a dit le type qui m'a donné cette arme.

— Tu as sans doute raison, répondit Burt d'une voix traînante. Ces gens au moins seront civilisés. Ils ne nous tueront pas et nous donneront sûrement à manger, je crève de faim.

Nous avons accompli le trajet sans rencontrer âme qui vive et découvert la propriété de notre ami inconnu au bout d'une drève bordée de grands arbres parfaitement alignés.

La mention « VILLA DINIA » était gravée sur le portique d'entrée. Je ne m'attendais pas à découvrir une villa[1] aussi splendide en pleine campagne et je crains de manquer de mots pour vous décrire le raffinement de cette immense demeure aux toits de tuiles roses, enchâssée dans un superbe vignoble. L'ensemble était construit en rectangle, encadrant un bassin d'eau claire lui-même encadré de colonnes de marbre. Un déferlement de fleurs grimpantes s'accrochait à des canisses destinées à ombrager les abords du bassin. Mais cette somptueuse demeure semblait dormir. Les habitations des esclaves, les ateliers de forge, les celliers, les écuries et les étables demeuraient silencieux.

Sous de vastes hangars, les machines agricoles étaient alignées comme pour une revue. Étonnantes de complexité et d'ingéniosité. Il me sembla même apercevoir dans l'angle d'un atelier une ébauche de machine à vapeur en cours de construction.

Mais, devant le vide persistant, je me demandai si j'avais bien compris mon interlocuteur romain. Il avait dit « *Ad tertium lapidem* », ce que j'avais traduit par « à la troisième borne milliaire ». Et il avait parlé de murs de pierre, ce que j'avais traduit par une sorte de réduit défensif, camp ou blockhaus, mais rien de ce que je découvrais ne suggérerait la moindre idée de défense. Tout ici respirait la paix et la

prospérité.

Je m'attardai sous les ombrages tandis que Burt étanchait sa soif en buvant à même une petite amphore abandonnée à demi pleine sur une table de marbre vert.

— Délicieux, dit-il en reposant l'amphore.

— Prends garde, lui dis-je, ce liquide tourne la tête. Ce doit être du vin.

— Délicieux, répéta Burt en reprenant l'amphore.

J'étendais le bras pour l'empêcher de trop boire lorsqu'un bruit de pas me fit tourner la tête. Un homme venait vers nous, tête ronde, cheveux courts, au-dessus d'un corps tout en rondeur. Le nouveau venu était vêtu d'une courte tunique pourpre, un glaive pendait à son côté, seul témoignage qu'un danger quelconque menaçait la paix ambiante.

— *Ave, salvete !* dit-il. *Caïus Julius Gedomo latifundii procurator sum.*

Je notai instinctivement son accent plus rocailleux que son maître et en conclus, je ne sais pourquoi, qu'il devait être descendant de Gaulois. Je me tournais vers Burt.

— Il nous salue. Il est l'intendant de ce domaine.

— Le maître est parti conduire sa famille en lieu sûr, reprit Caïus.

— Je suppose qu'il les emmène à Lugdunum, dis-je.

Caïus hocha la tête.

— Non, les barbares sont partout et Lugdunum sera pillée comme les autres *civitas*. Non, pour trouver la sécurité, le maître devra sans doute franchir les Alpes ou s'embarquer à Massilia.

— Je l'ai rencontré alors qu'il galopait sur la Via Alba, dis-je, il m'avait dit que des soldats s'apprêtaient à défendre le domaine. Aussi je m'étonne de vous voir seul.

— C'est que je ne suis pas seul, précisa Caïus. Une dizaine d'hommes se sont portés volontaires pour rester avec moi. Tous d'anciens légionnaires qui ignorent le mot fuir et ne peuvent même pas commencer à imaginer ce que serait leur honteuse vie s'ils parvenaient à rejoindre la vieille *civitas* de Roma, mêlés aux femmes et aux enfants.

Il porta la main au pommeau de son glaive et le malaxa nerveusement.

— Mais nos chances de survie sont infimes, étranger, et je vous conseille de partir pendant qu'il en est encore temps. Je vous le dis, mes hommes ont repéré un important convoi qui se dirige sur nous et sera ici avant demain. Une trentaine de chariots, cent guerriers, vingt cavaliers, l'ensemble bien commandé et encadré par le petit état-major d'un comte germanique, un *Graft* comme ils les appellent. En vérité, étranger, je vous le dis, demain soir nous serons tous morts.

— Je n'en suis pas sûr du tout, répliqua Burt qui m'avait demandé de lui traduire les paroles de notre hôte.

— Voilà de fortes paroles, rétorqua Caius, et j'admets que toutes les idées sont bonnes à prendre dans la situation dans laquelle nous sommes. Parlez donc, étranger, mais parlez clair !

— Eh bien, je vais m'expliquer, déclara Burt. Ce que je vais vous dire va vous paraître un peu compliqué, mais je vous demande toute votre attention car je crois que vous serez contents de m'entendre.

— Eh bien, nous allons prendre notre temps, dit Caius.

Il nous désigna des coussins ménagés à l'ombre sous une sorte de tonnelle. Un claquement de doigts fit apparaître un homme auquel Caius donna ses ordres. Quelques instants plus tard, un véritable festin s'ordonnait devant nous, accompagné d'un vin frais dans lequel flottaient de petits morceaux de glace.

— Cette glace vient des montagnes proches, expliqua Caius, et nous la conservons durant tout l'été dans un cellier spécialement aménagé.

Ce luxe est la fierté de Tatius Jovinus Dinai, notre maître bien-aimé. Celui-là même qui vous a recommandé à nous et remis votre glaive.

Caius se tourna vers Burt et leva son verre.

— À votre santé, étranger, et à présent, je vous écoute.

— Eh bien, voilà ce que j'ai à dire, commença Burt. Les barbares qui nous menacent sont surtout des Burgondes et, en vérité, des gens pas si barbares que cela. Ils sont seulement porteurs d'une forme différente mais certaine de civilisation.

— Il est vrai, admit Caius, que les Burgondes fréquentent assidûment notre *civitas* de Visiontio[2] et que certains s’y sont établis depuis déjà une centaine d’années sans que la bonne réputation de cette cité en souffre.

— Les Burgondes connaissent Roma, certains ont servi dans ses armées. Avec eux, il sera donc possible de négocier.

— Vous vous trompez, répondit vivement Caius. Les Burgondes refusent au contraire de négocier s’ils sont en position de force. Or, lorsqu’ils vont arriver ici, ils auront les moyens de se conduire en maîtres. L’armée romaine s’est effondrée sur le limes[3] et, à l’intérieur, c’est l’anarchie et la déroute.

— Exact, assura Burt, mais je puis vous assurer que partout en ce moment des hommes négocient et concluent des arrangements. Et en particulier les édiles du Lugdunum qui sont à la veille de s’assurer le concours des Helvètes.

— Vous êtes sûr de cela ? demanda Caius surpris.

— Absolument, et votre situation est meilleure que vous ne le pensez.

— Comment cela ? demanda encore Caius dont les yeux exprimaient à la fois l’étonnement et une sorte d’enthousiasme.

— L’automne approche, dit Burt, et l’hiver prochain risque d’être un hiver de famine pour tout le monde, y compris pour vos envahisseurs si les récoltes ne sont pas rentrées. Croyez-vous donc que le *Graft* germanique qui commande la colonne qui nous menace ignore ce détail ?

— Il sait cela, admit Caius.

— Il sait aussi qu’à sa droite, des Saliens incendient et pillent et que les Saliens ne sont pour lui que d’incertains alliés. Si, d’autre part, il apprend que les Helvètes en accord avec l’édile s’apprêtent à lui barrer la route de Lugdunum, que croyez-vous qu’il décidera ?

— À sa place, je déciderais de rester ici, de rentrer moi-même les récoltes du domaine et d’hiverner sur place sans rien incendier... Mais sans nous épargner pour autant, objecta Caius.

— Nous saurons le convaincre de nous épargner, assura Burt. Nous sommes une dizaine bien décidés à nous battre et nous pouvons, avant de périr nous-mêmes, tuer un nombre appréciable de ses guerriers. Le

Graft saura, je vous l'assure, ménager le sang de ses hommes. Il aura besoin d'eux pour traverser les temps difficiles qui s'annoncent pour lui comme pour les autres.

— Encore faudrait-il qu'il nous laisse lui expliquer tout cela avant de nous faire couper la tête, observa Caius. Vous semblez en effet vous faire une idée un peu trop aimable de ces gens. Les Germains ne sont guère tendres, et je doute qu'ils nous laissent seulement le temps d'articuler deux syllabes.

Il hocha la tête.

— Non, vos arguments sont excellents et vos informations sont fantastiques. À vous entendre, on croirait entendre l'empereur lui-même... S'il était digne de ses grands anciens, ce qui est loin d'être le cas, hélas. Mais malgré vos paroles apaisantes, je continue à penser que nous sommes condamnés à mourir les armes à la main.

Il se leva.

— J'ai apprécié votre compagnie, étrangers, et je vous laisse prendre quelque repos. Je vois à vos mines que vous en avez besoin. (Un silence.) Quand le temps du combat sera venu, je vous enverrai Lucius qui vous fournira l'équipement nécessaire, de bonnes épées germaniques, plus longues et plus efficaces que le glaive court que vous portez, et des cottes de mailles fines et je suis sûr que tous ensemble, nous aurons une mort qui réjouira le cœur des dieux anciens.

Il eut un mince sourire.

— Je ne veux parler ni de Minerve, ni d'Apollon, bien sûr.

Il s'éloigna.

— Minerve et Apollon étaient des dieux romains, m'expliqua Burt, et je crois que dans le fond de leur cœur, des gens comme Caius Gedomo ont conservé d'autres nostalgies.

Je le fixai droit dans les yeux.

— Crois-tu vraiment ce que tu lui as raconté... Que ces barbares allaient nous épargner ?

Il sourit.

— Aurais-tu oublié que je suis l'historien de cette expédition ? dit-

il. Il est facile de prédire un avenir que l'on a étudié dans les textes.

Il ramassa un gravier sur le sol, le lança dans la fontaine et regarda silencieusement les ondes courir à la surface de l'eau lisse.

— Beaucoup d'arrangements de la sorte se sont produits dans ces temps-là, dit-il, mais naturellement, tout peut encore arriver et je ne sais pas ce qui va se produire dans notre cas particulier.

À la surface du plan d'eau, la mini-tempête déclenchée par la chute du caillou se calma lentement.

CHAPITRE VII

— Les barbares arrivèrent au petit matin. Je m'étais attendu à voir déferler une horde, mais ce fut une troupe d'allure strictement militaire qui se présenta à l'entrée de la drève. Chariots gris bâchés impeccablement qui se disposèrent spontanément en carrés de défense, immédiatement couverts par des escouades de fantassins armés de longues lances.

Lucius nous apporta notre armement. Cottes de mailles fines, hauts boucliers rectangulaires, casques d'acier d'une facture étrangement moderne et jambières de métal.

Voyant mon hésitation, il demanda :

— Vous avez servi, naturellement !

— Justement non, dis-je embarrassé.

Lucius parut vivement surpris.

— À vous voir, j'avais cru que si, mais puisque vous désirez combattre, équipez-vous quand même. Vous n'aurez qu'à suivre strictement les ordres du décurion, surtout en ce qui concerne le maniement du bouclier. La règle est « pas de précipitation et obéissance immédiate ».

— Ça va, dis-je.

Nous rejoignîmes les autres, tout au plus une quinzaine, que Caius Julius avait fait aligner dans la cour en formation de combat.

— Le plus difficile reste à faire, déclara-t-il.

Puis, s'adressant à moi :

— Ces barbares sont terriblement supérieurs en nombre et il serait utile de négocier avec eux, car sans cela ils vont nous tailler en pièces. Mais le moyen de le faire ! Je ne connais pas les langues germaniques et encore moins le dialecte de ces sauvages.

— Je puis me charger de ce contact, dis-je.

— Sachez qu’approcher pacifiquement le *Graft* ne sera pas aisé.

Je portai instinctivement la main à ma ceinture pour m’assurer de la présence du diamant biseauté.

— Je dispose de certains moyens, assurai-je.

— Et je te couvrirai en cas de besoin, ajouta Burt.

Du camp barbare, une petite troupe de cavaliers se détacha et s’approcha au petit trot. En tête du groupe, le *Graft* lui-même, le casque d’or négligemment suspendu par une courroie à l’arçon de la selle, une longue épée d’acier au côté.

Toute ma vie, je me souviendrai de l’aspect de cet homme. Les cheveux noir de jais, soigneusement graissés et séparés en deux par une raie rectiligne qui courait jusqu’à un chignon serré derrière la tête, le baudrier d’or tendu sur la poitrine nue et le visage rasé de frais dans lequel brillaient deux yeux d’un bleu de métal. Ensuite venait une meute d’une vingtaine de chiens de guerre, parfaitement dressés et tenus en respect par un maître-chien. Suivaient trois autres cavaliers armés d’épées de jet à double tranchant aussi redoutables qu’un fusil d’assaut.

Parvenu à une vingtaine de mètres de notre formation de combat, le *Graft* stoppa.

Un instant de tension intolérable.

La voix de Caius s’éleva dans le silence. Le procurator s’adressait à moi :

— Je crois que le moment est venu. Déposez vos armes devant vous, allez-y et ne craignez pas trop les chiens ; vos jambières vous protégeront en cas d’attaque.

J’avançai d’un pas, quittai la ligne des boucliers romains miroitants dans le soleil et déposai ostensiblement mon glaive sur le sol, puis, éprouvant une terrible sensation d’irréalité, j’avançai...

Rien ne se produisit. Le gravier de la cour crissait sous mes pas. Le *Graft* imperturbable, droit comme un I sur son cheval gris, impeccablement sanglé à la crinière rasée et à la queue soigneusement tressée, m’attendait. Les chiens grondèrent. Je portai la main au diamant mais ils ne bougèrent pas d’un millimètre.

— Gern Enez Sanders, dis-je pour me présenter, citoyen de

l'Empire.

Je ne jugeais naturellement pas utile de préciser que l'Empire dont je parlais n'était pas le romain mais l'Empire Galactique du 4^e millénaire, ce qui aurait fort compliqué les choses.

— *Graft* Thorkun. Nous venons en amis.

Je réprimai un sursaut, mais la situation dans laquelle je me trouvais ne me permettait pas d'exprimer publiquement mes doutes. Pourtant, le *Graft* continuait. Il n'employait pas pour parler sa langue germanique, mais un latin rocailleux :

— J'ai moi-même servi Rome dans ma jeunesse avant de rentrer au pays et je considère donc que l'Empire a une dette envers nous. Aujourd'hui que l'adversité s'est abattue sur mon cher Jutland natal, nous venons mon peuple et moi demander à l'Empire de bien vouloir régler cette dette.

— Il serait bon de procéder pacifiquement, dis-je.

Automatiquement, je débitai l'allocution préparée par Burt. Ça marchait ! Je voyais le visage du *Graft* se détendre. D'un geste il fit congédier la meute. Je vis avec soulagement les chiens s'éloigner.

— Eh bien, dit Thorkun, j'accepte vos propositions. Les gens de mon peuple rentreront les moissons, laboureront, sèmeront le grain et récolteront. Deux tiers pour moi, un tiers pour vous. Ils s'occuperont des bêtes et vos hommes s'occuperont des machines. Le domaine me paraît parfaitement géré et je garderai le procurator. Je ferai de vous mon confident et il est bien entendu que je me réserverai l'usage du palais du maître tant que celui-ci ne sera pas rentré. Mais je vous laisserai le libre accès aux thermes aux jours et heures donc nous conviendrons. Naturellement, je réserverai l'usage des armes à mes hommes et à moi-même et j'assurerai la défense du domaine seul. Si votre maître revient, nous discuterons ensemble. Mais je crains que ce retour ne se fasse attendre.

Une grimace de mépris déforma un instant son visage.

— Mes éclaireurs m'ont signalés que des bandes d'Alains détruisent tout sur leur passage et je crois savoir qu'ils ont coupé la Via Alba, celle-là justement que votre maître a empruntée pour fuir, et incendié la ville de Lugdunum. Il y a eu très peu de survivants.

Il tira sur les rênes et cabra légèrement son cheval.

— C'est tout. Allez porter mes propositions à vos gens. Il sera inutile de me communiquer leur réponse car je n'ai pas d'autres propositions à faire et je ne pense pas qu'ils désirent être massacrés.

Suivi de ses hommes, je le vis s'éloigner au petit trot. Je n'étais pas romain, je n'étais même pas de cette époque, pourtant, je me sentais incroyablement soulagé.

CHAPITRE VIII

— Les jours qui suivirent furent paisibles. Les barbares se conduisaient bien, comme l'avait prévu Burt, et, encadrés par les hommes de Caius, rentraient les moissons avant de se réunir le soir autour de vastes feux qui illuminaient leur camp. Leurs chants alors s'élevaient dans la nuit et Caius détestait cette musique autant que le parfum âcre du beurre rance avec lequel ils lissaient soigneusement leurs chevelures. Je vivais dans une chambre du patio décorée de fresques représentant les beautés impubères, travail délicat et sensible d'un artiste à présent bien lointain. Je ne voyais presque plus Burt qui passait des nuits à accumuler des notes historiques et se désolait de l'absence de bandes magnétiques ou vidéo, ce qui était, je l'avoue, le moindre de mes soucis.

D'une étrange façon, ce fut le *Graft* Thorkun qui devint le meilleur compagnon que m'ait offert cette période étrangère. Thorkun avait son peuple et ses chiens de guerre. Il passait des heures à les dresser et, très souvent, accompagnait la meute à cheval dans de longues chasses solitaires à travers les halliers. L'hiver était venu. Un hiver glacial qui avait recouvert la campagne d'une carapace brillante. Thorkun aimait galoper dans cette ambiance familière pour lui, l'homme du nord.

Il m'avait pris, je pense, en affection et m'avait appris à monter les petits chevaux hongres si nerveux et si agressifs. Aussi, je l'accompagnais souvent dans ses randonnées qui nous voyaient rentrer à la nuit tombée pour nous plonger avec délice dans l'eau fumante des thermes chauffés généreusement par l'hypocauste que Caius maintenait soigneusement en état de marche. Nous vivions ainsi coupés du reste du monde car ni les patrouilles romaines, ni les agents du fisc ne rendaient plus visite au domaine. Je passais le plus clair de mon temps libre à méditer sur les raisons de la disparition du vaisseau temporel. De temps à autre, une méchante idée m'effleurait que je refoulais vigoureusement tant je la trouvais inquiétante, non pas pour moi qui vivais somme toute ici une vie tranquille, mais pour les hommes du 4^e millénaire, les chercheurs de l'équipe et aussi ceux qui s'égarèrent dans le cosmos sans espoir de retour. Mais en ce temps-là, je ressentais violemment mon impuissance. N'étais-je pas moi-même victime de l'utilisation aberrante d'une technologie mal contrôlée ?

Certes, oui, je l'étais !... Thorkun, en fin observateur, remarquait les ombres qui passaient dans mon regard lorsque je pensais à ces choses. Je sentais parfois qu'il brûlait de me poser des questions, mais il restait étrangement discret. Ne sachant ni lire, ni écrire, le *Graft* possédait cependant un esprit ouvert à la curiosité intarissable, et pour cette raison, convoquait souvent Burt pour lui demander de lui raconter l'Histoire de l'époque que nous vivions ensemble, sans peut-être se rendre compte de la véritable puissance des explications qui lui étaient fournies. Il les tenait toutefois en haute estime car, à la suite de la visite d'un émissaire envoyé par l'évêque de Lugdunum, primat des Gaules, qui proposait une alliance et un accord entre les Burgondes, les Ripuaires et les Provençaux, il consulta Burt comme s'il s'était agi d'un oracle infaillible (ce qui était vrai, d'ailleurs !). Burt, l'œil brillant, se paya le luxe d'annoncer à Thorkun que les enfants de ses enfants s'appelleraient dans le futur les « Bourguignons », cultiveraient encore le domaine deux mille années plus tard et produiraient l'un des meilleurs vins de la planète.

Thorkun demanda ce que signifiait le mot « planète ». Burt se lança dans une série d'explications compliquées pour un barbare. Thorkun écouta sans sourcilier et, après un long moment de silence, se tourna vers Burt pour lui faire cette réflexion inattendue :

— Je sais maintenant que vous êtes un Grec. Il n'y a que les Grecs pour penser à des choses pareilles !

L'hiver passa et mes espoirs de voir revenir le vaisseau temporel fondirent avec la neige.

Je devenais de plus en plus sombre et ce fut curieusement Thorkun qui décida de rompre mon silence. Il me tira par la manche et, devant un pichet de ce vin rouge délicat qui allait, des siècles plus tard, s'appeler vin des Hospices de Beaune, commença à m'interroger avec, je dois le dire, beaucoup de tact :

— Mon cher Gern Enez Marcellus (c'était le nom d'emprunt romain que j'avais cru devoir accoler au mien pour donner le change), je ne voudrais pas que vous pensiez plus longtemps que je suis dupe de votre comédie. Je sais que vous n'êtes pas romain, pas plus que votre ami Burt n'est grec. Sachez que je suis resté quinze années à Ravenne au service de l'Empereur dans sa propre garde prétorienne et que j'ai vécu à Rome également. J'ai observé bien des choses mais des éléments me manquent pour apprécier votre situation exacte. Si vous vouliez m'aider, je vous assure que je me ferais un plaisir de vous aider à mon tour.

Mon esprit tourbillonna. Il fallait réfléchir vite. L'homme qui venait de me faire cette proposition était loyal, sincère, et désirait réellement me venir en aide. Mais que pouvais-je lui dire de mes soucis ? Mettre cela sur le compte d'une peine de cœur ne l'aurait pas convaincu et lui dire qu'il ne pouvait rien pour moi l'aurait assurément vexé. Curieusement, ce fut lui qui, devant mon embarras, me tendit la perche :

— Parlez sans crainte, je suis prêt à entendre les choses les plus étranges et ne vous jugerai pas... Vous êtes mon ami. Rome est morte, je suis le maître ici.

— Mes soucis proviennent d'une cause bien extérieure au domaine, dis-je.

— Je sais cela, dit Thorkun.

Il me fixa et ses yeux clairs brillèrent intensément.

— Je connais votre mal pour l'avoir éprouvé moi-même lorsque je vivais à Rome. Cela s'appelle le mal du pays... Suis-je dans le vrai ?

J'avouai.

— Alors, il faut rentrer chez vous.

— Ce ne sera pas facile, dis-je.

— Voulez-vous dire que votre pays a été détruit ?

— C'est plus compliqué que cela.

— Voulez-vous dire qu'il est inaccessible ?

— Ce serait plus proche de la vérité.

Thorkun fit silence, puis, changeant de ton :

— Voulez-vous dire qu'il n'est pas sur cette... « planète » ?

Je réprimais un sursaut. Thorkun avait employé le mot « planète » à une époque où tout le monde sauf certains Grecs, justement, croyait le monde plat comme une galette. Puis je me souvins que c'était Burt le premier qui avait employé l'expression. Non, Thorkun ne savait pas. Il était simplement bon élève et avait bien écouté les explications de Burt. Je restai pourtant un instant sans répondre. Et Thorkun, l'œil luisant, semblait s'amuser de mon embarras.

— Craignez-vous de me choquer par votre réponse ? dit-il.

— Peut-être, dis-je.

— Vous vous faites une curieuse opinion de ceux que vous nommez barbares, dit-il, et peut-être croyez-vous que nous ne savons pas réfléchir.

Il avait cessé de sourire.

— Sachez que mes éclaireurs étaient en train d'observer la fuite des maîtres romains de ce domaine lorsque vous êtes sortis comme des dieux de votre machine. Mes éclaireurs vous ont vus !... Très bien vus ! Mais n'ont pas été capables de me dire qui vous étiez réellement. J'ai depuis fait procéder à une enquête et je ne crois pas que votre apparition ait quelque chose à voir avec celle des anges du nouveau dieu des Romains. Ni d'ailleurs avec une manifestation du courroux de Thor... Les dieux, lorsqu'ils se manifestent, ne laissent pas de traces profondes dans la terre des champs cultivés... Vous êtes bien de mon avis !

Il me regardait avec dureté, mais une dureté ironique que je devinais mêlée d'une sorte d'amusement complice. En fait, il s'amusait avec moi comme le chat joue avec la souris.

D'un geste, il désigna le diamant biseauté qui ne quittait pas ma ceinture.

— Et vous ne me ferez pas croire que ce genre de bijou n'est qu'une pendeloque de sorcier ?

— Je vois que je n'ai plus rien à vous cacher, dis-je.

— Alors, parlez, je suis capable d'entendre n'importe quelle vérité et ne me racontez pas d'histoire dans le genre de celles que débitent les ermites ou les stylistes. Je suis capable de discerner le vrai du faux.

— Soit, dis-je.

Je commençai mon récit par un raccourci historique et me lançai dans la description de l'Univers tel que nous le connaissons aujourd'hui. Thorkun m'écoutait avec avidité sans jamais m'interrompre, faisant signe qu'il comprenait parfaitement mes propos, puis, lorsque j'eus terminé, demeura un instant silencieux. J'attendais avec avidité sa réaction. Elle vint sous forme de question.

— Pouvez-vous me dire ce qu'est le Temps ?

Je demeurai interloqué. Qu'un barbare soit capable de formuler une question aussi profonde et aussi juste détruisit toutes mes idées reçues. Je pris une profonde inspiration avant de répondre :

— Des livres entiers ont été écrits pour tenter de résoudre ce problème au XX^e et XXI^e siècles, des laboratoires ont ensuite consacré des sommes fabuleuses à des programmes de recherches et cela sans parvenir à formuler une réponse claire.

— Voilà beaucoup d'efforts dépensés pour rien, dit Thorkun, car je puis vous répondre tout de suite.

— Ah, dis-je.

— Le temps humain est la période qui s'inscrit entre la naissance et la mort de chacun d'entre nous. Et votre tentative de voyager dans le temps revient à vouloir apporter la vie d'une époque dans une époque qui n'est pas la sienne. C'est comme si l'on voulait faire vivre les chameaux du désert que j'ai vus lors de mes campagnes d'Afrique, dans les solitudes glacées de la Laponie.

— Pourtant, dis-je, si l'homme doit un jour construire l'Empire Cosmique, il devra résoudre le problème. Et il semble qu'il soit en passe de réussir.

— L'empire, dit Thorkun, laissez-moi rire. L'empire de Rome est aujourd'hui détruit et je suis le seul maître de ce domaine sur lequel je règne par la force de mes armes. Demain, Burt m'assure que mes héritiers régneront sur une province riche et pacifiée. Je suis heureux de l'apprendre, mais je ne serai pas là pour le voir, à moins que votre machine ne me transporte dans cette époque future. Je me demande alors quelle tête feraient mes descendants en me voyant faire irruption dans leur vie douillette. Peut-être auraient-ils envie de m'expulser ou, plus simplement encore, de m'envoyer rejoindre le caveau de famille que je n'aurais jamais dû quitter !

— Vu comme cela, vous avez raison, dis-je, mais du point de vue cosmique, les choses changent. D'innombrables planètes sont vides et attendent des occupants et l'humanité doit être solidaire et former un bloc sans fissure si elle veut réussir à conquérir, dominer et mater ces mondes parfois hostiles.

— Dans ce cas-là, l'humanité doit s'attendre à trouver sur son chemin des gens bien décidés à lui barrer la route, dit Thorkun, et je ne m'étonne pas de vos ennuis.

— Voulez-vous dire que vous pensez que l'accident qui m'a conduit à être abandonné dans cette époque n'en était pas un et que j'ai été victime d'une agression ?

Il me regarda.

— Si les Romains, devenus incapables de porter eux-mêmes les armes, avaient pu m'empêcher d'arriver aujourd'hui où je suis, ils l'auraient fait, ne pensez-vous pas ?

Comme saisi d'une inspiration subite, il se leva et marcha vers un lourd coffre de bois cerclé de métal que fermait une imposante serrure. Décrochant la clef d'un anneau qu'il portait à la ceinture, il fit jouer le mécanisme d'ouverture et ouvrit.

CHAPITRE IX

Les yeux mi-clos, le crâne rejeté sur l'appui-tête, Gern Enez Sanders semblait au bord de la perte de connaissance. J'observais le mouvement nerveux de ses doigts qui pétrissaient la boucle ouvragée de sa large ceinture de cuir polychrome.

— Vous sentez-vous mal ? demandai-je.

— Certains souvenirs sont trop frais et trop violents, dit-il de sa voix essoufflée. Songez qu'il n'y a qu'une heure à peine que je suis avec vous, dans cette voiture, sur cette planète et dans cet instant... Je veux dire dans cette époque qui est la vôtre. Et qu'auparavant, je vivais...

— Je sais, l'époque des grandes invasions, dis-je.

Il hocha la tête.

— Même pas ! Je reviens en fait de beaucoup plus loin. D'une époque beaucoup plus traumatisante.

— Plus ancienne que celle de Thorkun ?

— Thorkun ! C'est vrai que je vous ai parlé de lui !... Vous aurez peine à me croire lorsque je vous aurai dit que, de son coffre de bois et de métal, il avait tiré un diamant biseauté du même type que celui que je portais moi-même à la ceinture... Le choc !... Vous comprenez bien ce que cela pouvait signifier pour moi !

Un long silence. Sanders me regarda.

— Il n'existait à l'époque où j'ai quitté ma civilisation que quatre objets de ce type et ces objets nous avaient été remis à chacun des quatre membres de la première exploration humaine dans le passé. Une lueur étrange brillait dans le regard du *Graft* Thorkun alors qu'il s'approchait de moi. Avec une pointe de sadisme, il tourna et retourna l'objet entre ses doigts avant de me le tendre.

— Ce bijou vous appartient sans doute ! Examinez-le, vous verrez qu'il revient d'un passé lointain !

Mon esprit virevolta une courte seconde. Dans un éclair,

j'imaginai que lui ou ses hommes avaient rencontré et peut-être tué mes compagnons et je faillis dire que ce passé ne pouvait pas dépasser un hiver puisque nous n'étions arrivés dans cette époque qu'à la fin de l'été dernier, mais l'examen de l'objet plaidait en faveur de l'affirmation de Thorkun. Le diamant, naturellement, restait intact et superbe, mais le métal dans lequel il était enserré s'était terni et les délicats mécanismes de déclenchement, rongés par une oxydation sournoise et prolongée, s'étaient bloqués. La centrale d'énergie elle-même, court-circuitée par un long séjour sous terre dans un environnement humide en permanence, était totalement inutilisable.

— D'où sort-il ? demandai-je la gorge serrée.

— D'une tombe, dit Thorkun.

— Voulez-vous dire que mes compagnons sont morts ?

— Cela, je n'en sais rien, répondit-il. La tombe était immense, des milliers d'armes y étaient entassées et aussi d'incroyables bijoux et de l'or. Il y avait là des objets datant d'époques diverses et certains en fort mauvais état. Mes guerriers ne sont pas des voleurs de sépultures, c'est par hasard qu'ils étaient tombés sur une équipe de pillards bagaudes occupés à ouvrir une vaste tranchée dans ce qui devait être un temple ancien dédié à des dieux inconnus de nous. Mais tout était détruit là-dedans. Tout sauf l'or et les pierres précieuses venues des terres lointaines. Jades et rubis sertis sur les umbos de boucliers, le fourreau des glaives, les fibules et les agrafes de ceintures. Il y avait là cinq mille livres d'or pur et bien d'autres choses encore.

Il retourna vers le coffre et en tira ce torque que je porte encore aujourd'hui.

— Tenez, l'ami, dit-il, vous porterez au cou ce bijou qui vient de là-bas. Et vous le porterez sans crainte car un guerrier n'est jamais trop splendide lorsqu'il chevauche en solitaire accompagné d'une faible escorte. À notre époque, les brigands n'osent pas s'en prendre aux puissants seigneurs. Et les longues années d'occupation romaine n'ont pas réussi à faire oublier la splendeur des maîtres anciens. Les peuples du nord connaissent encore les marques de noblesse réelle. Et ce torque te la confère.

Je remarquai le tutoiement. En même temps que le bijou, Thorkun venait de me conférer l'égalité avec lui-même et, venant de la part d'un homme comme lui, cette marque d'estime me parut hautement appréciable.

— Pourquoi devrais-je chevaucher vers le nord ? demandai-je.

— Parce que ton vaisseau est là-bas, dit Thorkun, à demi enfoui dans le sable à une portée de flèche du temple détruit.

— Tu es sûr de cela ?

— La description que tu m'en as faite ne laisse aucun doute et j'ai tout de suite reconnu, la première fois que je t'ai vu, le diamant biseauté que tu portes à la ceinture. Il m'était difficile à ce moment-là de comprendre ce que tout cela signifiait. Mais je comprends mieux à présent et je tiens à te récompenser pour la confiance que tu m'as faite en racontant ton odyssee. Je t'ai bien écouté et je pense que toi et ton compagnon êtes dignes de poursuivre votre route.

— Ce temple est-il loin ? demandai-je.

— À une dizaine de jours de route d'ici, vers les pays du grand fleuve, pas très loin de l'ancien lîme qui marquait autrefois les frontières de l'Empire. Ce pays, là-bas, est aux mains des Saliens. Mais je connais Mérouweg, leur roi, et je te donnerai une escorte de trois bons guerriers. Ils négocieront pour toi ton passage et tout se passera bien.

Il se leva.

— La suite vous appartiendra, à toi et ton compagnon. Mais j'ai confiance, vous êtes jeunes et en bonne santé. Votre séjour hivernal vous a bien réconfortés et je suis persuadé que vous réussirez votre mission.

Il appela d'une voix forte et un aide de camp apparut.

— Conduis mon ami Gern aux écuries et choisis pour lui le meilleur cheval. Il aura une longue route à faire.

CHAPITRE X

— Ainsi ils étaient morts ! Pendant tout l'hiver, je m'étais posé la question, alors que, vêtu d'une longue pelisse en peau de loup offerte par Thorkun, j'effectuais de longues promenades solitaires dans la campagne glacée. Pourtant, j'avais imaginé tant d'autres solutions. À commencer par une trahison. C'était de la loyauté de Stoned que je doutais. Les laboratoires d'analyse de capacités mentales s'étaient un peu trop pressés, à mon avis, pour lui tresser une couronne. Certes, Stoned était brillant, mais il y avait beaucoup d'ombres dans sa vie, à commencer par celle de ces origines. Mumgwe Go Dana Stumpher, dit Stoned, prétendait avoir été conçu in vitro à partir de gamètes sévèrement sélectionnées dans les laboratoires de germination humaine d'Akademsk, de l'autre côté du rideau de science ! Mais justement !... Nous n'avions jamais eu de bons contacts avec les gens d'Akademsk. Bien sûr, la paix globale régnait sur la planète, mais l'on pouvait douter de la sincérité de certaines équipes de recherche scientifique qui gardaient un peu trop le goût du secret.

À cause de cette manie du secret, justement, il avait été impossible de vérifier les affirmations de Stoned et l'on s'était contenté de vérifier ses capacités qui semblaient immenses. À présent, son corps physique s'était dissous dans les boues du quatrième millénaire avant mon époque ; je me reprenais à douter. Et mes doutes étaient fondés.

Gern Enez Sanders posa sur moi un regard particulièrement chargé d'angoisse.

— Son nom, d'abord ! Mumgwe Go est un nom d'origine nunc et je ne comprends pas que nos services spéciaux ne se soient pas avisés de la chose. Le fait, ensuite, qu'il ait prétendu avoir été conçu par le seul laboratoire de germination d'êtres humains non contrôlé par nos services. Et en troisième lieu, la manière étrange dont avait disparu le vaisseau.

Il me serra convulsivement le bras.

— Ce n'était pas normal, comprenez-vous, cette disparition subite. Et Stoned aurait choisi de nous abandonner tous trois qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

— Vous dites tous trois, observai-je, mais je croyais que le troisième était resté avec Stoned.

— Rumsfeld était resté à bord par pur hasard. Retardé pour une raison quelconque, il n'était pas sorti du sas lorsque Stoned avait refermé les vannes. Non, tout cet hiver-là, j'ai pensé que Stoned était coupable de trahison.

— Et pour quelle raison ?

— Stoned était, à mon avis, un agent nunc infiltré dans nos services de recherches scientifiques et chargé de saboter celles-ci.

— Au prix de sa vie ?

— Non, je suppose que notre commandant avait bien l'intention de survivre et de livrer notre vaisseau à nos ennemis pour qu'ils en fassent l'étude.

— Mais je croyais que ce vaisseau expérimental ne pouvait pas se déplacer dans l'espace, dis-je, mais seulement dans le temps.

— Je l'avais cru aussi jusqu'au moment où Thorkun m'a annoncé que ce vaisseau s'était échoué dans le nord de l'Europe naissante. Cela signifiait que non seulement Stoned l'avait déplacé dans le temps, mais aussi légèrement dans l'espace sans quitter la surface de la planète, sans doute, mais il s'agissait d'un véritable voyage.

— Un voyage qui aurait dû être impossible.

— Pas forcément ! Le vaisseau expérimental était un vaisseau véritable muni de ses moteurs de manœuvre. Rien n'empêchait quelqu'un de doué comme Stoned surtout, doté de certaines complicités, d'arranger un système de télécommande et de mise à feu des engins auxiliaires. Ce sont des moteurs très petits et dotés de réservoirs de carburant peu importants, faciles donc à mettre en œuvre.

— Mais dans quel but votre commandant aurait-il agi de la sorte ?

— Pour permettre aux Nuncs de récupérer le vaisseau, de le démonter et d'étudier son fonctionnement. N'oubliez pas que les Nuncs ne possédaient pas le secret du voyage spatiotemporel et s'inquiétaient beaucoup de leur retard. L'acquisition de cette technique par les humains devait marquer à coup sûr leur défaite définitive et ils étaient bien décidés à empêcher cela.

— Je vois, dis-je. Mais Stoned n'avait pas réussi puisqu'il avait été échoué dans un passé encore plus profond que celui dans lequel il vous avait abandonné.

— Oui, mais je supposais qu'il était venu dans ce passé profond dans le seul but d'égarer les recherches. Après cela, il ne lui restait plus qu'à déplacer légèrement le vaisseau à la surface de la planète, ce qu'il a fait, et de le faire émerger à ce même endroit, mais à une époque où il avait rendez-vous avec un vaisseau nunc. Il ne restait plus alors qu'à embarquer la cabine temporelle, et à l'étudier tranquillement.

Il me regarda.

— Vous ne trouvez pas que mon explication tient debout ?

— En apparence, dis-je, mais une chose semble la contredire.

— Et quelle chose ?

— Stoned a échoué. Puisque son vaisseau s'est transformé en épave, et cela dans un passé vraiment très lointain.

Gern Enez Sanders hocha la tête.

— Le vaisseau, oui, mais nous n'avons pas pu retrouver les corps. Pourtant, je puis vous assurer que nous les avons cherchés avec acharnement.

CHAPITRE XI

— Nous avons donc quitté Thorkun et son nouveau domaine pour partir vers le nord. Nous avons traversé de grands plateaux tristes et des villes ruinées que les habitants tentaient pourtant de reconstruire et cernaient de remparts. Comme prévu, nous avons trouvé le roi Mérouweg dans sa résidence d'été, Francorum Campus, un vaste ensemble de maisons de bois entouré d'une forte palissade. Les tapis précieux jonchaient le sol ainsi que les coffres et les armes accrochées à portée de main.

— Tu es celui qui désire se rendre à l'Heiligenberg, me dit Mérouweg en m'accueillant.

Il savait tout de moi, je ne sais par quel mystère il avait été prévenu de ma visite. Pourtant, depuis le départ, nous avions, Burt et moi, en compagnie de notre escorte burgonde, galopé aussi vite que possible et nul courrier ne semblait avoir pu nous dépasser sur le blanc ruban de la via Alba. Chevauchant d'auberge en grange ou en bivouac, harassés mais brûlant d'impatience, nous avons foncé comme des brutes, soumettant nos chevaux à rude épreuve et je me souviens encore des regards d'angoisse que nous lançaient les manants de Gaule profonde lorsqu'ils nous voyaient apparaître sur les chemins boueux qui menaient à leurs masures. Nos Burgondes réquisitionnaient sans douceur l'avoine nécessaire pour rendre du tonus à nos montures fourbues.

— Mon cousin le *Grafi* Thorkun m'a prévenu que toi et ton compagnon étiez d'étranges personnes, dit Mérouweg, des astrologues de la lointaine Chaldée exilés par Rome et m'a demandé d'ouvrir pour toi la route de l'Heiligenberg.

Le vieillard (Mérouweg semblait avoir largement passé l'âge de la jeunesse) me désigna un jeune homme de la main.

— Voici Holdwig, mon fils aîné. Il t'accompagnera. Il lance la hache double mieux que personne, il saura t'éviter de mauvaises rencontres et saura être impitoyable avec tes ennemis.

Mérouweg ferma un instant les yeux avant de poser sur moi un regard extrêmement pénétrant.

— C'est que l'Heiligenberg est un endroit difficile ! Les dieux anciens, ceux des peuples asservis, y règnent encore en maîtres et l'on raconte que la nuit venue, l'Esprit des Suppliciés s'élève en écharpes de brume effrayantes. Mais je crois que plus effrayants encore sont les pillards qui montent là-haut pour chercher l'or qui est enfoui dans les tombeaux.

— Y a-t-il tant d'or là-haut ? demandai-je.

— Un or qui porte malheur, oui.

Le vieillard eut un sourire féroce.

— Les légionnaires de César qui gardaient l'endroit en ont su quelque chose. Ils sont tous allés rejoindre leurs ancêtres avant l'âge.

De la main, Mérouweg désigna la cour que l'on apercevait au bout d'une enfilade de pièces.

— Allez maintenant et ne revenez plus ici. Je n'ai que faire de gens de votre sorte et je ne souhaite pas que le malheur s'abatte sur les miens.

Il s'adressa à son fils et, dans une langue gutturale que j'eus peine à comprendre, lui déclara :

— Tu reviendras ici dès qu'ils seront arrivés là-haut, mais tu leur laisseras quelques esclaves munis d'outils de métal. Il faut que ces gens puissent conduire leurs travaux comme ils le désirent.

Holdwig acquiesça d'un bref signe de tête, puis nous fit signe de le suivre jusqu'aux écuries.

Les palefreniers avaient sorti trois chevaux de leurs stalles et achevaient de les harnacher un peu plus loin. Quelques esclaves gallo-romains, des prisonniers de guerre reconnaissables à leur nuque rasée, équipaient trois mules et les chargeaient de matériel.

Nous sautâmes en selle et notre convoi démarra.

Holdwig se tourna alors vers Burt.

— Toi, le mage, peux-tu prédire l'avenir ?

Il s'était exprimé en mauvais latin et Burt, depuis déjà presque une année que nous vivions dans cette époque, avait appris (assez mal, lui aussi) à manipuler cette langue.

— Je puis prédire l'avenir, mais seulement dans certaines conditions, répliqua-t-il prudemment.

— Peux-tu me dire si je serai roi ?

Burt réfléchit un court instant.

— Tu le seras, dit-il.

Le regard violent d'Holdwig s'illumina.

— D'un vaste empire ?

— Tu seras presque empereur, dit Burt.

— Presque ? Tu as dit presque... Pourquoi ?

— Le César de Byzance te fera parvenir la couronne d'Occident, mais tu refuseras le titre.

— Et pourquoi ?

— Le titre de roi que tu seras en mesure de te décerner toi-même sans aucun intermédiaire te conviendra mieux.

D'un geste de la tête, Holdwig fit voler sa longue chevelure blonde.

— Tu es un bon mage, tu as bien compris ma nature, dit-il.

Puis il serra de la main le manche de la francisque, hache double qu'il portait accrochée à sa ceinture.

— Et pour parvenir à mes fins, devrais-je avoir recours à ceci ?

— Tu feras la guerre, dit Burt.

— Aux Romains ?

— À ceux qui restent encore libres là-bas et reconstruisent leur nation le long du fleuve Loire, dit Burt. Mais, après avoir vaincu ceux-là, tu devras encore faire la guerre à ceux de ton peuple.

— Mes frères ?

— Tu devras les tuer un par un à l'aide de ta propre hache double, tel sera le prix de ta gloire.

— Je m'en doutais, dit Holdwig.

Il serra des pieds le ventre de sa monture et alla trotter solitaire devant la colonne.

— Tu n'aurais peut-être pas dû lui dire cela, observai-je.

— Holdwig signifie Clovis et plus tard se transformera en Louis, dit Burt. Ce jeune homme est l'ancêtre d'une lignée qui durera mille années et ce n'est pas moi qui y changerai quelque chose.

Nous avançons dans une forêt qui se faisait de plus en plus épaisse et sauvage et je comprenais à présent la terreur qui saisissait les légions de César chaque fois qu'elles devaient cheminer dans cet environnement redoutable. Mais Holdwig semblait à l'aise dans ce décor et sa présence nous rendait courage. Dans un bruit de branches froissées, un sanglier déboucha soudain des fourrés. La francisque de Holdwig sembla voler et l'animal s'effondra, la gorge tranchée. Le sang s'écoulait en gros bouillons de l'artère jugulaire.

— Votre repas de ce soir, déclara dédaigneusement le jeune Franc.

Il avait mis pied à terre et essuyait soigneusement le tranchant de son arme à l'aide d'une peau finement tannée que lui avait tendue un esclave.

— Vous prendrez ce repas sans moi, ajouta-t-il en raccrochant l'arme à sa ceinture.

Il montra la forêt.

— Le temple que vous recherchez est juste devant vous, à une portée de javelot et pour obéir au vœu de mon père, je ne désire pas m'y rendre.

Il nous montra les prisonniers.

— Ceux-là vous obéiront. Ils sont prévenus et connaissent le sort qui les attend en cas de rébellion ou de tentative de fuite. Ils savent qu'il n'existe pas de refuge pour eux.

Dans un mouvement qui lui était familier, il secoua sa chevelure longue, piqua des deux éperons et disparut dans la forêt.

CHAPITRE XII

— Je fus très déçu par l'aspect du « temple ». Il s'agissait d'une ruine totale. Un simple amoncellement de terre quadrangulaire bordé d'une palissade pourrie et entourée d'un fossé de défense aux trois quarts comblé. Au centre de ce quadrilatère, six colonnades délabrées montraient qu'un édifice de style peut-être grec s'était élevé au-dessus d'une table de pierre rainurée que Burt m'affirma avoir été utilisée pour des sacrifices humains, comme semblaient le prouver la présence de crânes aux regards vides disposés dans les niches. Des fouilles récentes mais hâtives avaient été entreprises. Une tranchée circulaire toute fraîche avait été ouverte autour du « temple » et, dans cette tranchée, je distinguai un invraisemblable amoncellement d'armes tordues, de boucliers et d'ossements, comme si l'on avait enseveli là les restes d'une armée entière.

Pour nous permettre de mener commodément nos travaux de recherches, les esclaves fournis par le roi Mérouweg nous avaient construit un camp à la romaine. Nos trois tentes de cuir se dressaient dans un enclos entouré de fortes palissades et d'un fossé piégé. Ces hommes d'origines diverses travaillaient comme des brutes sans ménager leur peine, et nous aurions pu nous en dire tout à fait satisfaits s'ils n'avaient strictement refusé de collaborer aux fouilles du temple. En vérité, le temple les terrifiait tout comme les terrifiait la seule vue de la carcasse du vaisseau temporel que nous avions fini par retrouver, enfouie sous les ronces à une centaine de mètres derrière notre station de recherches. Ce fut Burt qui, après une patiente enquête, finit par comprendre les raisons de leur panique.

Trois d'entre eux étaient des esclaves d'origine slave amenés en Occident par leurs maîtres goths et craignaient simplement la mort par tradition, mais les autres, Téviroidos et Divialos, tous deux anciens légionnaires de Rome, étaient originaires de Gaule Belgique. Ceux-là avaient entendu parler de Nemetoduros, nom celtique de l'Heiligenberg, et qui signifiait la citadelle du temple, comme d'un endroit maudit depuis des générations et des générations. César, lors de la conquête, avait en vain ordonné de détruire ce lieu funeste, mais sans y parvenir réellement. Et depuis, nul sauf les pillards ne se risquait à l'approcher.

Divialos, un fort gaillard rougeaud, bon vivant et grand buveur de

cervoise, dont Mérouteweg nous avait donné un tonneau, devenait blême lorsque je le questionnais à ce sujet et Tréviroidos affirmait que la vengeance des dieux s'abattrait sur nos têtes et, si nous nous obstinions à toucher à ces choses, qu'elle serait terrible.

Sans trop nous occuper de leurs angoisses, nous continuions nos fouilles avec obstination. Dire que nous étions plus rassurés que nos esclaves serait mentir. Nous avons constaté en effet que l'épave du vaisseau spatio-temporel avait été soigneusement mise hors d'usage... Burt, en bon archéologue, estimait le temps de séjour du vaisseau temporel dans cet endroit, à environ mille années. Ce qui signifiait que lorsque Stoned nous avait plaqués dans la campagne bourguignonne, il s'était contenté de faire un petit bond de mille années tout juste vers le passé.

— Pour venir y mourir lui-même, observai-je.

Gern Enez Sanders me regarda.

— De cela je ne suis pas sûr ! Je vous ai dit que nous n'avions pas retrouvé les corps. En vérité, le petit appareil de manipulation temporelle appartenant à Stoned que m'avait remis Thorkun fut l'unique souvenir qu'il nous fut donné de retrouver. Pourtant, aidés des seuls esclaves d'origine slave, Tréviroidos et Divialos refusant ce genre de travail, nous bouleversions la tombe collective dans l'espoir de retrouver un simple fragment de vêtement ou un objet nous prouvant que nos deux compagnons avaient bien fini leurs jours entre les mains des desservants de l'ancienne religion. Mais cette preuve nous fut refusée. Et un beau jour, nos esclaves disparurent... Je ne pense pas aujourd'hui que leur disparition fut l'effet d'un hasard. Tréviroidos et Divialos supportaient de plus en plus mal nos recherches et je crois aussi que la cervoise commençait à manquer, tandis que nos travaux piétinaient.

Gern Enez Sanders se tourna vers moi.

— Il faut bien comprendre que ni Burt ni moi ne sommes des techniciens de l'espace-temps et que les notions que nous possédions à propos du fonctionnement du vaisseau demeuraient fort vagues. Après tout, je crois savoir que les gens du XXI^e siècle prennent volontiers l'avion sans trop se préoccuper de la manière dont fonctionnent les réacteurs. C'était à peu près notre cas, privés de l'aide de Stoned, nous nous trouvions à peu près désarmés. Mais la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvions ne nous laissait pas le choix des moyens. Aussi, jour après jour, nous poursuivions les travaux destinés à remettre la cabine en état de marche. Je vous ai dit que la centrale

d'énergie destinée à alimenter le laser avait été démontée, mais les saboteurs n'avaient pas jugé utile de détruire les moteurs auxiliaires. Ce fut Burt qui eut l'idée de faire produire de l'énergie à ces groupes en les reliant à un simple alternateur. Ce n'était pas génial, mais c'était simple, et à la portée de nos minces moyens techniques.

Je ne sais pas si ce furent ces expériences qui effrayèrent nos esclaves, mais en tout cas, à plusieurs reprises, nous fûmes en mesure d'illuminer le diamant et de créer un champ temporel de faible intensité, mais un champ temporel tout de même ! Et il me semble que nous avons un jour commis l'erreur de revenir au camp avant même d'avoir quitté les lieux !

— Affirmez-vous qu'il est possible de revenir sur ses traces et se découvrir soi-même en train de vivre dans le passé ?

— Nous ne nous sommes pas vus ! Ni moi, ni Burt, mais je me souviens de l'expression d'épouvante inscrite sur le visage de nos hommes lorsqu'ils nous virent revenir sans que nous les ayons quittés. Le lendemain, ils étaient partis, emmenant nos mules et le reste du ravitaillement. Il était visible qu'à partir de ce moment-là, ils nous craignaient plus qu'ils ne craignaient leurs maîtres francs et préféreraient finir pendus au bout d'une branche plutôt que victimes des courroux des dieux.

Je me souviendrai toute ma vie de ce triste matin. Il pleuvait une pluie drue qui crépitait sur le cuir dur des tentes. Une mauvaise lueur jaune éclairait le site du temple, faisant luire les ossements jaunis incrustés dans la pierre et nous pataugions dans la boue, Burt et moi, occupés à faire l'inventaire des objets susceptibles d'assurer à la fois notre survie et notre défense. Nous savions que nous n'avions plus aucune aide à attendre de personne. Le roi Mérouweg avait été très clair, son fils Holdwig encore plus et Thorkun était bien loin. Cette époque, un instant favorable, se refermait sur nous comme un piège. Nous avons bien réfléchi et décidé que notre issue se trouvait dans le vaisseau. Il fallait absolument réussir ce que nous avions commencé.

— C'est-à-dire un saut dans le temps ?

— Cela même, oui !

— Et vous avez réussi, dis-je.

Gern Enez Sanders me regarda.

— Réussi ? Absolument pas.

— Mais pourtant, dis-je, vous êtes arrivé ici, dans mon époque.

— Et vous appelez cela une réussite ? s'indigna Gern Enez Sanders. Je suis aussi coincé chez vous que chez les barbares. Pour réussir pleinement, il aurait fallu que je saute jusqu'à mon époque et que je retrouve les laboratoires de recherche spatio-temporelle que je n'aurais jamais dû quitter si j'avais été suffisamment raisonnable !

— Mais, objectai-je, si vous avez réussi un plongeon vers nous, rien ne vous empêche de continuer à progresser ; le prochain essai sera sans doute le bon.

Gern Enez Sanders me regarda et secoua la tête.

— Je vois que vous n'avez rien compris, dit-il. Nous n'avons pas réussi, d'une part parce que j'ignore où est passé Burt, et, d'autre part, parce que je suis arrivé dans votre époque sans mon vaisseau temporel ! La chose n'aurait jamais dû se produire. Normalement, un transfert réussi s'effectue à l'intérieur de la cabine. C'est le vaisseau inscrit à l'intérieur du champ temporel qui se déplace, et non pas l'homme. Dans mon cas, tout a marché de travers. Lorsque Burt est entré dans la cabine, j'ai vu le vaisseau disparaître et j'ai presque aussitôt entendu un bruit énorme. Je n'ai pas tout de suite compris de quoi il s'agissait ; ce ne fut que quelques minutes plus tard que j'ai réalisé que c'étaient les moteurs des camions fonçant sur l'autoroute que j'entendais. J'ai compris à ce moment-là que quelque chose de grave s'était produit.

— Mais, dis-je, ce résultat douteux provenait sûrement d'une fausse manœuvre de Burt à l'intérieur de la cabine ou d'un mauvais réglage de votre système.

Gern Enez secoua frénétiquement la tête.

— Je vois que vous vous obstinez à ne pas me comprendre. Pourtant, je vous assure qu'au point de nos expériences où nous étions parvenus, il était hors de question de faire démarrer le vaisseau et plus encore d'expédier un être humain hors champ comme cela s'est produit. Non, pour qu'un tel phénomène se produise, il a fallu une puissante intervention extérieure.

— En provenance d'où ?

— Je me le demande encore ! Ce ne sont pas les nôtres qui ont fait cela, non, je pense aux services spéciaux nuncs, justement.

— Vous pourriez le prouver ?

— Je commence en effet à disposer d'un faisceau de preuves, assura Gern Enez Sanders. Divialos et Trévirovidos savaient également des choses, les légendes ne sont pas toutes des histoires débiles et vides ! Mais il est encore trop tôt pour conclure... D'ailleurs, je ne vous dirai rien.

— Et pourquoi ? demandais-je.

— J'ai peur... Tout simplement.

— Pourtant, je vous assure que vous êtes ici en toute sécurité avec moi. Je vais vous faire hospitaliser pour un temps dans mon service.

Personne, hormis moi-même, ne vous posera la moindre question et vous pourrez vous en aller quand vous le déciderez.

Il hocha pensivement la tête.

— Cette proposition me paraît très généreuse et je l'accepte, dit-il. Mais je ne voudrais pas que vous soyez déçue.

— Vous avez l'intention de manquer de parole et de me jouer un mauvais tour ?

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, répliqua-t-il, non, je voulais vous faire prendre conscience du fait que l'on n'est jamais en sécurité nulle part lorsque l'on a les services spéciaux nuncs à ses trousses, c'est tout.

Le silence tomba dans l'habitable. Je démarrai doucement, la lumière des phares illuminait les sous-bois familiers et bientôt, les blancs pylônes qui marquaient l'entrée de la propriété apparurent.

— Voilà, nous sommes arrivés, dis-je.

CHAPITRE XIII

J'internai donc Sanders sur sa propre demande et ce fut également sur sa propre demande que je fis expertiser et vendre les objets « d'époque » qu'il portait sur lui à son arrivée. Le résultat dépassa toutes mes espérances. Le torque, le glaive, la ceinture, les fibules et la pelisse de loup finalement offertes aux enchères chez Sotheby Parke Bernet, furent vendus pour 450000 U.S. \$, somme impressionnante qui battait tous les records de l'époque. Ces enchères fabuleuses avaient contraint à l'abandon les experts de la National Gallery et quelques antiquaires de mes amis que j'avais discrètement alertés.

Le mystérieux acheteur refusa de se faire connaître et les médias insinuèrent qu'il s'agissait d'un richissime maniaque qui dépensait des milliards pour jouer dans une immense propriété secrète à être un empereur de Rome.

Je doutai énormément de cette explication exagérément simpliste et continuai mes recherches.

Le service que je dirige est assez important pour me permettre d'obtenir des autorités tous les renseignements que je désire et il m'arrive souvent de collaborer avec les services de recherches terriens qui me rendent bien volontiers la pareille. Mais une demande d'information déclenche souvent la curiosité et l'on ne sait jamais qui est au bout du fil. Les services les mieux organisés peuvent être infiltrés par des agents doubles (tous en général), et les ordinateurs ou banques de données ne sont guère plus fiables. (Essayez seulement de vous adresser à une banque de données pour recevoir des renseignements d'un type un peu particulier et vous serez surpris, six mois plus tard, de recevoir des offres de service. Des inconnus se seront branchés sur vous à la suite de votre innocente démarche.) Dans mon cas, je m'exposais évidemment à recevoir la visite d'un agent spécial peu commode, ou, pire encore, mais je ne désire pas divulguer les menaces qui pèseraient sur moi si je venais à me faire pincer par l'« Adversaire ». Ce fut donc pour de strictes raisons de sécurité que, dans le cas de G.E. Sanders, je me contentai de consulter les archives muettes dont je dispose sur place, et ceci sans alerter quiconque.

Je ne découvris rien sur la personnalité de mon nouveau malade,

mais cela n'était pas surprenant car je ne disposais ni de ses empreintes vocales, ni de son encéphalogramme, et que je n'avais pas eu l'occasion de faire mesurer son rayonnement vital spécifique, ni son rayonnement bêta. Par contre, un télex me confirma qu'il existait dans les confins galactiques une planète de type gazeux errante échappée à un soleil géant qui avait explosé depuis des milliards d'années et que le cœur de cette planète, composé d'un bloc de diamant pur de douze mille kilomètres de rayon, était exploité par une firme de travaux publics nestorienne, et cela depuis un bon bout de temps déjà. Ces deux informations modifiaient totalement les données du problème !

Je pouvais dès cet instant classer Sanders dans la catégorie des paranoïaques à délire rationnel, c'est-à-dire construit à partir d'éléments réels, mais légèrement décodés.

Je sais bien que, pour des générations de psychiatres, la notion de délire paranoïaque a toujours été étroitement reliée au concept de peur purement imaginaire. Le sujet s' imagine des ennemis dont l'existence supposée lui permet de faire croître et prospérer sa psychose. La psychose étant considérée, dans ce cas, comme une chose à part, extérieure au sujet, et vivant sa propre vie. Le psychiatre habituellement observe le déroulement de la maladie de l'extérieur et se contente de donner des calmants. Inutile de préciser que je n'appartiens absolument pas à cette école et que je n'ai pas été formée pour endormir mes malades à force de tranquillisants. Bien au contraire ! Mon travail consiste à découvrir la réalité de la menace et à la préciser en écoutant le malade au maximum. Ce que nous voulons, nous, les médecins de l'école à laquelle je me rattache, c'est débusquer au maximum ceux qui menacent RÉELLEMENT les paranoïaques et tentent, par leurs menaces, de leur imposer le silence.

Actuellement, au XXI^e siècle, les humains sont à la veille de pouvoir réaliser le grand bond qui les verra déboucher dans des régions dont ils n'ont encore aucune idée et nous pensons qu'une guerre cosmique déclenchée à cette occasion serait chose bien néfaste. Alors, naturellement, nous suivons les travaux des chercheurs et nous inquiétons de leurs moindres progrès. C'était dans cette optique que le témoignage de Gern Enez Sanders devenait troublant. Se pouvait-il, en effet, que les humains de l'avenir aient découvert le secret du déplacement temporel ? se pouvait-il que ce qu'ils nommaient « la nouvelle conquête de l'Ouest » ait, dans le futur, déclenché une guerre entre les « Nuncs » et les humains ? Autant de demi-révélation inquiétantes méritant confirmation. Car, de toute évidence, Gern Enez Sanders savait des choses qu'un humain ordinaire du XXI^e siècle était censé ignorer. Je traversais donc une grande période d'incertitude

aggravée par le fait que je n'osais confier mes doutes à personne de peur de me faire rire au nez. Quelqu'un qui exerce mon métier doit mesurer ses paroles. Le pire risque réside dans la perte de confiance à l'égard de l'entourage, du personnel, débouchant inévitablement sur le ridicule professionnel... Désireuse d'éviter ce genre de piège, je me contentais alors d'observer longuement mon malade. G.E. Sanders se conduisait bien, accomplissant les gestes que l'on attendait de lui et vivant la vie que chacun attend d'un parano banal, délirant et insultant l'infirmière-chef juste assez pour que celle-ci le prenne au sérieux, mais mes recherches n'avançaient pas. Les services de fichage informatique, discrètement consultés à propos des lieux et de la date de naissance de Gern Enez, avaient répondu en offrant l'image d'un écran vide, ce qui n'était pas bon signe, mais me désarmait totalement. J'étais donc dans l'incapacité de déterminer la véritable nature du cas Sanders.

Peut-être avait-on essayé de me piéger, mais cela, je ne le saurais que plus tard, si je le savais jamais. Il se pouvait aussi que beaucoup de temps s'étant écoulé entre le moment de mon départ de l'université et mon arrivée sur Terre, des progrès aient été accomplis en matière de télécommunications spatiales. Sanders n'était peut-être qu'un Terrien ordinaire télémanipulé et jeté dans mes jambes pour tester mes réactions, mais, dans ce cas-là, nous n'étions qu'au début du jeu car je n'avais accompli aucun mouvement de nature à dévoiler ma véritable identité ; il fallait donc s'attendre à une relance et j'en étais là de mes réflexions lorsque le téléphone sonna. C'était le poste de police du 24^e secteur qui m'annonçait que l'on venait de retrouver un de mes malades grelottant de froid dans une rue de l'ancien village de Barbizon. Le type paraissait, selon l'officier, complètement sonné et s'était refusé à toute déclaration.

Je donnai quelques ordres et une demi-heure plus tard, Sanders sortit d'une ambulance du centre encadré par deux de mes plus solides infirmiers. Précaution que j'avais prise plus pour le protéger lui-même que pour le maîtriser.

L'officier de police ne m'avait pas menti en me décrivant Sanders comme transi de froid !

Il était complètement trempé par la pluie glaciale et replié en position fœtale.

— Il s'est laissé enlever comme un paquet vide, m'expliqua l'infirmier-chef, un type immense au faciès brutal mais qui masquait derrière ces dehors rudes une sensibilité et un savoir-faire plus grand

que son aspect n'aurait pu le laisser supposer.

Je donnai l'ordre d'allonger Sanders sur un divan modulable qui se forma immédiatement en matrice et j'attendis que le patient se réchauffe lentement. Pendant ce temps, les palpeurs sensoriels de ma machine de psychanalyse mécanique tentaient d'identifier les pulsions infantiles qui maintenaient mon malade dans cette position de fœtus. Un des palpeurs ayant identifié une berceuse que chantait la grand-mère de Sanders la transmit au synthétiseur répliqueur qui, dans la foulée, se mit à la fredonner dans sa langue originelle.

Je le vis alors se détendre et sombrer dans un profond sommeil peuplé des rêves que les palpeurs se montrèrent incapables de matérialiser pour moi. (Cette technique des palpeurs, mise au point par Emerson Laker Schmidt et Paul Vogor Spatiermuth dans leurs laboratoires, consiste à traduire les ondes cérébrales en images télévisuelles. La faiblesse du système réside dans le fait que l'on en est réduit à visualiser ce qui émerge spontanément dans l'esprit du patient alors qu'il serait beaucoup plus intéressant de pouvoir fouiller tout à l'aise dans le capital mémoriel global, mais il faut bien se contenter de ce qu'on a !)

L'effet de la berceuse fut radical et Sanders dormit comme un bébé jusqu'à l'heure du biberon, vers quatre heures du matin. Je fis alors remonter la température du divan modulable jusqu'à 37 degrés et attendis le réveil complet de mon patient. Je jugeai que l'interrogatoire pouvait commencer dans les meilleures conditions souhaitables.

— Pourquoi cette fuite ?

Sanders jeta sur moi un regard de chien mouillé et battu.

— La peur, répondit-il, une peur impossible à réprimer, je ne voulais pas qu'ils me repèrent, dit-il, je sais qu'ils sont à ma recherche et qu'ils ne pourraient pas supporter l'idée que je sois, malgré leurs interventions, tout de même parvenu à joindre une époque de grand développement technologique.

Ils sont furieux de cela et craignent beaucoup les révélations que j'ai pu vous faire. Aussi vont-ils tenter de me localiser dans l'espace et dans le temps afin de me détruire au moins mentalement et de vous abattre ensuite pour supprimer un témoin gênant. Actuellement, ils tentent tous les soirs de me contacter et je suppose que leur émetteur-récepteur est situé de l'autre côté de la planète ou dans une zone galactique déterminée. Ils sont obligés d'attendre que la rotation de la

Terre me mette en ligne avec leur champ d'induction.

— Et cela se passe toujours de la même manière ?

— Toujours, oui. Dès que la constellation du Taureau apparaît à l'horizon, ils expédient une onde-test qui excite un récepteur miniature qu'ils ont implanté quelque part dans mon cerveau. C'est cet émetteur qui répond.

— Et comment pouvez-vous vérifier l'existence de cet émetteur ?

— Oh, c'est simple, je ressens comme un bourdonnement d'abeille autour de moi, quelque chose comme le bruit des ondes de foudre qui vous enveloppent dans les hautes montagnes lors des orages. Le seul moyen de couper ce contact est de me réfugier sous une structure en béton armé assez épaisse. Naturellement, pas un immeuble, non ! Quelque chose de plus lourd, de plus dense...

Ou de cesser totalement de penser. C'est pourquoi lorsque j'ai perçu le bourdonnement, cette nuit, j'ai décidé de tenter de fuir dans le village. Vous étiez partie, je ne sais où, et je n'avais aucune confiance dans votre infirmière en chef.

Il me lança un regard en coulisse.

— Une bizarre, celle-là. Elle ne m'inspire aucune confiance.

— Comment vous sentez-vous maintenant ? demandai-je.

— J'espère les avoir égarés au moins pour quelques instants, me dit-il, à moins que l'officier de police ne soit en rapport avec eux.

— Et en attendant ?

— Installez-moi dans une cave et faites couler en vitesse une épaisse dalle de béton armé par dessus. J'aimerais beaucoup que ce travail soit achevé avant ce soir... Enfin, au moment où cette foutue constellation émergera à l'horizon. L'idée qu'ils vont venir une fois de plus farfouiller dans mon crâne me panique vraiment énormément.

— Très bien, dis-je, mais dès que le contact sera coupé, ils vont s'affoler et faire effectuer des recherches. Nous n'allons pas nous en tirer aussi facilement.

— J'y ai pensé, admit Sanders, et je crois avoir trouvé la parade.

— Magnifique, dis-je, je vois que vous ne laissez rien au hasard.

— Sans cela, je ne serais plus vivant, dit-il avec une pointe de fierté dans la voix.

Il avait repris son assurance. Je coupai le contact, le libérant de la douce étreinte du divan.

— Quelle parade ? demandai-je.

Il me scruta longuement, je lisais dans son esprit. Sanders se demandait jusqu'à quel point il pouvait me faire confiance.

— Allez-y, dis-je, de toute façon, vous n'avez pas le choix.

— C'est vrai, admit-il.

— Alors, le moyen ?

— Je vous le dirai lorsque je jugerai le moment venu.

Je le vis se replier sur lui-même et fixer le mur d'un œil vague. Je savais que ce jour-là, il n'y avait plus rien à attendre de lui.

CHAPITRE XIV

Considéré sous l'angle physique, je suis ce qu'il est convenu d'appeler une belle femme. J'aime me regarder longuement dans un miroir. Certains de mes confrères verraient dans cette attitude une tendance marquée au narcissisme. Mais je me borne à constater le fait. L'image de mon corps reflétée à l'infini par les nombreux miroirs que comporte ma chambre me plaît tout particulièrement et la perfection de mes formes lorsque mes cheveux roux dénoués coulent en vagues lourdes sur mes épaules, mettant en valeur les seins légèrement lourds mais pointant comme deux fruits dans leur pleine maturité, laisserait baba n'importe quel humain.

D'ailleurs, le regard des mâles trahit toujours leur opinion à mon sujet et, dans les congrès, symposiums ou séminaires, que ma position m'oblige à fréquenter, je rencontre régulièrement un joli succès. J'écarte naturellement les propositions que je reçois à ces occasions dans leur très grande majorité. Je ne suis pas une femme facile et il est bien rare que je juge que le mâle d'en face vaille la peine de tenter l'expérience, mais les amants sélectionnés que je condescends à élire n'ont pas à regretter mon choix et cela, je puis l'affirmer sans crainte. Ce fut d'ailleurs dans une de ces rencontres internationales qu'il me fut donné de connaître Stil Harris, un neurochirurgien de renom.

Harris n'était pas du tout mon type et jamais je n'aurais cru lui céder lors de mon voyage à Clampery Hill lors du vingt-troisième symposium de neurochirurgie consacré au « syndrome vertigineux des explorateurs de la sphère para-temporelle en cours de rééducation ». Mais Harris était habile avec les femmes et très bon tacticien... Naturellement, il ne savait pas ce qui l'attendait au lit ! Parce que lorsque j'apprécie particulièrement un homme, je ne le lâcha pas facilement. Le piège chaud qui vit entre mes cuisses se referme sur son sexe comme pour l'engloutir et l'aspirer jusqu'à l'extinction des feux et mes bras se referment sur lui comme des tentacules. Il est vrai qu'à cet instant bien particulier, il me serait agréable d'écraser mon partenaire, de le réduire en bouillie pour l'absorber enfin. Mais ce n'est pas ainsi que l'on pratique l'amour sur la planète Terre, aussi je me contentai de relâcher doucement Stil Harris après l'étreinte. Le neurochirurgien avait gardé de cette expérience un souvenir ému et ne manquait pas une occasion de me relancer.

Si je vous raconte ces détails intimes, ce n'est nullement par exhibitionnisme mais bien par souci pratique. Pour contrôler les dires de Sanders et aller extirper le soi-disant implant émetteur qu'il affirmait être installé dans sa tête, il me fallait le concours de quelqu'un d'habile et discret. Je suis psychiatre, vous vous en souvenez, mais un psy n'est nullement habilité pour ouvrir le crâne des gens et aller y charcuter avec un scalpel. De telles opérations doivent être effectuées dans le secret le plus absolu et je ne voyais personne sur cette planète susceptible de m'aider sauf Stil Harris, naturellement. Avant de décrocher mon téléphone, j'ai vraiment beaucoup réfléchi au problème. Ce n'est pas parce que l'on a été agréablement au lit avec quelqu'un que l'on peut se fier à sa discrétion et je ne savais pas grand-chose des antécédents de Harris. Je supposais qu'il était terrien mais sa façon d'aimer, son absence de crainte devant les facultés étonnantes de mon sexe ventouse semblaient prouver le contraire. Son raffinement aussi, et sa manière de résister à l'écrasement au moment suprême prouvaient un certain entraînement. Mais, au-delà de cela, Stil Harris pouvait appartenir à n'importe quelle organisation et peut-être pas la mienne, aussi je décidai d'agir en prenant certaines précautions. Après une succession d'appels qui aboutissaient dans toutes les salles aux murs laqués de bleu pâle de l'immense service qu'il dirige, je finis par voir sa trogne toujours un peu renfrognée apparaître sur l'écran de ma vidéo.

— Content de te voir, Féli. (Je ne me nomme pas réellement Féli, mais donner mon vrai nom n'apporterait rien à ce témoignage.)

Ses yeux scrutaient les miens. Il savait que je n'étais pas femme à l'appeler pour une brouille.

— Il faut que l'on se voie, dis-je.

— Ça ne peut pas se traiter par vidéo ?

— Nous ferions mieux de prendre chacun le supersonique et nous retrouver à mi-chemin, aux Bermudes, par exemple, ce serait l'histoire d'une soirée. Si tu as le temps, naturellement !

— Je vais essayer. J'ai une opération urgente, mais je pense que mes assistants sont à la hauteur. Ils feront le travail aussi bien que si j'y étais.

— Alors, saute dans un hélico et fonce à l'aéroport.

Quarante minutes plus tard, j'étais dans le supersonique qui relie Paris à Miami et Mexico avec escale aux Bermudes, et deux heures

plus tard, je me posais sur l'aéroport de ces îles mortellement ennuyeuses avec leur eau trop bleue et leurs palmiers tellement parfaits que l'on pourrait les croire coulés dans de la matière plastique.

Je ne m'attendais pas à ce que Stil Harris m'attende avec un bouquet de fleurs, mais pourtant, il en avait un à la main.

— Une espèce mutante créée spécialement en laboratoire pour toi, déclara-t-il en me le tendant. Elles sont carnivores. Leurs corolles bleu sombre striées de violet engloutissent les insectes qui viennent les butiner pour les féconder. Une espèce fascinante d'une rare beauté.

Je vous l'ai dit, Harris sait s'y prendre ! Ce qui aurait pu être considéré par d'autres comme une allusion un peu lourde atteignit le but opposé et me troubla jusqu'au tréfonds. Stil Harris observa ce trouble avec satisfaction.

— Ma voiture nous attend sur le parking, dit-il.

Les Bermudes sont, en plein océan, une série d'îles reliées entre elles par des ponts et, sur les petites routes, la vitesse y est sévèrement réglementée à vingt *miles* à l'heure maximum. J'en profitais pour goûter la douceur de l'air, confortablement installée dans la petite décapotable rétro louée spécialement pour l'occasion. Grisé lui aussi par l'ambiance, mon partenaire semblait détendu et j'en profitai pour sonder le terrain.

— J'aurais besoin que tu prennes un de mes malades en charge, dis-je.

— Je m'en suis douté, admit Stil Harris. Je pensais bien que tu n'étais pas rongée par le souvenir de mes charmes au point de traverser l'océan pour me revoir. Mais je suppose qu'il s'agit d'un cas tout à fait exceptionnel. Tu sais que maintenant je n'opère plus qu'en Californie et vous disposez d'excellents neurochirs en Europe.

— Un type qui affirme venir du futur et qui croit qu'on lui a greffé une sorte d'émetteur biologique, une puce électronique bio en substance cervicale. Je voudrais que tu l'examines avec moi.

— Ce n'est que cela ! s'exclama-t-il, visiblement dépité. Un cas banal de paranoïa ultra-classique, j'espérais que tu m'avais dégoté autre chose de spectaculaire ! Je ne sais pas, moi... Un superchimpanzé doté du cerveau de Pascal ou d'Aristote, à moins que ce ne soit un nouveau-né monstrueux doté de trois cerveaux

opérationnels mais pas un pauvre type affligé d'un complexe de persécution. Pour ce genre de cas, je suppose que tu connais le traitement mieux que moi : Libria H 200, de 10 à 12 comprimés par jour, ou une injection de CX 400 par semaine, tu laisses le sujet dégoïser jusqu'à ce qu'il se calme ; à défaut, tu peux toujours essayer la psychothérapie ou une psychanalyse mécanique accélérée sur divan modulable équipé de palpeurs de Gauss.

— Tu ne vas pas m'apprendre mon métier, dis-je. Si je t'ai dérangé jusqu'ici, c'est que le cas en valait la peine.

J'hésitai un instant, la douceur de l'air marin qui caressait mon visage, la beauté du spectacle qui s'offrait à ma vue, la luxuriance de la végétation qui dissimulait les superbes propriétés à la vue auraient pu me pousser à la confiance si je n'avais été entraînée à ne jamais céder à ce genre de piège.

— Ce pauvre type mériterait d'être traité chirurgicalement, dis-je, et j'ai supposé que tu serais capable d'isoler la zone du cerveau dans laquelle est venue se nicher cette curieuse idée fixe. J'ai donc pensé que, si tu l'opérais, il ne passerait plus ses nuits dissimulé sous une chape de béton armé de deux mètres d'épaisseur minimum.

— Je vois que tu es bien dressée, répliqua Stil Harris, et que tu évites soigneusement de me livrer le fond de ta pensée. Si j'osais, je te répondrais que tu me mens sur tes véritables motivations. Je continuerais ensuite en supposant que tu crois que ce type est un authentique agent télémanipulé... par qui ? Je n'en sais rien ! Je dirais pour finir que tu espères que je pourrai, en l'opérant, apporter la preuve qui te manque.

— Tu as beaucoup d'imagination, répliquai-je, que penserais-tu si je te disais que cette idée approche de la vérité ?

— Que j'en étais sûr !

La route que nous empruntions virait vers un parc orné de palmiers nains qui encadraient l'eau bleue d'une piscine éclairée par des lampes dissimulées dans les arbres. Des groupes confus d'hommes et de femmes semblaient s'enlacer dans la douceur du soir. Stil Harris engagea la petite voiture dans une allée sablée et la gara sous les bougainvilliers.

— Ce motel est très calme, me dit-il, pas mal de types en vue viennent s'y détendre en toute tranquillité. L'établissement dispose pour ce genre de clientèle de pièces garanties sans aucun système

d'écoute ni de détection.

Il me regarda.

— Tout le monde n'a pas envie de se voir enregistré ou filmé pendant ses ébats amoureux.

— Je ne suis pas très sûre que leur garantie soit sérieuse, dis-je. Ils font leur publicité là-dessus ! Sans plus.

— Je ne suis pas de ton avis, répliqua Stil Harris. Si une sale affaire de chantage prenait naissance ici, les gens qui fréquentent cette boîte cesseraient de venir. Dans ces conditions, la direction aurait plus à perdre qu'à gagner à laisser espionner les clients. C'est pourquoi je crois que nous pouvons leur faire confiance.

Nous traversions des salons d'accueil, précédés par une jeune Eurasienne silencieuse. Sans jeter un regard sur nous, elle nous conduisit dans une suite dont les baies vitrées ouvraient sur un vaste golfe d'eau bleue.

— Voici l'appartement, dit l'Eurasienne. Il est comme vous l'avez demandé, complètement isolé, murs inertes doublés avec chape intérieure à vide. Soubassements flottant sur bacs d'huile lourde. Les toitures sont pourvues d'un filet métallique parcouru par des ondes delta capables de brouiller toutes les tentatives d'observations en provenance des satellites de surveillance, et même de sources plus lointaines.

Elle désigna ensuite une console électronique.

— Ce système est strictement à usage interne. Vous pouvez appeler, enregistrer, filmer et vous observer vous-mêmes sur écrans intérieurs, mais le contrat signé par la maison vous garantit contre toute violation du secret.

Elle se dirigea vers la porte.

— Désirez-vous prendre vos repas chez vous ?

— Je préférerais, dis-je.

— Serveur ou robot humain ?

— Un robot, répliqua Harris.

La jeune Eurasienne sortit.

— Naturellement, toutes ces précautions seraient inutiles si nous devions déballer des secrets d'État, déclara Stil Harris. Tout ce que nous dirons ici ou ailleurs sera su, de toute façon. Mais il est agréable de voir des gens se donner tant de mal pour vous rassurer et vous laisser croire le contraire.

Il avança d'un pas vers moi. Je voyais dans ses yeux que le souvenir de notre étreinte ne s'était pas éteint en lui et je n'avais pas l'intention de lui résister.

CHAPITRE XV

L'installation efficace d'un dispositif antiécoute parfaitement fiable peut prendre des mois, aussi nous étions-nous contentés, Stil Harris et moi, d'installer un système primitif mais souvent efficace, qui consiste à faire défiler plusieurs bandes magnétiques dans une série de micromagnétos reliés à la console de l'hôtel, et, en même temps, d'écouter notre propre enregistrement par un système de voix synthétique recrée à partir des vibrations de nos deux boîtes crâniennes, reliées, elles, à des électrodes convenablement répartis sur nos cuirs chevelus.

Cette méthode gêne l'espion qui éprouve beaucoup de difficultés à démêler les différents influx sonores enregistrés par ses moyens d'écoute, d'autant plus que l'empreinte vocale des écoutés figure naturellement sur la totalité des bandes qui défilent. L'on peut évidemment compliquer le truc en plaçant la véritable conversation importante sur l'une des bandes de diversion, et en changeant la bande à un rythme convenu à l'avance. Le décodage est rendu alors plus lent et surtout plus incertain.

C'était en appliquant ces méthodes que j'avais fait entendre à Harris la totalité des confidences qu'avait bien voulu me faire Sanders au cours de son délire paranoïaco-cosmique. Maintenant, j'attendais sa réaction.

Bien que d'un naturel solide, Stil Harris supporte assez mal les ébats amoureux avec moi et ses traits creusés montraient à quel point l'intensité des émotions l'avait marqué, mais nous avons passé le temps des bagatelles et j'attendais maintenant, les sens aux aguets, prête à jauger sa sincérité professionnelle. Un moment de silence s'écoula lorsque la bande eut fini de défiler devant le lecteur magnétique et j'en profitai pour relancer une série de bandes annexes où figurait le bruit de nos amours tumultueuses. C'était le geste qu'accomplissaient la plupart des locataires de l'endroit et les professionnels qui devaient nous écouter auraient été surpris que nous ne l'accomplissions pas. Amusée, j'écoutais un instant Stil Harris gémir lugubrement en me suppliant de dénouer les tentacules dont je l'enlaçais, puis je me branchai sur son écoute directe.

— Cette histoire de voyage temporel me paraît être du délire pur

et simple, déclara-t-il.

— Et tu en déduis quoi ?

— Rien que tu ne pourrais déduire toi-même.

— Tu supposes donc que Sanders n’as jamais quitté notre époque et a tout simplement inventé cette histoire ?

— Bon, répliqua mon amant, admettons pour la forme qu’il ne l’a pas inventée... Tu aimerais que j’admette que Sanders étant réellement télémanipulé s’est vu raconter cette histoire à distance. Elle lui aurait donc été glissée sous le crâne par quelqu’un qui te l’aurait ensuite jeté entre les jambes !

— Pourquoi pas ?

— Mais par qui et dans quel but ?

— Je l’ignore.

— Tu ne m’aides guère, grommela Stil Harris, et je vais finir par me demander ce que je fiche avec toi dans ce motel perdu alors que tant de travail m’attend à Clampery Hill.

— C’est bien parce que je me suis rendu compte que je ne pouvais pas tirer cette affaire au clair toute seule que j’ai fait appel à toi, dis-je.

Il leva sur moi un regard soupçonneux.

— Tu ne voudrais tout de même pas que j’opère réellement ce type pour vérifier si oui ou non on lui a fait un implant de contrôle à distance, tout de même !

— Puisque l’idée t’en vient, je ne serais pas contre sa réalisation. Le sujet s’y prête.

— Peut-être, dit Harris, mais la recherche d’un implant qui, s’il existe, pourra avoir des dimensions microscopiques, peut s’avérer extrêmement ardue. Surtout si les manipulateurs ont utilisé la technique bio qui consiste à réimplanter de la matière cervicale finement retravaillée. Tu sais aussi bien que moi que le cerveau comporte des milliards de neurones répartis dans les deux hémisphères et que cette gélatine molle qu’est la matière cérébrale supporte assez mal les interventions macroscopiques.

Je me gardai de sourire. Je connais assez l’habileté et la curiosité

de Stil Harris pour savoir qu'habituellement, il ne s'arrête pas à ce genre de détails, mais je tenais à le laisser s'avancer entièrement lui-même sans qu'il puisse m'accuser un jour de l'avoir poussé.

— Naturellement, continua-t-il, tu supposes que ce type t'a été jeté pour tester tes réactions et que les gens qui ont fait le coup sont assez savants pour savoir fabriquer des psychotiques et les utiliser ensuite à des fins d'espionnage !

— Tu connais aussi bien que moi la technique de fabrication d'agents de ce genre, répliquai-je. Traités selon les méthodes actuelles de reconstruction de la personnalité, ils sont d'abord dépouillés de tout ce qui les identifie. Aucun enquêteur n'a accès auprès d'eux. Impossible donc de les détecter. De plus, au moment où on les lance dans la bagarre, on leur injecte une dose suffisante de dépresseurs alpha, coupant ainsi le contact avec leurs persécuteurs.

Cette technique, appelée sous-marinage, prive les agents du contre-espionnage de nombreux éléments nécessaires au repérage des agents ennemis en activité dans leur zone. Naturellement, les dépresseurs alpha ne suppriment pas la mémoire et c'est un jeu pour ces types de refaire surface une fois l'alerte passée. C'est pourquoi le personnel des unités de soins spécialisées dans la guerre cosmique cherche à détecter ce genre de clients, mais la tâche est difficile. Un agent spécial menacé crève suffisamment de trouille pour, sans se forcer, jouer une comédie convaincante. C'est probablement ce qui s'est passé pour « mon » malade, mais il reste une chance faible, sans doute, mais réelle, pour qu'il soit sincère, à moins qu'en dernière analyse, il ne soit qu'un véritable paranoïaque ; dans ce cas-là, il n'offrirait, je l'admets, que peu d'intérêt.

— Très juste, admit Stil Harris.

— Dans ces conditions, il resterait à déterminer si Sanders crève réellement de trouille ou s'il joue la comédie.

— Ce ne sera pas la partie la plus commode de notre travail. Ces gens-là sont terriblement entraînés et le détecteur de mensonge ne donne pas grand-chose avec eux. Ils savent admirablement se sortir d'un interrogatoire piégé. On peut essayer le penthotal, mais placés sous l'influence de cette drogue, ces types se contentent de raconter n'importe quoi... En général des fantasmes sexuels soigneusement appris à l'avance et intégrés artificiellement à la personnalité factice que leur service leur a construite avant de les lancer dans la bagarre.

Stil Harris me regarda.

— Et pour compliquer le tout, les agents brûlés peuvent être déprogrammés à distance. Le procédé est parfaitement au point. D'ailleurs, certains sur cette planète ont songé à utiliser eux aussi cette méthode. Les Américains et les Japonais, qui tenaient le haut du pavé en matière d'électronique, munissaient les ordinateurs vendus à des clients suspects de « puces électroniques » destructibles à distance. Il suffisait de presser un bouton pour stopper la machine, même si elle opérait de l'autre côté de la planète. Le client n'avait plus ensuite qu'à se débrouiller pour détecter la panne. Quelques têtes d'épingle dans un ensemble comportant des millions d'éléments. Le cas qui nous occupe est encore plus complexe car la fusion de quelques molécules essentielles dans la masse cervicale est pratiquement indétectable par les moyens habituels.

— N'en rajoute pas trop, dis-je. Je me souviens de ta dernière conférence. Tu as expliqué en long et en large à des tas de gens qu'il était actuellement possible de distinguer dans le cerveau humain les cellules mémorielles porteuses d'informations (en fait, de souvenirs) et les cellules créatrices (celles qui permettent aux malades du genre de Sanders d'inventer des tas d'histoires), et je me souviens que tu as expliqué que nous saurions bientôt déchiffrer le contenu de ces cellules, en fait lire dans l'esprit des gens sans leur demander leur avis...

Je le fixai durement.

— Eh bien, mon cher ami, le moment est venu de prouver que tu sais faire ce que tu dis. Il serait très intéressant pour nous deux que tu acceptes d'opérer mon malade. Nous saurions enfin à quoi nous en tenir et tu admettras facilement que cela a une certaine importance.

— Une telle opération n'est pas impossible, répliqua Harris, mais je ne voudrais pas que tu croies que ce sera simple. Nous manquons encore totalement d'expérience dans ce domaine. Et il ne faudrait pas que ton malade fasse les frais d'un ratage.

— Mon malade sera volontaire, dis-je. Il crève de peur et approuvera tout ce qui pourra être fait pour le délivrer de son angoisse.

— Le fait qu'il se soumette volontairement à une opération de ce type en sachant à quoi il s'expose tendrait à démontrer sa sincérité, dit Stil Harris.

— Mais je le juge sincère ! m'exclamai-je. Seulement mon esprit est embrumé. Or, ce qu'il sait est tellement important qu'il est absolument

nécessaire de faire le tri à sa place. C'est exactement cela que je te demande. La psychanalyse mécanique n'a donné aucun résultat et ne m'a fourni que des images décousues de son passé réel ou supposé et je connais trop les méthodes que l'on peut employer aujourd'hui pour fabriquer des souvenirs à quelqu'un, pour avoir confiance dans cette méthode.

— Elle est excellente, observa Stil Harris, dans certains cas simples.

— Elle était bonne avant que l'on sache implanter des souvenirs artificiels, répliquai-je. Mais à présent, l'on ne peut plus distinguer le vrai du faux en la matière. Ce que je veux, moi, c'est opérer à l'aide d'une méthode rigoureuse et scientifique à 100 %.

— Je me demande si tu ne te berces pas d'illusions, répéta Harris. Tu crois peut-être que je vais extraire des cellules du cerveau de ton malade et te projeter par miracle un film de sa vie passée sur grand écran, je veux parler de sa vie réelle.

— Je ne te demande sûrement pas un film, répliquai-je agacée, seulement confirmation d'un détail précis. Dans le cas de Gern Enez Sanders. Une seule information permettrait de vérifier la totalité de ses dires.

— Et laquelle ?

— Il suffirait que tu découvres dans son cerveau une seule cellule mémorielle qui se souvienne d'une manière ou d'une autre de son passage dans l'avenir.

— Rien que cela, dit Stil Harris.

Il avait adopté un ton neutre pour me répondre, mais je sentais l'excitation le gagner. L'expérimentateur se réveillait en lui et, avec l'expérimentateur, c'était le chasseur d'inconnu, l'infatigable chercheur.

— Eh bien, c'est d'accord, dit-il enfin d'une voix plate. Ton malade peut-il voyager ?

— Ne peux-tu pas venir l'opérer chez moi, ce serait plus simple ?

Il secoua la tête.

— Non, je suis trop en vue. Un déplacement de ma part susciterait trop de commentaires. Dans le cas qui nous occupe, il vaut mieux être prudente. Procède comme à l'accoutumée : place ton malade sous

dépresseur gamma et fais le voyager en cabine particulière dans un caisson d'isolation sensorielle, naturellement. Juste le temps de l'expédier jusqu'à mon unité d'intervention d'Houston. Nous l'opérerons là-bas et cela me donnera le plaisir de te revoir.

Un coup d'œil à sa montre.

— Nous avons juste le temps de rejoindre l'aéroport.

— Un instant, lui dis-je.

D'un doigt, je déclenchai les vidéocassettes et observai sur l'écran une séquence de nos ébats amoureux. Puis, je m'apprêtai à effacer le tout.

— Ne détruis surtout pas ces images, me dit-il. Indépendamment de leur valeur artistique, je pense qu'elles fourniront une excellente explication de notre présence ici pour ceux qui ne manqueront pas de s'intéresser d'un peu trop près à nous.

— Et que penseront-ils de notre manière un peu spéciale de faire l'amour ?

— Rien du tout, dit Stil Harris. Pour l'observateur extérieur, rien n'est visible et je crois que seuls tes anciens amants pourraient donner l'alerte... En as-tu collectionné beaucoup ?

— Pas sur cette planète, en tout cas, répondis-je.

CHAPITRE XVI

Mon infirmière-chef, qui est une brave femme, et dissimule une réelle compétence sous des dehors de paysanne bourrue, m'attendait avec une impatience mal dissimulée.

— Je l'ai veillé tout spécialement et, selon vos ordres, je lui ai permis de faire tous ses caprices, mais je ne voudrais pas avoir souvent affaire à des types de ce genre. C'est qu'il est exigeant, le client. Et pourtant, vous savez que j'ai l'habitude, mais celui-là, vraiment !... il est plus que bizarre.

Avec l'autorité familière qui la caractérise, elle me prit par le bras.

— Venez le voir et vous me direz ce que vous pensez de ça.

Ça, c'était Gern Enez Sanders, endormi comme il en avait pris à présent l'habitude en position fœtale sous l'appentis de béton armé qui sert habituellement d'entrepôt pour les traceurs radioactifs toujours nécessaires lors de certaines opérations délicates. Naturellement, Sanders n'en voulait pas à notre matériel. Les traceurs radioactifs sont chose banale et nous les tenons enfermés dans des coffres plombés à l'épreuve des cambrioleurs ordinaires, même bien équipés. Non, Sanders avait choisi cet endroit parce qu'il est équipé d'un système de protection anti-radiations et il avait ajouté au système ordinaire (qui est invisible et noyé dans la maçonnerie) tout un entrelacs de fils et de grillages disposés en forme de niche et sous lequel il se reposait.

— Je ne sais pas qui va rembourser les dégâts qu'il a faits, me dit l'infirmière, mais pour satisfaire ses lubies, j'ai dû le laisser démonter une partie de l'équipement vidéo du laboratoire et quelques éléments de congélateur. Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais il a réussi à souder ensuite certaines parties ensemble et c'est seulement depuis qu'il a terminé ce travail qu'il dort là-dessous comme un chien !

Son sommeil devait être léger car il ouvrit les yeux presque instantanément et poussa en me voyant un petit gémissement craintif. Ce ne fut qu'après quelques instants, ayant réalisé que mon attitude n'avait rien de menaçant, qu'il se calma.

— Je me suis occupé de vous, dis-je, et je crois que...

D'un geste il me montra le plafond et, mettant un doigt sur la bouche pour m'intimer l'ordre de me taire, il me fit signe de venir le rejoindre sous le système de protection qu'il avait construit.

J'obtempérai sous les yeux un peu étonnés de mon infirmière qui, pourtant, en avait vu d'autres !

— C'est égal, dit l'infirmière, vous devez certainement être fatiguée par votre voyage et vous avez certainement autre chose à faire que de vous plier à tous ses désirs ! Il est tard et il serait peut-être plus simple de le faire dormir. Une bonne dose de Parbutal 500 et hop ! Demain, il sera plus calme pour subir son interrogatoire.

Je lui lançai un regard furieux. D'ordinaire, elle montre plus de finesse lorsque je traite un cas spécial, mais il faut croire que celui-ci la dépassait totalement ! Comprenant mon désir, elle finit par quitter la pièce, non sans m'avoir jeté un regard oblique.

— Elle va aller se planter devant le système de surveillance vidéo, dit Sanders, et elle n'en perdra pas une !

— Il n'existe aucune caméra de surveillance à l'intérieur de ce local, dis-je, il n'est en effet pas prévu que des malades viennent dormir ici.

— Et les micros ?

— Il n'y en a pas non plus.

— Le système de surveillance anti-casse ?

— Ce local n'est pas gardé, dis-je. Nous ne détenons ni argent ni stupéfiants dans ces coffres ; les traceurs radioactifs que nous conservons ici ne peuvent tenter personne. Ils sont bon marché, en vente libre et guère plus dangereux pour l'être humain qu'une grosse montre lumineuse.

— Alors je suppose qu'elle va tenter de nous écouter à l'aide de micros directionnels, mais j'ai prévu la chose.

Il me montra deux consoles métalliques. Ces dispositifs, très étudiés, dirigent le son directement vers l'auditeur et la déperdition d'ondes sonores est infime.

— Il s'agit d'une copie exacte d'un modèle de mon époque, très efficace.

Il eut un sourire.

— Le problème de votre infirmière est donc réglé, reste celui des écoutes cosmiques.

Il me montra le plafond.

— Cette chape de béton armé est relativement efficace, mais pour plus de sûreté, j'ai installé des contre-mesures électroniques.

— C'est donc pour cela que vous avez démonté le réfrigérateur et une partie de notre système vidéo, dis-je. Cela va coûter une fortune de remettre tout cela en état, sans compter que vous avez extrêmement contrarié mon infirmière.

— C'était nécessaire et j'ai les moyens de payer, répliqua-t-il.

— Et ce que vous avez à me dire est-il si important qu'il justifie de telles dépenses ? demandai-je.

— D'une importance extrême, justement... J'irai même jusqu'à dire que, peut-être jamais dans l'Histoire, des hommes, pareille confiance n'aura été faite.

Il me regarda droit dans les yeux.

— Ce que j'ai à vous dire est susceptible de modifier le destin de l'humanité, peut-être du cosmos tout entier.

Je m'efforçai de garder mon calme. La moindre manifestation de ma part le ferait, je le savais, rentrer dans sa coquille et cela peut-être définitivement.

— Voyons cela, dis-je d'une voix contrôlée mais que je jugeai cependant exagérément plate et neutre.

— Ce que j'ai à vous dire a trait au destin de mon ex-camarade, le commandant de bord de notre expédition, je veux parler de Stoned. (Un silence.) Alias Mumgwe.

Il me regarda. Je me sentais épiée et jugée. Les paranoïaques sont d'une extrême sensibilité et savent parfois détecter chez leurs adversaires des mouvements mentaux infimes qui échappent à 100 % à l'observateur ordinaire.

— Cela vous concerne, répliqua-t-il.

— Moi ?

— Votre destin et celui de Mumgwe sont étroitement liés.

J'avoue que je dus me contrôler sévèrement pour continuer à lui répondre d'une voix plate.

— Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de commun entre Stoned et moi, dis-je, et je ne me sens pas impliquée dans le déroulement futur de l'Histoire des hommes.

— Pourtant, vous l'êtes, répliqua-t-il, au même titre que l'était Stoned. Je l'ai bien observé, croyez-moi, tout le temps qu'a duré notre entraînement avant le départ, et c'est à cause de cela que j'ai noté ses caractéristiques principales.

Il me fixa intensément.

— Caractéristiques que vous possédez également... Bien que vous ayez les apparences d'une femme et que vous ne viviez pas à la même époque que lui.

À ce moment-là, je l'avoue, j'ai eu l'impression que le monde était secoué par un vaste tremblement de terre et je me surpris à regarder la voûte de béton au-dessus de nos têtes, comme pour m'assurer qu'elle tenait bien et que le système cosmique anti-écoute mis au point par G.E. Sanders fonctionnait à plein rendement.

Il rapprocha alors ses lèvres de la conque de métal et dans un souffle à peine perceptible, murmura :

— Vous voyez que les précautions que j'ai prises n'étaient pas inutiles.

— Vous me permettrez de croire que si, dis-je d'une voix faussement enjouée dont le ton m'étonna moi-même, parce que tout cela paraît tellement incohérent que j'ai peine à suivre le déroulement de votre pensée.

J'avais pesé mes mots en répondant. Je savais en effet que la pire injure que l'on puisse faire à un parano est de qualifier son délire de tissu d'incohérences, mais cette fois, je savais ce que je faisais, et il ne s'agissait plus de badiner. Contre toute attente, j'étais, à dater de ce moment, en train de perdre la partie. Sanders menait le jeu à sa guise en grand maître et c'était moi qui tremblais maintenant d'inquiétude.

— Je ne crois pas aux coïncidences dans certains domaines, reprit-il, et depuis que vous m'avez ramassé sur le bord de l'autoroute, je n'ai cessé de réfléchir au problème.

Il me regarda.

— Naturellement, je ne vous ai pas tout dit.

Jusqu'à présent, je ne vous ai raconté que ce qui me semblait nécessaire, mais j'ai gardé certaines informations pour moi. Ce sont naturellement des informations qui peuvent vous intéresser au plus haut point.

— Ah, dis-je avec une indifférence affectée, et lesquelles ?

— À propos de Stoned. Mon enquête à l'époque post-romaine a donné plus de résultats que prévu... Je ne sais pas exactement ce qu'il est devenu, mais je sais que son destin n'a sans doute pas été meilleur que le mien, et c'est là la révélation majeure que je voulais vous faire.

— Cessez de parler par énigmes, dis-je, et finissons-en une bonne fois. Dites-vous bien que j'ai autre chose à faire que de vous écouter.

C'était naturellement une erreur que de dire cela et j'aurais dû le savoir mais personne, nulle part, ne peut se vanter d'avoir des nerfs plus solides que les miens, et si j'avais craqué, c'était bien parce que Gern Enez Sanders, à force de jouer avec moi au chat et à la souris, m'avait sciemment réduit à le faire.

— Vous ne devriez pas dire cela, murmura-t-il, car votre destin dépend à présent autant du mien que le mien dépend du vôtre.

Il me fit signe d'approcher et, pour une raison qui m'échappe, j'oubliai pendant une fraction de seconde que j'avais affaire à un malade. Les paranoïaques ne sont pas nécessairement dangereux. À vrai dire, ils le sont rarement. Mais il faut rester vigilant, ils peuvent facilement se buter et modifier leur attitude, et cela sans prévenir.

C'était ce qui venait de se produire et Sanders, profitant de mon inattention, m'attira contre lui et commença à me serrer le cou. Une force prodigieuse l'animait ! Bien au-delà de ce que pouvait laisser supposer son apparence frêle et gracile.

— Cessez de me serrer, soufflai-je, cela ne vous avancera à rien.

Il eut un sourire niais.

— Ne craignez rien, je me défoule seulement, mais je ne vais pas vous tuer. Je sais que cela ne servirait à rien, en effet, mais je ne voudrais pas que vous me croyiez dupe de vos manœuvres.

Il resserra les mains. Je sentis craquer mes vertèbres cervicales. Je devais déjà avoir le visage violacé et pensais qu'à partir de cet instant, je ne survivrais guère plus de quelques minutes.

— Vous croyez peut-être que je vous ai crue lorsque vous m'avez ramassé sous ce pont de l'autoroute soi-disant pour venir à mon aide. Mais en réalité, je savais parfaitement à quoi m'en tenir. Vous avez appliqué avec une belle histoire aux lèvres. J'ai tout de suite compris qu'il était inutile de chercher à vous échapper, le meilleur moyen était donc de vous suivre.

J'ai été formée à l'écoute. Je raisonne mes malades plutôt que d'employer des méthodes brutales, mais il est des moments où il faut savoir faire des sacrifices et renoncer à ce pour quoi on lutte. Dans le cas présent, mon seul espoir résidait dans la rapidité d'intervention salvatrice de mon infirmière-chef. Je la supposais aux aguets, prête à intervenir, mais toute action maladroite ne pouvait qu'accélérer ma fin, car Sanders n'avait plus qu'à presser légèrement... très légèrement pour obtenir instantanément une rupture de mes vertèbres cervicales. J'avais les mains occupées à tenter de relâcher l'étreinte sur mon cou. Mais l'appelleur dont je dispose est suspendu entre mes seins. Il était donc à portée de mon pouce à condition que je puisse bouger le doigt sans donner l'alerte. Je savais Sanders aux aguets, prêt à achever son œuvre. Pour l'instant, il écumait.

— Naturellement, je vous ai testée. Aucun humain du XXI^e siècle n'aurait avalé cette histoire de voyage temporel et le fait que vous m'ayez écouté avec patience et plus même, avec un intérêt soutenu, prouve bien que vous n'êtes pas terrienne. Vous faites partie de l'ORGANISATION NUNC, comme Stoned, justement... Ce salaud de Stoned...

Mon pouce, millimètre après millimètre, rampait vers le signal. Mais il n'eut pas le temps de l'atteindre. Avec un minime sifflement, une minuscule aiguille était venue se nicher dans le creux du cou de mon étrangleur qui, déjà, basculait vers le sol, les yeux exorbités. J'avalai un grand coup d'air frais. L'air frais est extrêmement délicieux ! On n'y pense pas assez en temps ordinaire ; le respirer devient routinier et pourtant, je vous assure que dans des moments comme celui-là, on l'apprécie.

L'infirmière-chef déboula alors, suivie de deux gorilles.

— C'est bien fait pour vous... Je vous avais pourtant prévenue, dit-elle simplement.

CHAPITRE XVII

LA LÉGENDE DE NEMETODUROS

— Il faut me comprendre, dit Gern Enez Sanders. J'étais obligé de vous serrer le cou. J'étais sûr que quelqu'un avait réussi à vaincre mes défenses anti-écoute et nous espionnait. Ma seule chance, notre seule chance d'échapper à la détection était donc de renforcer le rôle que vous me faites jouer depuis le début et de préciser jusqu'au bout mon personnage de fou dangereux.

— Pour cela, vous avez réussi, dis-je en montrant le gorille qui surveillait notre entrevue de loin. Mon infirmière-chef ne veut plus me laisser seule avec vous et je crois que c'en est fini des confidences risquées que vous désiriez me faire.

— Au contraire, répliqua vivement Gern Enez Sanders, personne ne croira plus ce que je dis, à présent.

Il eut un mince sourire.

— À part vous, bien sûr... (Un silence...) Parce que, maintenant que je vous ai percée à jour, c'est moi qui vous tiens. Je sais que vous êtes une Nunc comme l'était ce pauvre Stoned.

Vous vous ressemblez trop tous les deux pour que le doute subsiste et je l'ai su tout de suite dès que vous m'avez ramassé sur cette autoroute du XXI^e siècle. J'avoue que cela m'a surpris... Je ne savais pas que les Nuncs venaient sur Terre au XXI^e siècle. Je croyais que le contact s'était effectué plus tard dans l'avenir.

Il me regarda droit dans les yeux.

— Êtes-vous comme moi une voyageuse du temps ?

Je le regardai un instant sans répondre, mais les idées bouillonnaient sous mon crâne.

— Il ne faudrait pas vous imaginer qu'en venant moi-même sur la planète Terre, j'aie voyagé dans le temps. Si je l'ai fait, c'est comme tout le monde, par l'effet des lois qui régissent les voyages cosmiques, mais mes possibilités de changer d'époque ne vont pas au-delà. J'ai été

déposée sur la Terre du XXI^e siècle sans possibilité de changer d'époque et je suis coincée là, solitaire, attelée à une tâche bien précise qui est d'étudier les cas intéressants qui peuvent se présenter sur cette planète, mais j'ignore totalement comment les renseignements que je pourrai un jour obtenir seront exploités. Un messenger viendra-t-il ? L'éventualité me paraît improbable, car il serait comme moi dans l'incapacité de retourner dans son époque de départ sur sa planète mère.

Ici, sur cette planète, je dispose comme chacun d'entre vous d'une carte d'identité parfaitement valable et d'un lieu de naissance parfaitement vérifiable. Il existe des photos de moi lorsque j'avais un mois, un an, dix ans, en fait à tous les âges, et j'ai laissé un très bon souvenir aux institutrices des petites écoles de campagne où j'ai passé ma prime jeunesse. Alors, qu'est-ce donc que cette histoire d'extra-terrestres ? me direz-vous. Eh bien, je dois l'avouer, le mystère est aussi grand pour moi que pour vous. La seule chose qui soit certaine est que je SAIS des tas de choses au sujet des planètes de l'empire nunc et que je dispose RÉELLEMENT de la totalité des informations incluses dans l'enseignement de l'Horastor Psy de Kolwar. Je n'en sais pas plus long à propos de Stil Harris qui est, si l'on en croit les apparences, un brillant universitaire nord-américain, mais doit certainement être plus. Seulement lui non plus ne m'a jamais fait aucune confiance.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'un combat cosmique comme celui qui est en cours ne peut pas se régler avec des moyens ordinaires et que je suppose que l'ORGANISATION NUNC qui m'a fait l'honneur de me choisir comme honorable membre sait ce qu'elle fait. Vous devez bien penser qu'il n'est pas commode (lorsque le sort de la Galaxie et peut-être celui de quelques autres, est en jeu) de contrôler ce qui se fait sur toutes les planètes et je ne le répéterai jamais assez, il est naïf d'imaginer des soucoupes volantes survolant sans cesse l'une ou l'autre des planètes habitées pour y déposer ou y reprendre des gens. Il est possible que cela se fasse dans certaines conditions, mais je déclare fermement n'avoir jamais ni de loin, ni de près, participé ou assisté à une semblable opération.

D'ailleurs, la simple logique banalement terrienne permet de comprendre que de telles opérations coûteraient trop cher en crédits et en énergie directement utilisable, car il n'est pas plus commode ailleurs qu'ici de se procurer cette énergie. Le second obstacle, et il est de taille, vous pouvez me croire, est d'adapter les formes vivantes aux différentes planètes : question de poids, de qualité d'atmosphère, de radiations solaires et autres.

C'est pour toutes ces raisons, je pense, que les maîtres de l'ORGANISATION NUNC se sont tournés vers une méthode de combat radicalement différente, la télémanipulation des êtres vivants.

Le principal obstacle, qui reste la distance, n'existe plus alors, sauf si l'on désire faire voyager des matières premières. Mais, pour ce type de transport, l'on dispose de tout le temps nécessaire et il devient possible d'employer des méthodes simples et pas chères. Mais la télémanipulation présentée de cette manière n'est pourtant pas la solution miracle. Les méthodes employées sont loin d'être infaillibles. Et la transmission d'informations par télésonde offre le danger de pouvoir être pillée en route. C'est pourquoi je pense que mes maîtres travaillent sans cesse leur technologie et tentent de l'améliorer tant au niveau des récepteurs qu'à celui des moyens de transmission et aussi, il faut le dire, des moyens de brouillage d'écoute et d'espionnage. C'était en réalité en tenant compte de tous ces facteurs que j'avais décidé de porter un maximum d'intérêt au cas de Gern Enez Sanders.

La voix de mon malade me tira de cette profonde réflexion.

— Ne restez pas trop longtemps silencieuse, me dit-il, n'oubliez pas que c'est vous qui êtes le médecin... Je vois le gorille là-bas qui s'étonne.

— J'avais besoin de réfléchir, dis-je à Sanders, mais c'est fait, à présent, ne vous imaginez pas que je vais céder à votre chantage. Je suis la plus forte et, entre vous et moi, ce sera toujours moi que l'on croira.

— Je sais parfaitement cela, dit Sanders, aussi je n'ai pas l'intention de vous soumettre au moindre chantage ; ce que je désire conclure avec vous, c'est une alliance.

— Je ne vois pas très bien laquelle, dis-je. Vous prétendez venir d'un futur dans lequel les Nuncs et les hommes sont devenues des ennemis farouches. Je ne puis donc être pour vous qu'une adversaire à éliminer impitoyablement.

— Ce serait vrai si les choses étaient ce qu'elles paraissent être, dit G.E. Sanders, mais l'aventure que je viens de vivre m'a montré qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

— Expliquez-vous clairement.

— Eh bien voilà ! Je ne vous avais pas tout dit à propos de votre compatriote planétaire, je veux parler de ce traître de Stoned.

Il me regarda pour observer ma réaction.

— Parce que traître, il l'a été. À mon époque, au XXX^e siècle, les Nuncs estimaient qu'il était de leur devoir de barrer aux humains la route des étoiles.

— Ce n'est pas exactement la vérité, répliquai-je avec vivacité, et les Nuncs ne sont pas les ennemis des Terriens. Mais il ne faut pas oublier que la vie du cosmos est déjà assez difficile à organiser sans que l'on puisse permettre à n'importe quel nouveau venu de débouler sans complexe pour tout saccager. Les Nuncs se méfient, c'est tout, et ont de bonnes raisons de le faire ! Je ne veux pas dire par là que les Terriens ne sont que d'immondes barbares, je veux simplement souligner le fait qu'ils sont nouveaux venus dans le cosmos et que leurs actions dans l'état actuel des choses pourraient se révéler plus néfastes qu'utiles. Il n'est que de voir la manière dont est géré le patrimoine de cette planète pour s'effrayer d'un surcroît de puissance qui permettrait aux humains de faire régner un semblable chaos sur les planètes qu'ils viendraient à conquérir. En réalité, le cosmos est fait pour ceux qui le méritent.

— Voilà une idée que vous auriez bien du mal à faire avaler à des humains du XXI^e siècle, répliqua Gern Enez Sanders, mais moi, un homme du XXX^e, je vous comprends. Avoir assisté comme je l'ai fait à la ruée vers l'Ouest galactique est une expérience qui vous rend modeste. À notre époque du XXX^e, n'importe qui possédant un capital suffisant peut acquérir un vaisseau galactique et l'utiliser à sa guise. Cela donne des résultats surprenants. Je puis vous dire que nous découvrons de nos compatriotes un peu partout dans l'Univers et dans les situations les plus comiques, ou parfois les plus dramatiques ! Ils sont comme des enfants mis trop tôt en possession d'un jouet dont l'efficacité les dépasse, mais cela finira bien par s'arranger en prenant patience.

— Dans ces conditions, vous devriez comprendre l'action de Stoned. Il cherchait à limiter les dégâts... Voir les Terriens dominer l'espace ET le temps, quel danger pour nous !

— Stoned avait tort, parce que la maîtrise du temps aurait permis aux autorités terriennes de reprendre les choses en main et de contrôler un peu mieux les fantaisies de quelques aventuriers sans scrupules. Les Nuncs auraient eu tout à gagner à une telle collaboration.

— Peut-être, dis-je, mais le moyen d'y croire ! De tout temps, les inventions les plus géniales ont été utilisées par les gens sans

scrupules... souvent les pires.

— Possible, admit Sanders, en tout cas, Stoned obéissait à un plan précis et compliqué. Il voulait livrer le vaisseau temporel aux Nuncs de son époque. Pour cela, il lui fallait revenir vers le futur en nous ayant largués, puis se déplacer dans l'espace afin de ne pas être découvert au XXX^e siècle et ceci assez longtemps pour qu'un vaisseau nunc de cette époque vienne le récupérer, lui et le matériel.

— Mais le matériel temporel que vous utilisiez n'était pas au point, dis-je.

— Eh bien, si, assura Sanders, et c'est là que je vous attendais ! Le vaisseau temporel fonctionnait impeccablement. La réussite était parfaite, ce qui rendait la trahison de Stoned plus douloureuse encore. Un incident technique aurait pu lui fournir une excuse.

— Cette perfection du matériel n'a pas empêché votre ennemi d'aller échouer lamentablement en Gaule préromaine, observai-je, et je ne crois pas que Stoned ait été traîner ses guêtres là-bas pour le plaisir.

— Stoned a été là-bas pour brouiller les pistes, expliqua Gern Enez Sanders. Un petit déplacement terrestre et hop, la station de contrôle située au XXX^e siècle perdait momentanément sa trace. Ça lui donnait tout le temps de programmer un petit retour discret... Le problème, c'est que Stoned est tombé sur un os.

— Une panne ?

— Non, pas une panne. Stoned s'est fait cueillir comme un bleu.

— Les humains ?

— Humains, je ne sais pas s'ils le sont ! En tout cas, c'est d'eux que j'ai peur et ce sont eux qui nous menacent vraiment. Des gens contre lesquels les humains et les Nuncs doivent s'allier d'urgence.

— Attention, dis-je, vous recommencez à délirer, le sang vous monte aux joues et je vois mon gorille qui s'agite.

— Laissez-le s'agiter, dit Sanders, je ne vais pas piquer ma crise, l'instant est trop important. C'est la première fois que je parle de ce que j'ai appris à quelqu'un capable de me comprendre.

— Et quels sont ces gens redoutables qui ont cueilli Stoned ?

— Les dieux, dit Sanders, les dieux de Nemetoduros.

CHAPITRE XVIII

LE COMBAT DES DIEUX

— En réalité, Stoned ne savait pas très bien où il allait lorsqu'il a programmé son petit bond vers le passé, dit Sanders, et il s'en moquait. Mais il a dû être très surpris d'émerger sur la colline sacrée des Nerviens, juste au moment d'une grande cérémonie sacrificielle. Le spectacle du cortège des prêtres encadrant celui qui allait abandonner cette existence en sacrifiant volontairement sa vie sur la pierre noire creusée de profondes rigoles destinées à canaliser le sang a dû produire, sur un esprit comme le sien, une impression profonde, et je suis sûr qu'il a tout de suite pensé à repartir, mais cela n'a pas été possible parce qu'il n'était pas arrivé là par hasard et que ceux qui jouaient avec nous depuis notre départ en avaient décidé autrement.

— Comment pouvez-vous décrire ces choses-là, dis-je, vous n'étiez pas là pour les voir !

— Exact, mais pourtant je suis à peu près sûr de ce que je raconte car je ne fais que vous rapporter les récits que me fit Divialos, notre esclave nervien. Divialos était à la fois très effrayé et très impressionné par nous. Bien que fortement romanisé par son passage dans l'armée, ce Nervien était resté proche de ses origines et des croyances de ses pères. Il se souvenait que dès la conquête, 400 années auparavant, César avait donné l'ordre à ses troupes de détruire le temple ancien et d'édifier à sa place un nouveau temple dédié, celui-là, au dieu Mercure des Romains. Mais Divialos continuait à croire à Lug, à Nemosos et à Exona, qui exigeaient du sang pour accorder ensuite la victoire. Les armes du sacrifié étaient alors pliées, tordues et jetées dans la fosse, tandis que le torque d'or et les fibules ornées de pierreries rejoignaient le trésor du temple. Or, l'on raconte qu'à la veille d'une grande bataille contre leurs ennemis venus du nord, les Nerviens firent appel à leurs dieux pour se concilier leur appui. Et les dieux répondirent sous la forme d'une superbe apparition !... Celle du vaisseau temporel piloté par Stoned avec Grumberg, le géologue, toujours coincé dans le sas.

Sanders me regarda.

— Je ne crois pas que Stoned se soit senti menacé cette fois-là. La

masse des chars de combat et des guerriers en armes qui entouraient le vaisseau ne représentait aucun danger pour quelqu'un d'aussi formidablement armé que lui, aussi je pense qu'il a dû quitter son poste de commande pour rejoindre le géologue dans le sas qui s'était ouvert automatiquement. Ce fut alors que la chose a dû se produire.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que Stoned a quitté son poste ? dis-je.

— Le fait que l'on ait retrouvé son diamant biseauté personnel à demi enfoui dans le sol, à quelques mètres du sas, répondit Sanders. Tous étaient numérotés et portaient le nom de leurs propriétaires, petite coquetterie de pionniers de l'espace-temps, un objet à mettre en vitrine après l'exploit, en quelque sorte. C'était celui de Stoned que m'avait remis Thorkun, et je vous ai déjà expliqué à quel point ma curiosité avait été éveillée par ce surprenant cadeau.

— Vous pensez donc que Stoned est sorti du vaisseau ?

— Oui. Grumberg, le géologue, avait été désagréablement surpris par le premier départ et ne désirait plus prendre le moindre risque. Alors, je suppose que Stoned, par pure bravade, ou pour montrer sa bonne foi à Grumberg, est sorti un instant. Le Nunc savait qu'il ne risquait rien, le diamant biseauté qu'il tenait à la main lui permettait de bloquer un court moment ses adversaires éventuels et de rentrer dans le sas, et je suppose que c'est au moment où il mettait le pied à terre que l'attaque s'est produite. Surpris, Stoned a alors lâché son arme qui est tombée sur le sol, à côté du vaisseau.

— Les Nerviens auraient donc attaqué ?

— Les Nerviens, non... Stoned n'aurait pas lâché son arme pour si peu ! Bien au contraire... Non, l'attaque vint d'ailleurs. La légende, à en croire le récit que m'en a fait Divialos, raconte que les dieux des Nerviens, appelés par le sacrifice, apparurent dans une grande nappe de lumière. Ils avaient pris pour la circonstance figure humaine et les guerriers nerviens assemblés s'apprêtaient à fêter comme il convient la rencontre lorsque les dieux ennemis, ceux des Skires venus du nord, apparurent à leur tour, dans un bruit de tempête. Ceux-là n'avaient pas l'apparence humaine, mais étaient revêtus d'armures de métal aux couleurs fulgurantes. Ils avançaient d'un pas saccadé et tenaient en leurs mains un serpent dont le seul regard suffit à paralyser la foule. Il y eut un bref combat (Divialos n'a pas été en mesure de m'en préciser la nature), puis les dieux étrangers s'emparèrent des dieux des Nerviens et les emportèrent. Quelques-uns des dieux ennemis détruisirent alors le temple volant des dieux nerviens et en

emportèrent les morceaux les plus nobles ainsi que les guerriers pratiquent ordinairement sur le cadavre des grands chefs ennemis vaincus.

Lorsque ce combat céleste fut terminé, un grand calme revint dans le ciel et ce fut avec une indicible tristesse que les Nerviens revinrent vers leur temple et sacrifièrent sans conviction leur victime consentante. Le lendemain de ce triste jour, les Nerviens subirent la plus sanglante défaite de toute leur histoire. Les Skires, durs barbares venus du grand nord, exterminèrent les meilleurs guerriers, brûlèrent, pillèrent, violèrent les femmes et emmenèrent les adolescents afin de les réduire en esclavage...

Le récit que me fit Divialos s'arrêta là. Beaucoup de temps avait passé depuis que ces terribles événements s'étaient produits, mais mon esclave nervien semblait encore vibrer de la terreur qu'avaient éprouvée ses ancêtres lorsqu'il racontait ces choses.

Il me fixa.

— Nous avons naturellement, Burt et moi, tenté de vérifier les faits. Burt surtout, qui possédait une formation d'archéologue et savait parfaitement conduire ce genre de recherches sur le terrain.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— Nous avons découvert que certaines parties du vaisseau temporel avaient été démontées par des gens qui savaient ce qu'ils faisaient ! Des spécialistes, mais nous avons décelé également des traces sur le sol, quatre dépressions qui ne pouvaient avoir été causées que par d'énormes pattes métalliques, celles d'une cabine temporelle lourde, munie de sa centrale d'énergie, par exemple. Nous ne disposions d'aucun moyen pour détecter une éventuelle radioactivité rémanente, mais nous avons retrouvé dans une formation argileuse desséchée des traces de pas, fortes empreintes d'êtres qui, selon les estimations de Burt, devaient peser plus de deux cents kilos chacun.

— Se peut-il que des traces aussi fragiles aient pu subsister aussi longtemps ? demandai-je.

— Oui, parce que les Nerviens extrêmement effrayés par le spectacle de la bataille des dieux ont considéré l'endroit comme un endroit sacré et maléfique à la fois, et n'y sont jamais revenus. Seuls quelques animaux sauvages et légers avaient ajouté leurs empreintes à celles des robots.

Je sursautai.

— Des robots ? Pourquoi pas des êtres vivants ?

— Tout dans la description des agresseurs fait penser à une attaque menée par des robots, dit Gern Enez Sanders. La raideur mécanique des pas et le poids des machines.

— Vous supposez donc que nos ennemis communs sont des robots ?

— J'ai de bonnes raisons de penser que non, mais les gens qui nous attaquent sont peut-être peu désireux ou incapables de se lancer personnellement dans l'aventure d'un combat spatio-temporel et peut-être disposent-ils d'une technologie suffisante pour créer une armée de robots combattant à leur place. Peut-être sont-ils peu nombreux et très économes de leurs vies.

— Il est évident, dis-je, que si l'on est capable de faire faire la guerre par des robots dévoués, l'on peut s'éviter de la faire soi-même, mais tout ce que vous affirmez mérite une soigneuse vérification, dis-je.

— Nous aurons peut-être la confirmation de nos craintes plus vite que nous le désirons, dit vivement Sanders.

De la main fermée, il se tapota le crâne.

— Voyez-vous, ils sont sur mes traces et à travers moi, ils sont également sur les vôtres. Si nous n'agissons pas, ils nous retrouveront bientôt tous les deux. Vous et moi aurons alors l'occasion de les voir en face, et à ce moment-là, il sera trop tard. Personne ne pourra plus rien pour nous.

D'un bref mouvement de tête, il montra le gorille qui continuait à nous surveiller à bonne distance.

— Même pas lui.

CHAPITRE XIX

LES ÉTERNELS

Les jours qui suivirent furent pénibles. Gern Enez, que je laissais libre de se promener en ville à sa guise, passait par des périodes d'excitation suivies de périodes d'abattement absolu. Périodes pendant lesquelles il affirmait que rien de toute manière ne pourrait le tirer des griffes de ses ennemis.

Je commençais moi-même à être très inquiète et sentais monter en moi de sourdes angoisses que je parvenais de plus en plus difficilement à dissimuler à mon entourage. L'infirmière-chef, surtout, me regardait de l'air bizarre de quelqu'un qui a compris plus de choses qu'elle ne veut bien l'admettre.

Il faut vous dire que jusqu'à l'arrivée de Gern, je m'étais sentie tranquille chez les Terriens, bien intégrée et en quelque sorte utile. Jamais je ne m'étais conduite en ennemie ! Et les Terriens, bien sûr, ignoraient tout de moi.

Ce fut pourtant Gern qui débloqua la situation. Ce jour-là, calmé par une bonne dose de médicaments que lui avait administrés mon infirmière-chef (elle avait la main lourde), mon malade jouait au flipper dans la grande salle commune de mon service ouvert.

Il est à ce jeu d'une adresse extraordinaire et parvenait à maintenir la boule tout en haut de la machine pendant des heures entières. Il avait dégusté tous les autres malades qui auraient été tentés d'entrer en compétition avec lui. Je supposais qu'il utilisait la télékinèse pour empêcher la boule de tomber là où elle ne devait pas, mais j'étais incapable de vérifier le fait, car Sanders, pendant qu'il jouait, prenait soin de faire diffuser par le juke-box réglé au maximum de sa puissance une musique rock permanente, et cela, disait-il, pour brouiller les ondes de sondage psy qui sont extrêmement sensibles aux fréquences basses, en particulier la fréquence 7 qui est la base même de la musique rock et la source de son pouvoir sur les esprits.

— La fréquence 7 propulsée dans le cosmos et captée par leurs détecteurs leur fait croire qu'ils se sont branchés par erreur sur une machine turboréacteur ou une turbine nucléaire, m'expliqua Sanders.

Cela les oblige à vérifier leurs branchements et, pendant ce temps-là, je suis tranquille.

Je lui fis remarquer qu'il ne pouvait pas les tromper tout le temps et que, pendant qu'il dormait, il n'écoutait pas de musique et que... Il ne me laissa pas finir ma phrase et me montra deux minuscules écouteurs incrustés derrière ses pavillons auriculaires.

— J'ai prévu le cas, aussi je me suis branché sur un walkman perpétuel, un truc japonais extra !

Je me penchai sur l'appareil. Gern exagérait ! Les écouteurs étaient de mauvaise qualité et provenaient de Macao, d'où ils avaient été introduits en fraude au Japon pour y recevoir l'estampille de la Hyyi Datura Root, la firme la plus à la mode de l'époque.

— Ces écouteurs ne sont pas capables d'exploiter toutes les sonorités d'une bonne musique rock, dis-je.

— Les Deads ne SONT PAS des rockers, précisa Sanders, mais des Springers, ce qui n'est absolument pas la même chose, et ils seraient capables de vous descendre rien que pour avoir entendu ce que vous venez d'affirmer.

Ordinairement, devant un déferlement musical du calibre de celui que je subissais, j'aurais battu en retraite rapidement, mais j'insistais en hurlant parce que Sanders parle uniquement par surprise et je sentais que le moment des confidences revenait chez lui. J'avais vu juste ! Il me quitta, s'approcha du juke-box, s'assura que la sono était au maximum et programma *No fuck Ni for Lasy Hooo* qui est le tube le plus terrifiant et le plus fracassant jamais produit par un groupe.

— Voilà, nous pouvons parler, maintenant... Ça faisait longtemps que j'attendais cet instant et j'ai dû chercher beaucoup avant de trouver la méthode absolue.

— Absolue, pourquoi ? demandais-je.

— Pour couper toute tentative d'interruption de ma pensée par les Éternels, répondit-il.

— Les Éternels ! répétais-je sans dire un mot de plus.

Il baissa légèrement la sono, programma *Humbler Rumbler Killer*, que vous connaissez tous, je pense, et attendit le solo hurlé par Bob Grave pour me dire :

— Je ne vous avais jamais parlé des Éternels parce que je jugeais la chose trop dangereuse, mais à présent, il est bien tard et je dois prendre tous les risques.

— Quels risques ?

— Celui de déclencher leur attaque, par exemple, car les Éternels, si vous préférez, leurs robots, sont ceux qui ont enlevé Stoned en pleine Gaule préromaine sous les yeux effrayés des Nerviens.

— Vous racontez n'importe quoi, dis-je.

— Non, pas du tout, dit Gern, parce que j'affirme en plus que ce sont eux également qui m'ont enlevé de l'époque des invasions et ce sont eux encore qui m'ont déposé sur l'autoroute après m'avoir fait subir toute une série de tests mentaux et m'avoir ouvert et refermé le crâne pour y déposer leur saleté d'implant.

— Vous êtes sûr de ne pas inventer cela ? dis-je.

— Vous pourrez vérifier mes dires, répliqua Gern, car j'ai beaucoup réfléchi et je sais à présent que vous êtes devenue mon alliée. Je sais à présent que le temps passe, car je viens de découvrir les véritables raisons qui les font agir.

— Expliquez-vous, dis-je, mais stoppez cette musique ; je ne crois pas que cela soit utile à quelque chose de hurler comme nous le faisons actuellement pour dominer ce vacarme.

— Ce vacarme est, hélas, nécessaire, hurla Sanders, et je me demande même s'il est suffisant. Je vous l'assure, j'avais même l'intention d'attendre le prochain concert des Doves à l'Emporium pour vous faire mes confidences. Ce sont certains influx inquiétants que je reçois actuellement qui m'ont décidé à agir plus vite. Cela me picote dans le cerveau comme cela me picotait lorsqu'ils m'ont enlevé près du temple nervien, alors que Burt et moi cherchions à rejoindre notre époque pour avertir nos patrons de la menace qui pesait sur eux. Je me suis laissé avoir cette fois-là, mais je n'ai pas l'intention de récidiver.

Humbler Rumbler Killer s'achevait et Gern programma le seul titre en français des Deads. Le morceau s'appelait *l'Angélu de Millet*. Pur snobisme de leur part, toujours ce désir d'épater les foules ! Ça commençait par une succession d'appels au cor de chasse recyclés par le synthétiseur. La vibration produite par ce mixage vous prenait aux tripes et vous secouait avant de vous laisser étalé comme une méduse

échouée sur une plage languedocienne. Pendant cet intermède assez douloureux pour moi, Gern m'expliqua une longue et fumeuse théorie sur les ondes de Shroeder qui voyagent dans le cosmos à une vitesse supérieure à celle de la lumière et peuvent véhiculer des signaux, mais aussi dans des conditions confuses pour moi, de la matière.

— C'est grâce à cette technique qu'ils expédient leurs robots opérationnels, expliqua-t-il, et c'est comme cela qu'ils ont procédé pour nous enlever, Burt et moi. Cela s'est fait si vite que j'ai eu à peine le temps de réaliser ce qui m'arrivait et, durant de longues minutes, j'ai réellement cru avoir réussi. Naturellement, je voyais bien que l'on m'étudiait comme un animal d'expérience et que l'on me faisait subir d'innombrables séances d'analyse et de détection, et je voyais bien aussi que l'on me tenait isolé dans une sorte d'aquarium pour humains, mais j'imaginais que mes patrons avaient décidé d'opérer avec la prudence qui s'impose chaque fois qu'un pionnier revient d'un long voyage spatial ou temporel ; Burt avait disparu mais je pensais qu'il subissait un traitement analogue dans un autre labo. Pourtant, je commençais à être inquiet. Les gens qui me manipulaient ne se montraient jamais et je ne voyais d'eux que les lentilles d'observation ou les bras métalliques de manipulation. Tous les jours, je recevais des aliments préparés sous cellophane bien imités des productions terriennes et portant parfois l'estampille d'une maison de restauration rapide à la mode, mais il y avait toujours un détail qui clochait, parfois le goût, parfois l'écusson marquant l'emballage et, parfois, des nourritures totalement inconnues à mon époque. Ces maladrresses trahissaient leurs auteurs et j'ai fini par me convaincre que les gens qui m'avaient enlevé n'étaient pas humains.

— Vous avez pensé aux Nuncs ?

— Non, justement, parce que les gens qui avaient enlevé Stoned n'auraient pas été obligés d'employer de telles méthodes pour s'emparer de lui s'ils avaient été nuncs eux-mêmes.

— Vous désignez donc les Éternels comme coupables ? Mais pourquoi les appelez-vous ainsi ?

— Ce nom que je leur ai donné est peut-être excessif, admit Sanders. Je ne crois d'ailleurs pas que l'éternité soit une dimension concevable pour des êtres vivants, mais je pense toutefois que nos ennemis ont une vie longue, je dirai même très longue.

— Comment le savez-vous ?

— Ces gens possèdent une science biologique puissante et sont

capables de faire n'importe quoi avec le corps d'un humain. Ils sont donc très probablement capables de prolonger leur propre existence de façon quasiment perpétuelle.

— Et ils ont appris à voyager dans le temps ?

— Ils possèdent à fond toutes les techniques et sont capables de contrôler toutes les formes de vie. Mais j'ai deviné en eux une faiblesse, et cette faiblesse est la rançon de leur vie prolongée. Ils sont vieux, très vieux. Oh, je pense que cela ne se remarque pas tout de suite ! Pas physiquement en tout cas. Car ils sont capables de faire rajeunir leurs corps à la demande, mais ils sont vieux de mentalité : à force de vivre, ils s'ennuient. Ils ne savent plus créer, ils sont peu nombreux. Pour toutes ces raisons, ils craignent qu'un jour une nouvelle race plus énergique et plus jeune ne vienne bousculer leur vieille race. Alors, ils surveillent tout... L'espace, mais aussi le temps. Leur grande peur est donc que les Nuncs et les humains s'allient et parviennent à contrôler le temps. Ce jour-là verrait leur fin. Ils ont donc logiquement décidé de prévenir la chose. Ils ont décidé que JAMAIS, ni les humains, ni les Nuncs ne contrôlèrent l'avenir. Pour parvenir à ce résultat, une guerre entre les humains et les Nuncs leur semblerait une bonne chose. Ils sont tout prêts à l'encourager.

— Comment s'y prennent-ils, selon vous ?

— Simplement en péchant dans toutes les époques des êtres humains ou nuncs et en leur greffant des implants de télémanipulation. Ce qu'ils ont fait pour moi. Je ne dis pas qu'ils contrôlent chacun de mes gestes, mais je dis qu'ils peuvent me retrouver à chaque instant et procéder à une analyse de mes souvenirs et de mes connaissances, donc savoir où en est l'espèce humaine.

— À présent, ils vous ont replacé sur Terre pour m'espionner moi, en quelque sorte, et bientôt, ils viendront vous reprendre ? J'ai bien compris votre pensée ?

— Non. (Il regarda le juke-box et s'assura que la musique était bien au volume maximum, puis, tranquilisé, revint vers moi.) Cette fois, la situation est bien plus grave. Ils savent que, dans mon époque, l'espèce humaine va disposer du voyage temporel limité. Ce premier pas est intolérable pour eux car il ouvre la voie au voyage temporel total et à la guerre entre eux et nous. Guerre qu'ils perdront à cause de leur fatigue. Bien sûr, ils disposent comme j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte de robots superbes, mais les hommes alliés aux Nuncs vaincront les robots. Alors, ils ont décidé d'agir avant qu'il ne soit trop tard.

— Et comment ?

— Ils m'ont repéré.

— Vous n'êtes pas la totalité du monde, ironisai-je.

— Mais non, mais en me repérant, moi, ils vous repéreront vous et aussi votre chirurgien nunc et aussi Burt, ailleurs, ils opéreront de même, comme ils le feront à mon époque de départ. À présent, ils ont presque terminé leur travail. Et bientôt, ils vont frapper. Cela se fera partout et instantanément. Ce qu'ils veulent, c'est supprimer d'un coup et dans toutes les époques tous les humains ou Nuncs ayant l'idée précise que les voyages temporels sont possibles. Les autres, ils s'en moquent et les laisseront tranquilles.

Il me fixa. L'angoisse intense se lisait dans son regard.

— Je suis peut-être hypersensible et un peu télépathe, c'est ce qui me rend tellement agaçant pour vous, je suppose, dit-il, mais c'est cette faculté qui m'a permis de deviner et de comprendre ce que je viens de vous dire et c'est également cette faculté qui me permet de vous dire que le moment où ils vont frapper est proche actuellement.

Je l'observai un instant.

— Écoutez, lui dis-je, je crois que le moment est venu pour vous de prendre une décision sérieuse. Un homme comme vous ne peut pas passer toute sa vie à ruminer les mêmes angoisses et je connais un moyen radical de vous en débarrasser.

— Ah, et lequel ?

Il avait répondu sans un atome d'agressivité.

La simple curiosité teintait ses paroles et je jugeai le fait de bon augure pour la suite.

— Le moment est venu de vous débarrasser de vos ennemis et cela définitivement.

— Vous me paraissez bien sûre de vous, répliqua-t-il, pourtant, vous savez que les traitements auxquels votre infirmière-chef me soumet sont sans action sur moi.

— Il n'est pas question de vous donner des médicaments, dis-je. Mais de vous soumettre à une opération chirurgicale simple.

Il n'avait pas bondi en entendant ces paroles.

— Laquelle ? se contenta-t-il de demander.

— Très simple, lui dis-je, vos ennemis vous tiennent grâce à l'implant cérébral qu'ils ont greffé sous votre crâne, juste ?

— Exact, oui.

— Eh bien, je vous propose de vous en débarrasser.

— Si j'accepte votre proposition, qu'est-ce qui me prouve que vous me débarrasserez de l'implant et pas d'une autre partie de mon cerveau ?

— Pourquoi voudriez-vous que j'agisse de la sorte ? dis-je. N'ai-je pas prouvé que j'étais votre alliée dans ce combat ?

— Je vois que vous m'avez enfin compris, soupira-t-il, et j'espère que votre neurochir sera à la hauteur.

— Il le sera, je vous l'assure.

Gern s'approcha de moi pour me parler discrètement à l'oreille.

— J'accepte à condition que vous agissiez exactement comme je vais vous le demander.

— Expliquez-vous, demandai-je.

— Trouvez dans vos relations ou dans votre service un type, volontaire ou non, et greffez-lui l'implant que vous m'aurez retiré. Il ne nous restera plus qu'à relâcher ce type dans la nature et à attendre. Choisissez de préférence un type simple qui ne se doutera de rien et ne comprendra pas ce qui lui arrivera lorsqu'ils l'enlèveront à bord d'un de leurs vaisseaux de patrouille pour vérification.

Son regard se fit insistant.

— On n'est jamais assez prudent. Moins le type en saura, mieux cela vaudra pour lui. Ils le feront sûrement passer au détecteur de mensonge et à l'analyse spectrale culturelle pour prouver qu'il vient du futur comme je suis supposé l'être. Ce serait désastreux qu'à cette occasion, ils se rendent compte qu'ils ont été roulés.

— Ce serait trop tard pour eux, remarquai-je.

— Peut-être, mais ils sauraient à coup sûr qu'un psycho a mis la main à la pâte pour m'aider à les larguer, et de là à ce qu'ils vous tombent dessus pour se venger, il n'y a qu'un pas... Alors, si j'étais à

votre place, je choisirais parmi ma clientèle un mythomane confirmé. Un type qui ne cesserait de leur raconter des tas d'histoires à dormir debout et qui paraîtrait y croire... Vraiment.

Il toussota.

— Dans votre position, je pense que ça ne devrait pas poser de problème de trouver un type pareil.

Ma conversation avec Sanders s'arrêta ce jour-là au moment où un tube nommé *Extermination minutieuse* s'achevait dans le juke-box. C'était plus que je ne pouvais en supporter. Sanders, lui, semblait reparti dans les vapes et, l'œil vague, avait repris sa perpétuelle partie de flipper.

CHAPITRE XX

Harris s'était carrément moqué de moi lorsque je lui avais confié mes inquiétudes, mais sa voix sonnait faux et je n'avais pas retrouvé son enthousiasme habituel au lit. Certes, il avait trouvé et retiré l'implant, une masse de cellules anormales artificiellement greffées dans la scissure de Rolando, ainsi que les traces minimales laissées par l'opération, mais il n'admettait être bien incapable de dire qui avait bien pu avoir l'idée et l'habileté diabolique de greffer une chose pareille sous un crâne humain. Au XXI^e siècle, sur Terre, peu de neurochirs étaient capables de réussir une opération aussi compliquée et Stil Harris les connaissait tous. Il m'affirmait qu'aucun d'eux ne faisait de tels travaux et se trouvait obligé d'admettre qu'il y avait là un mystère, mais qu'en définitive, cela ne nous concernait pas directement. J'aurais aimé le croire, mais je ne pouvais empêcher mes pensées de galoper, surtout la nuit lorsque je contemplais le ciel noir par ma fenêtre au cours d'insomnies qui se faisaient de plus en plus fréquentes.

Sanders, lui, apparemment réjoui, prenait les choses du bon côté, continuant à jouer des journées entières au flipper en écoutant les Dead Doves, ce qui rendait mon infirmière-chef folle. Elle avait cru en être débarrassée et revoyait son ennemi intime réapparaître plus triomphant que jamais. Moi, tout à fait perplexe, je devais me contenter d'attendre la suite des événements.

Je crois que c'est à partir de ce moment-là que le plus malade des deux, ça a commencé à être moi !

Avec une habileté diabolique, Gern m'avait enfermée dans une impasse dont je ne voyais pas bien comment sortir.

Il savait que j'étais nunc et cela n'était pas trop grave, car aucun humain du XXI^e siècle n'avait la moindre idée de ce que cela pouvait vouloir dire. Mais cela posait pour moi la question de savoir qui il était, lui. Une chose était sûre. Il me manipulait, m'enfonçait chaque jour un peu plus, pouvait être indifféremment un agent spécial nunc venu contrôler ma manière de travailler, un agent terrien venu de l'avenir pour me coincer ou, supposition encore plus effrayante, un agent des Éternels eux-mêmes.

Des semaines ou des mois passèrent ainsi. Sanders ne racontait plus rien, ne faisait plus la moindre confidence, se contentant de manipuler à distance par je ne savais quelle télékinèse son infernale bille d'acier. Le conserver indéfiniment dans mon service ne posait pas de problèmes financiers spéciaux. Certes, il n'était pas inscrit à la Sécurité sociale, mais la vente de ses objets anciens lui avait rapporté une fortune qu'il avait su placer je ne sais où, d'ailleurs. En tout cas, je recevais chaque mois un chèque d'une certaine et mystérieuse mutuelle, la Spatio Rand & Inter Cosmic Funds for Space Defense. Chèques largement provisionnés qui ne posaient jamais de problème. De temps en temps aussi, je recevais un rapport concernant les activités et la vie misérable d'un certain Billy le Mate, un demi-clocharde mythomane au dernier degré, pensionnaire occasionnel de divers asiles de nuit et qui, moyennant une petite rente, s'était laissé convaincre de subir une opération minime. C'était lui qui portait l'implant retiré du cerveau de G.E. Sanders, et je l'avais fait placer sous surveillance discrète.

Ce ne fut que lorsque la nouvelle de la mort de ce malheureux nous parvint que les choses commencèrent à bouger vraiment.

CHAPITRE XXI

J'usai de mes relations spéciales avec les services de police pour assister à l'autopsie de Billy le Mate. Le prétexte que j'avais trouvé !... Billy était un de mes anciens malades dont je désirais observer l'évolution à long terme, parut tout juste un peu exagéré au médecin légiste qui, sans mon intervention, aurait bien laissé tomber l'histoire dans les oubliettes tant il est vrai que la mort d'un demi-clochard comme le Mate n'intéresse personne. Les conclusions du légiste furent expédiées en cinq minutes. Le Mate avait succombé des suites d'une rixe d'ivrogne au cours de laquelle il avait fait une chute et heurté son crâne sur le bord d'un trottoir. Cela dit, on tira un drap sur sa tête et ce fut terminé pour le malheureux. Naturellement, j'en avais assez vu et mes conclusions étaient tout à fait différentes de celles du légiste. L'entraînement que j'ai subi lors de mon stage en tant qu'interne des hôpitaux spécialisés d'Ixarodium me permet de déterminer en une fraction de seconde les causes réelles de la mort d'une des victimes de la guerre cosmique. Or, Billy le Mate entrait dans cette catégorie spéciale et je savais en sortant de la morgue que les conclusions du légiste terrien étaient fausses. En réalité, la tête du Mate avait été bien trafiquée avant de heurter le trottoir ! La calotte crânienne avait été subtilement ouverte une seconde fois et remplacée ensuite sans bavure à sa place exacte par des gens qui connaissaient parfaitement leur travail. La fine cicatrice ne se devinait pas sur la peau bien tendue du crâne pour ne pas parler des os méticuleusement ressoudés. Je savais aussi que le cerveau à l'intérieur du crâne avait été retiré pour être remplacé par une copie conforme parfaitement remplacée elle aussi. Pourquoi se donner tant de mal pour un clochard, me direz-vous ! C'est que les hommes de science qui avaient fait le coup connaissaient l'importance de la découverte qu'ils allaient faire. Ils pouvaient prouver que l'implant originellement placé sous le crâne de Sanders avait été volontairement remplacé sous celui de Billy le Mate. Qu'une telle opération puisse être réussie sur Terre leur apportait la preuve que des Nuncs opéraient sur cette planète. Nous étions donc, Stil Harris et moi, tombés dans le piège infernal que nous avait tendu Sanders ! Nous étions grillés !

Me rendre à l'autopsie de Billy le Mate fut ma seconde erreur ! Mais cela, je le savais au moment même où j'avais pris ma décision. Dès que j'eus ouvert la porte de la morgue, je sus que j'étais repérée et

prise en filature. Mais j'avais pris le risque en toute connaissance de cause parce que j'estimais que j'intéresserais peut-être les Éternels, mais moins que Sanders lui-même ! Et c'était en définitive la réaction de ce dernier qui m'intéressait.

Sanders était, je le savais, capable de se défendre. Il l'avait suffisamment prouvé jusqu'à présent, mais je continuais à ignorer la véritable nature de sa mission sur cette planète. À présent, la chasse allait être ouverte et il me restait à compter les points tout en prenant garde de me protéger moi-même, mais j'ai, en ce qui concerne ma propre protection rapprochée, des idées personnelles et je les crois suffisantes (vous me permettrez de ne pas dire lesquelles car ce serait le meilleur moyen d'attenter à ma sécurité).

Le médecin légiste ignorait tout de la situation réelle lorsque, une fois rhabillé et ayant quitté la blouse blanche et le masque, il m'invita à monter dans sa voiture. C'était un bel homme d'une quarantaine d'années, comme je les aime. J'acceptai son invitation à dîner en ville tout en sachant très bien que je n'accepterais pas de faire l'amour avec lui, comme il ne manquerait pas de me le proposer par la suite. Les types du genre de Stil Harris, assez forts pour se tirer sans dommages de mon étreinte de pieuvre, sont rares, et lorsqu'un amant m'excite assez, je ne puis m'empêcher d'éprouver l'orgasme, je l'enserme alors de toutes parts, ce qui, pour un simple Terrien, représente un réel danger. Ma situation était déjà assez compliquée comme ça, et je ne voyais pas comment j'aurais pu justifier un pareil accident survenant à un médecin de police. Seulement, étant donné la mine patibulaire des types qui venaient de me prendre en filature, je jugeai bon d'accepter de suivre mon nouvel admirateur au restaurant, tout en sachant que je ne faisais que retarder le moment où je devrais me prendre en charge toute seule. Ce moment-là arriva lorsque, une fois le dîner terminé, le légiste me proposa comme prévu d'aller prendre un verre chez lui. Je refusai naturellement, et lui demandai de me ramener simplement au parking du centre médico-légal où je reprendrais ma voiture. Il accepta sans un mot et conduisit d'un air sombre. J'observais sans cesse la rue dans le rétro, personne ne semblait nous suivre. Les types avaient dû abandonner et j'espérais qu'ils n'auraient pas piégé ma voiture.

À vrai dire, je ne le pensais pas. Il n'existait pas de raison pour m'éliminer, enfin pas dans l'immédiat, et je pensais pouvoir bénéficier de la part de mes nouveaux adversaires d'un round d'observation que je pourrais mettre à profit pour organiser ma défense. J'en étais là de mes réflexions lorsque le toubib engagea sa décapotable dans le serpentin de descente qui menait aux salles profondes du parking. Il

stoppa devant le numéro 340. Je sentis son bras qui m'enserrait, puis une main courant sur mes cuisses, tandis que le siège basculait vivement. Ce genre de chute arrière me surprend toujours agréablement (si le type me plaît), or, je vous l'ai dit, le légiste était plutôt bel homme, mais il venait de prendre un risque certain. Son corps tendu roula contre le mien et je le sentis pénétrer en moi. Le premier orgasme fut instantané suivi d'une sensation de chute. Le légo était prisonnier de mon étreinte et mon sexe se refermait sur le sien, l'enserrant et l'empêchant de se vider de son sang, maintenant ainsi une érection permanente qui augmentait mon excitation.

Il serra les cuisses, cambra les reins, pénétrant plus encore.

— Comprenez-vous enfin ? murmura-t-il à mon oreille.

Je gémis de bonheur avant de répondre.

— Non, je ne comprends rien.

— Vous n'êtes pas seule à combattre sur cette planète, c'est ce que nous cherchons à vous faire comprendre.

Dans l'obscurité, je ne distinguais plus son visage, mais je le sentais profondément transformé. Son corps élancé à l'apparence frêle, mais qui résistait prodigieusement à mon étreinte. Stil Harris était un bon amant, mais le légo le dominait de cent coudées. Jamais on ne m'avait fait l'amour avec autant de délicieuse violence.

— La manière que vous employez pour me faire comprendre m'intéresse beaucoup, soupirai-je.

La pression qu'il m'infligeait monta encore, il grandit en moi, je sentais les obscures forces d'un nouvel orgasme qui se nouaient dans mes nerfs et dans mes muscles. Nouvelle érection, il s'agita en moi et je sentis que je ne pouvais plus retenir mon émotion. Je l'enserrai telle une fantastique pieuvre avec, comme but ultime, de le broyer et de le détruire. La vague fantastique passa. Il roula à mes côtés, indemne et assouvi.

— Pour un légiste des services de police terriens, vous vous défendez bien, soupirai-je.

— Le légiste est endormi dans le coffre de la voiture, et il va falloir que je songe à le sortir de cette fâcheuse situation, me déclara mon amant, mais je pense qu'une fois réanimé, il fera de nouveau bonne impression sur ses supérieurs et qu'il ne se souviendra pas de son aventure.

Je fus surprise, je l'avoue, d'entendre cette phrase. Je me redressai vivement et, tout en remettant de l'ordre dans mes vêtements, tentai d'observer la physionomie de mon partenaire. Il s'était remis au volant et considérait d'un œil intéressé les divers cadrans du pilote automatique d'autoroute dont sont équipées ces nouvelles machines. Malgré mon attention, je ne parvenais pas à savoir s'il venait de plaisanter de manière un peu lourde ou s'il avait simplement énoncé une vérité bizarre, mais une vérité quand même. Je décidai donc de jouer le jeu !

— J'espère dans ce cas que ce pauvre homme n'était pas marié, dis-je, parce que si vous le sortez de son coffre ce matin à l'aube pour le renvoyer chez lui en état d'amnésie totale, il va avoir le plus grand mal à expliquer à son épouse où il a passé la nuit.

— Il réussira, assura son partenaire.

— En êtes-vous sûr ?

— Il est coutumier de ce genre d'escapades, assura encore mon partenaire, et ces aventures nocturnes sont ordinairement sans danger pour lui, mais cette fois, j'ai pensé que ce ne serait pas le cas, c'est pourquoi j'ai décidé de prendre sa place !

— Vous êtes généreux, dis-je.

— Avec les Terriens, toujours, assura-t-il, ils sont si fragiles.

Il avait mis le moteur en route et quittait le parking.

— Je croyais que vous deviez me ramener à ma voiture, dis-je.

— J'y avais pensé, mais j'ai changé d'avis, à présent je crois que ce serait une très mauvaise idée, répondit-il.

Je me tassai sur mon siège, à la fois furieuse et soulagée de ne pas avoir à prendre le risque de me retrouver seule dans le parking désert.

— Il est toujours désagréable d'entendre un bruit d'explosion lorsque l'on tourne sa clef de contact, ajouta mon partenaire, surtout lorsque l'on est pas soi-même à l'épreuve des chocs.

Sur la bretelle d'accès à l'échangeur de la Vache Noire, il descendit à 40, puis poussa le moteur au maximum et déclencha l'automate. Le moteur se mit à ronronner et la radio, réglée sur 125 MF, se mit à diffuser *Dead Mammy Kill the Baby before it kills me itself*. J'avancai la main pour régler le récepteur sur une autre fréquence, mais sa main

rencontra la mienne et empêcha mon geste.

— Laissez, dit-il, je sais que c'est désagréable à entendre, mais au moins, nos suiveurs ont leurs récepteurs télépathiques brouillés. Ils vont perdre notre trace.

Subitement, il décrocha le pilote automatique, prit le volant et fit bondir la voiture comme un fauve.

Pendant quelques secondes, j'eus l'impression de jouer aux quilles en étant moi-même la boule. Ça ne pouvait que mal finir, les radars allaient nous piéger, à moins que nous ne finissions sous un camion. Mais le légiste savait ce qu'il faisait. En souplesse, il aborda le péage de Milly, et s'engagea dans la forêt. Quelques minutes après, il me déposait devant mon perron.

— N'oubliez pas, me lança-t-il en démarrant, dans huit jours d'ici à l'Emporium. Le concert des Dead Doves !... Ne manquez surtout pas cet événement.

Déconcertée, je le regardai disparaître dans la brume matinale et, songeuse, je rentrai dans mes appartements.

CHAPITRE XXII

Le concert des Dead Doves eut lieu 8 jours plus tard.

La salle de l'Emporium était pleine à craquer. Les spectateurs qui avaient réussi à entrer se tassaient par milliers debout dans les travées, devant la scène et à cheval sur les rambardes des balcons, tandis que les autres s'entassaient dans les vestibules et le hall d'entrée où l'on avait, à la hâte, installé des batteries d'écrans vidéo géants. Les derniers arrivants parvenaient tout juste à se frayer un passage jusqu'aux couloirs des parkings d'accès, n'avaient aucun contact visuel avec l'orchestre et ne pouvaient donc pas suivre ce qui se passait en réalité dans la salle.

Naturellement, ce n'est pas mon habitude de fréquenter ce genre d'endroits, mais Sanders avait habilement su aiguïser ma curiosité à propos des Doves et mon amant d'un soir avait fait le reste. J'étais donc dans cette foule d'admirateurs des Deads et j'avais pris soin de suivre la mode d'usage. Maquillage argenté et noir, verres fumés portés sous tous les éclairages et une toge drapée large pour dissimuler mes formes qui sont trop plantureuses pour me permettre de passer facilement pour une groupie des Deads. De l'endroit que j'avais réussi à atteindre après une bagarre acharnée, j'apercevais un écran géant montrant une scène obscure sur laquelle s'agitaient des ombres. Dans la salle intérieure, les gens étaient pour la plupart assis, tandis que dehors, autour des parkings, la foule debout devait compter plusieurs centaines de milliers de personnes. Les appareils sono retransmettaient les bruits de la salle, les déformaient en les amplifiant pour donner cette monstrueuse vague sonore qui faisait s'évanouir bon nombre d'auditeurs. Plus tard, lorsque les premières explosions retentirent, je ne sus pas exactement si leur bruit me parvenait de l'intérieur de la salle. Je me rappelle avoir, pendant tout le temps que durèrent les rafales d'explosions, réfléchi pour savoir si elles faisaient partie de la musique proprement dite, s'il s'agissait d'un spectacle ou d'une réalité dangereuse.

À ce moment-là, je commençais à regretter de m'être laissé entraîner dans cette histoire. Sanders m'avait expliqué que les batteries et la sono des Doves, manipulées d'une certaine manière et dans certaines conditions, constituaient la meilleure méthode pour produire les ondes de Shroeder et que, pendant chaque concert des

Doves, il se produisait en coulisses un événement considérable. J'avais autrefois pris ces affirmations pour des billevesées, mais à présent que je commençais à y croire, Sanders, lui, changeait d'attitude. Quand je lui avais annoncé ma décision de me rendre au concert, il s'était contenté de me déclarer dédaigneusement :

— Faites ce que vous voulez, mais moi, cela ne me concerne plus.

Du doigt, il avait désigné sa calotte crânienne.

— Je suis débarrassé de cela et, à présent, ils ne peuvent plus me repérer, alors vous pensez bien que je me retire du jeu.

Une expression ironique avait alors marqué son visage, expression que je ne lui avais jamais vue.

— Vous comprenez qu'il faudra bien que quelqu'un survive à cette aventure pour en écrire l'histoire et, réflexion faite, j'essaierai que ce soit moi...

Dans la salle, autour de moi dansaient maintenant des personnages de lumières splendides et vides. Les techniciens des Doves se surpassaient, ce soir-là, et l'illusion était si forte que des tas de filles et de garçons complètement hystériques se précipitaient pour saisir et étreindre ces fantômes technologiques. Les ondes et les vibrations s'amplifiaient, produisant une ivresse grandissante – ivresse accentuée encore par je ne savais quelle fumée qui envahissait l'air.

Ce fut à cet instant que quelqu'un me saisit le bras ! La bouche du nouveau venu s'approcha de mon oreille. Une voix inconnue !

— C'est raté ! Votre contact ne viendra pas. Les Autres sont arrivés... Filez d'ici en vitesse, rentrez chez vous sans perdre une seconde et demandez à votre personnel d'ouvrir l'œil. Il se pourrait que les choses aillent très vite.

Une pression amicale sur le bras.

— Je suis vraiment désolé, mais je ne pouvais pas prévoir. Je crus à cet instant deviner que j'avais affaire à mon excellent amant du parking.

— Je... Vous ne restez pas avec moi ? demandai-je, la voix tordue par l'angoisse.

— Nous devons jouer chacun pour soi. C'est la règle, dit-il. Parce qu'il ne faut pas que nous soyons pris ensemble.

Une dernière pression sur le bras.

— Allez, courage.

Je suis ressortie du concert comme une folle. Je ne peux pas dire que ce fut facile de fendre cette foule hystérique et, ensuite, de retrouver ma voiture dans ce parking immense où traînaient des ombres inquiétantes, un véritable exploit !

Aussi, lorsque j'entendis ronronner doucement mon moteur et que je parvins à enclencher la première, je ressentis un réel soulagement. J'évitai malgré ma panique d'écraser le champignon et m'obligeai à rouler lentement. C'était à mon tour à présent de me sentir espionnée et observée par je ne savais quelle entité capable de me détecter au plus profond de la nuit.

Sanders ; encore lui ! Les idées de Sanders couraient comme des folles sous mon crâne ! Je me sentais épiée, suivie à distance. L'on m'avait à moi aussi, sans que je le sache, greffé un implant de contrôle, et je ne valais pas mieux que les autres. Stil Harris, le cher Stil Harris lui-même, était un agent des Éternels. Cela ne pouvait pas être autrement. Parce que l'habileté chirurgicale de Stil Harris dépassait de loin, de trop loin, les exploits habituels de la nouvelle neurochirurgie nunc. Et moi, j'étais tombée dans le piège, d'ailleurs Sanders lui-même se trouvait ramené au rang des suspects, la comédie qu'il m'avait jouée était facile. Trop facile. Son opération par Stil Harris, du bidon ! L'implant, je ne l'avais jamais vu autrement que dans un tube de verre congelé. Stil Harris pouvait m'avoir montré n'importe quoi. En réalité, le cobaye (le lièvre, comme l'on appelle cela en termes de police), c'était moi. On m'avait lancée avec une meute de chiens à mes trousses, juste pour voir ce que je ferais. Ce n'était déjà pas facile d'être une psy d'origine nunc en mission solitaire sur la planète Terre, mais à présent, cela devenait impossible.

Je pensais tant que, sans m'en rendre compte, j'avais fini par appuyer lourdement sur la pédale de l'accélérateur et ce fut le hurlement de mes pneus martyrisés lorsque je négociai le virage sec que fait la route lorsqu'elle pénètre dans la forêt qui me réveilla.

Je me calmai subitement, ralentis et tentai de ramener le calme dans mon esprit. J'étais stupide de m'affoler ainsi. En réalité, je ne risquais rien. Les Éternels n'en voulaient qu'aux gens qui tentaient de voyager dans le temps et les menaçaient de leur paisible vieillesse cosmique ; moi, je ne représentais aucune menace de ce genre, je faisais un travail tout simple, je préparais l'avenir, tranquillement.

L'AVENIR !... Je n'aurais pas dû penser à ce mot ! Ma panique revenait ! L'avenir, mais oui, bien sûr, les gens comme moi le préparaient et, par là même, pouvaient être la cible des Éternels...

Dehors, il commençait à tomber une pluie fine. J'enclenchai l'essuie-glace et m'obligeai à négocier le virage suivant à une allure plus tranquille. Ce fut en sortant de ce virage que je sentis une chape de glace me descendre dessus. Comme si un torrent d'eau glacée venait de s'engouffrer dans le col de mon justaucorps moulant. Sous ma cape, saisis par la sensation de froid, mes seins se durcirent tandis que je laissais échapper un cri.

Ni Sanders, ni mon amant du parking ne m'avaient bluffée. ILS ÉTAIENT LÀ ! Je me souvenais de la phrase de Sanders :

« La batterie et la sono des *Dead Doves*, manipulées d'une certaine façon, constituent la meilleure méthode pour produire des ondes de Shroeder qui ont la particularité de voyager plus vite que la lumière et peuvent, dans certaines circonstances assez obscures, transporter également de la matière. »

Le vaisseau était là, posé sur le sol de la petite clairière dans laquelle viennent se reposer de jour mes malades les plus calmes et, dans la lumière de mes phares, je voyais des êtres qui marchaient vers moi. Subitement, sans prévenir, le ronron de mon moteur s'arrêta et la lumière de mes phares cessa de luire.

CHAPITRE XXIII

Bande magnétique retrouvée dans le lecteur enregistreur de bord de la voiture du docteur F...

Ils approchent... Sanders avait dit vrai. Ce sont des robots, à moins qu'ils ne soient revêtus de scaphandres. Leurs vêtements brillent dans le reflet des projecteurs du vaisseau. Ils ont une démarche lourde. Peut-être sont-ils capables d'aller plus vite. Dans ce cas, leur lenteur calculée est une mise en scène destinée à m'impressionner.

...

Le vaisseau !

Je comprends que son apparition ait pu frapper les foules antiques de stupeur. Ce n'est pas un engin comme nous avons l'habitude d'en voir sur nos cosmodromes, mais une boule de lumière nacrée. J'ai parlé de projecteurs tout à l'heure, mais je me suis trompée, ce ne sont pas des projecteurs qui illuminent la clairière, mais une masse de lumière confuse et globale.

Les voilà. À contre-jour, je les distingue mal. Les portières de ma voiture sont closes, le verrouillage électrique les a bloquées, mais à présent, l'électricité classique a disparu de ma voiture. Seul fonctionne mon magnéto à piles au lithium...

Mais pourquoi au lithium ? Ah oui, je me souviens, Sanders, encore lui. Un jour où il allait bien... il m'a proposé de modifier mon magnéto. Il disait que mon système d'alimentation électrique était minable et qu'une panne se produirait un jour au plus mauvais moment. Il m'avait assuré que SON SYSTÈME à lui marcherait dans tous les cas.

Mais alors ?

J'en ai les cheveux qui se dressent, une sueur profuse a remplacé le froid. Je ruisselle.

... Donc Sanders savait... Et il connaissait leurs méthodes... Et il

savait comment contrer leurs attaques... La preuve éblouissante, c'est que ce magnéto fonctionne. Ah, j'ai la migraine ! Ils sont maintenant à moins d'un mètre de moi, mais progressent avec une étonnante lenteur. Un sadique n'opérerait pas avec plus de science. Je suppose que, là-bas, celui qui conduit les robots se délecte de ma terreur. Il dispose sans doute d'un excellent moyen audiovisuel d'observation courte distance et doit distinguer sur son écran les moindres détails de mon visage. Il doit voir cette goutte de mauvaise sueur qui coule lentement, très lentement sur mon nez et va, dans une seconde, tomber sur mon menton... Je suis paralysée de peur. Je ne puis plus bouger un membre. Je suis seulement capable de parler dans le micro. Mais pas pour longtemps. Ça y est, je vois le visage de métal juste contre la vitre. La vitre a éclaté sans que le visage l'ait touchée.

La tôle de la porte craque et ondule. Pourtant, ce robot n'a eu aucun contact physique avec le métal. Tout cela est lent, très lent. Comme si ces gens avaient le temps. Tout le temps. Comme s'ils avaient devant eux l'ÉTERNITÉ !

Fin du témoignage du docteur F.

ANNEXES I

LE CAS DE GERN ENEZ SANDERS

DOCUMENTS OFFICIELS

Note des Services Spéciaux Terriens.

Le corps du docteur F. n'a jamais été retrouvé. Sa voiture était stationnée sur un bas-côté, portière défoncée et vitre brisée. Gern Enez Sanders a disparu le même soir sans laisser d'adresse. L'existence d'un sosie du médecin légiste qui avait examiné Billy le Mate n'a jamais pu être prouvée et ce médecin a affirmé avoir passé la nuit en compagnie d'une hétaïre rencontrée au bois de Boulogne.

Le docteur Stil Harris a, lui aussi, disparu lors d'un vol de son avion personnel entre Houston et les Bermudes. L'appareil s'est abattu en plein océan après avoir lancé des signaux de détresse et est actuellement recherché, mais sans résultat.

Stop.....

POLICE NATIONALE

Affaire : GERN ENEZ SANDERS Témoignage de André R...
(L'identité du témoin ne doit pas être révélée.)

Moi, André R..., ingénieur spatio-temporel attaché aux services de recherches de la N.C.I.A., branche européenne, en traitement libre au Centre Psycho-Médical de Milly où j'avais été interné sur ma demande, à la suite de cauchemars répétitifs, déclare ce qui suit :

Dans la nuit du... au... janvier 2015, je me promenais en infraction avec le règlement intérieur du centre dans la forêt dans le but d'oublier les cauchemars qui m'assaillaient sans cesse et dans lesquels je voyais des êtres blanchâtres et à demi transparents penchés sur des lunettes de visée et occupés à observer tout ce qui se passait aux alentours. Les médicaments habituellement prescrits par le médecin

du centre s'étaient révélés être sans effet sur moi, et c'était aux prises avec une angoisse profonde que je parcourais les allées obscures sans bien savoir où j'allais lorsque je vis devant moi une brillante boule lumineuse d'où émergeaient des robots. Je me dissimulai dans un buisson et vis que les robots s'en prenaient à la voiture du docteur F..., médecin-chef du centre que je connaissais parfaitement.

Au moment où les robots, après avoir démantelé la porte, allaient enlever le docteur F..., un groupe d'humains en uniforme bleu jaillirent de ce qui me sembla être le néant et s'engouffrèrent dans la sphère lumineuse. L'action ne dura pas plus de quelques secondes. Je vis ensuite l'un des malades du centre, champion de flipper et dangereux maniaque de la musique super-rock, se précipiter vers la voiture où gisait le docteur F..., évanouie, je crois.

Ce malade, revêtu lui aussi de l'uniforme bleu nuit, enleva le docteur F..., la porta dans ses bras jusqu'à la sphère et disparut à l'intérieur.

La lumière aspira violemment les robots qui se disloquèrent en disparaissant. La clairière fut vide. L'obscurité revint. Seule la présence de la voiture à demi défoncée me prouvait que je n'avais pas rêvé. Je rentrai au centre. À ma grande surprise, mes cauchemars avaient cessé.....

ANNEXES II

LE CAS DE GERN ENEZ SANDERS

NOTES HISTORIQUES ET TECHNIQUES

Photocopie d'une page d'Encyclopédie de l'Espace, 83^e édition, trouvée dans la chambre de Gern Enez Sanders après sa disparition.

LA GRANDE ALLIANCE ENTRE LES NUNCS

ET LES HUMAINS

(Naissance de l'Empire Occidental Galactique)

« Lorsque les Nuncs furent certains que jamais personne ne viendrait à leur secours, ils décidèrent de transiger et de chercher un arrangement avec leurs ennemis humains. Dans cette intention, ils envoyèrent un ambassadeur et ce fut Urggard le Rouge lui-même qui reçut le citoyen galaxien. Urggard le Rouge était un splendide humain de sexe mâle mesurant plus de deux mètres et que l'on avait surnommé « le Rouge » à cause de l'abondante crinière flamboyante qu'il laissait ruisseler en dehors de son casque d'acier entièrement plaqué de feuilles d'or d'origine alchimique et gravé de scènes de combats antiques.

(L'or d'origine alchimique a des propriétés protectrices, en particulier contre le rayonnement alpha + et bien d'autres, et il s'avère pour cet usage beaucoup plus utile que l'or d'origine naturelle.)

La rencontre fut impressionnante ! Le galaxien carboné, revêtu de sa cuirasse endiamantée et pourvu d'un bouclier ovoïde fait d'une seule pièce, s'avança, escorté de vingt gardes cuirassés de la même manière. Urggard, lui, s'avança seul au-devant de l'ambassadeur, armé de sa seule épée de dislocation oméga +, dont la lame d'acier, trempée vingt fois dans le creuset formidable d'Aldébaran 8, brillait

dans les rayons du soleil fauve à son zénith.

Ce que se dirent ces hommes demeurent encore du domaine du secret le plus rigoureux. Mais certains bruits se sont répandus. Il est possible qu'à cette occasion, les Nuncs aient consenti à échanger certains secrets militaires et certaines technologies du voyage spatial rapide contre une alliance avec les barbares jeunes et pleins de forces qu'étaient devenus à cette époque les humains de Urggard. Il est possible également que la couronne offerte à Urggard pour lui permettre de régner sur l'Occident galactique l'ait été en échange d'une protection contre la ruée des armées robotiques lancées à l'assaut de l'espèce humaine par les Éternels.

(Encyclopédie de l'Espace, 83^e édition)

Photocopie d'une page de l'Encyclopédie de l'Espace, 120^e édition, trouvée dans la chambre de Gern Enez Sanders après sa disparition.

Après des années de lutte, les armées de l'Empire Occidental galactique composées de Nuncs et d'humains piétinaient. Les laboratoires chargés d'améliorer les performances des vaisseaux spatio-temporels étaient systématiquement dévastés par les commandos de robots téléguidés par les Éternels. Des vaisseaux de guerre à leurs couleurs interdisaient jalousement l'approche de la planète Germina et de son volcan, unique carrière de diamants géants de tout l'Univers. Les Éternels ne se contentaient pas de cela mais se livraient également à une chasse aux cerveaux et faisaient enlever dans toutes les époques les gens les plus doués pour la recherche. Leurs commandos dévastaient et pillaient par surprise les mémoires des ordinateurs les mieux gardés.

Ce fut à cette époque que, considérant la situation comme très grave, le GROUPE DE DEFENSE SPATIO-TEMPORELLE, financé par la Spatio Rand & Inter-Cosmic Fund for Space Defense décida de monter une « opération de la dernière chance ». Il s'agissait de capturer un vaisseau temporel Éternel pour en étudier la technologie et en faire faire un nombre suffisant de copies pour permettre aux occidentaux galactiques de contre-attaquer.

À cette époque, l'on savait déjà dans l'Empire que les Éternels étaient puissants technologiquement et faibles physiquement, mais compensaient cette faiblesse par une extrême méfiance. Les Éternels connaissaient tous les agents occidentaux et les suivaient à la trace. Il n'était pas question de leur tendre un piège...

Ce fut pourtant la solution qui fut choisie. Gern Enez Sanders, très

brillant agent, fut choisi pour remplir cette mission délicate.

Ce fut Sanders qui décida lui-même d'opérer au XXI^e siècle et de tendre dans cette époque le piège qui permettrait enfin la capture d'un vaisseau temporel ennemi.

Le piège fonctionna parfaitement. Les Éternels, qui avaient réussi dans un premier temps à détruire le vaisseau temporel terrien près du temple des Nerviens furent très intrigués par l'étrange conduite de Gern Enez Sanders et décidèrent de le capturer pour le relâcher ensuite afin de le prendre en filature. Lorsque, pris de soupçons, ils firent enlever Billy le Mate et découvrirent que c'était ce pauvre type qui portait l'implant destiné à Sanders, ils comprirent qu'ils s'étaient fait rouler. Leur rage et leur inquiétude furent à leur comble. C'est ainsi qu'ils décidèrent de supprimer d'un coup tous les témoins de ce grave échec...

C'était exactement cette réaction qu'espérait Gern Enez Sanders. (...) Madame le docteur F... repose actuellement dans notre clinique spécialisée et oublie entre les mains des meilleurs psychiatres nuncs spatio-temporels du quatrième millénaire ses fatigues physiques et mentales. Par contre le docteur Stil Harris ainsi que l'agent 2023, (l'amant du parking) sont tombés en service commandé, les commandos Éternels chargés de leur enlèvement n'ayant pas pu être interceptés.

OBSERVATION DES SERVICES SPÉCIAUX

MÉDICAUX NUNCS

La neurochirurgie du cerveau n'a rien de facile ! Trop souvent les Terriens s'imaginent ce type d'opération comme une sorte de bricolage où le chirurgien remplacerait des fils, des connections, des microprocesseurs et rectifierait ou recréerait un câblage dans le but, soit de le réparer, soit de l'améliorer ou encore d'en transformer les performances.

En réalité, rien de tel ne se produit. La substance cérébrale offre un aspect et une consistance plus proche de la gélatine fondante que de quoi que ce soit d'autre, et introduire un bistouri là-dedans, quelle que soit l'habileté de l'intervenant, relève plus du charcutage primitif que d'un travail sérieux. En fait, pour opérer, on s'arrange pour que ce soit la substance cervicale qui se recrée d'elle-même selon les ordres que le chirurgien lui communique à coups d'injection de cellules programmées. Tout cela se passe à coups d'aiguilles ultrafines, d'injections de microdoses d'hormones soigneusement testées au millionième de gramme et agissant à la nanoseconde près. L'appareillage utilisé pour contrôler ce travail est d'une complication telle que, même réduit au maximum, un moniteur d'opération réellement efficace ne tiendrait pas dans un étage de la nouvelle tour Gamma de la Société d'intervention Industrielle de Génétique Appliquée (S.I.I.G.A.), et que, dans ces conditions, garder le secret d'une opération relève d'un tour de force peu banal. Mais Harris avait bien préparé son affaire et l'opération fut menée de main de maître en moins de deux heures.

FIN

[1] Villa est pris ici dans le sens ancien : grande propriété de maître plus les dépendances et habitations d'esclaves.

[2] Besançon.

[3] Frontière.